







# VOYAGE AUX INDES

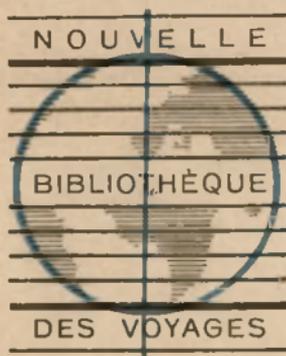
D'UNE  
*ESCADRE FRANÇAISE*

(1690-1691)

PAR

ROBERT CHALLES

PUBLIÉ PAR  
A. AUGUSTIN-THIERRY



LIBRAIRIE PLON

1933

3<sup>e</sup> mille

JOSEPH  
IBERT

BOULEVARD  
MICHEL, 26-30

3/8

8/10



# LIBRAIRIE JOSEPH GIBERT

ANCIENNE LIBRAIRIE GIBERT, FONDÉE EN 1886

26, BOULEVARD ST-MICHEL, 30

Métro : ODÉON ou CLUNY

Conservez et présentez, pour toute réclamation, ce

## BON DE GARANTIE

Il vous permettra d'obtenir l'échange au cas où ce volume serait incomplet.

Il vous en facilitera la vente ou l'échange au moment où vous voudrez vous en séparer.

## NOTRE SERVICE D'ACHAT

L'importance de nos opérations nous a permis d'établir des tarifs précis d'évaluation et de spécialiser notre personnel dans chacune des branches de la librairie.

CELA NOUS PERMET l'acquisition de tous les genres de livres que vous nous proposez ; leur estimation rapide, et leur achat plus rémunérateur pour vous. (Pour les offres importantes adressez-vous à DANTON 96-17).

## VENTE PAR CORRESPONDANCE

Notre service de Vente par Correspondance peut fournir en Province immédiatement les livres et articles de nos différents rayons.

Demandez notre petit catalogue :

“ Aperçu de nos occasions et soldes ”.

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION

MAGASINS OUVERTS JUSQU'A 23 H.

# UNE MAISON, TOUS LES LIVRES LIBRAIRIE JOSEPH GIBERT

LA LIBRAIRIE DE DÉTAIL LA PLUS IMPORTANTE  
ET LA MIEUX ASSORTIE DE PARIS

## LIBRAIRIE GÉNÉRALE

Littérature, Romans, Traductions, Littératures  
Étrangères, Aventures, Théâtre, Critique,  
Philologie, Philosophie, Sciences sociales,  
Histoire, Géographie, Guides, Voyages,  
Beaux-Arts, Musique, Encyclopédies, Ou-  
vrages pour la jeunesse.

## LIBRAIRIE CLASSIQUE

Tous les degrés d'enseignement :  
Primaire, Secondaire, Supérieur,  
Sciences, Lettres, Droit, Médecine  
P. C. B., etc...

## LIBRAIRIE TECHNIQUE

Electricité, Mécanique, Automobi-  
le, Aviation, Bâtiment, Chimie,  
Mines, Métallurgie, Commerce, etc.  
Bibliographie spéciale sur demande.

## LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE

Grammaires, Méthodes, Diction-  
naires, Romans, Contes, Voyages,  
etc... Tous ouvrages en anglais,  
allemand, espagnol, italien, etc...

**BOULEVARD SAINT-MICHEL, 26-30**  
MAGASINS OUVERTS JUSQU'À 23 HEURES

# LIBRAIRIE JOSEPH GIBERT L I T T É R A T U R E

---

LE PLUS GRAND CHOIX  
EN NEUF ET EN OCCASION DE

## ROMANS

TOUS LES AUTEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

## TRADUCTIONS

ROMANS, LITTÉRATURE, CLASSEMENT PAR LANGUE  
PERMETTANT UN CHOIX  
ET UNE RECHERCHE FACILES

## TEXTES CLASSIQUES

TOUS LES AUTEURS FRANÇAIS — ÉTRANGERS  
ANCIENS

## HISTOIRE LITTÉRAIRE

ESSAIS — CRITIQUE — L'ART DE PARLER  
L'ART D'ÉCRIRE

## RAYON DE LA JEUNESSE

LIVRES POUR TOUS LES AGES : ALBUMS ILLUSTRÉS  
LIVRES INSTRUCTIFS ET AMUSANTS

## AVENTURES

ROMANS POLICIERS — TOUTES LES COLLECTIONS  
GRAND CHOIX D'OCCASIONS

---

BOULEVARD SAINT-MICHEL, 30

VOUS TROUVEREZ  
DANS NOS NOUVEAUX MAGASINS  
**26, BOULEVARD ST-MICHEL, 30**

---

---

UN CHOIX TRÈS IMPORTANT D'OUVRAGES  
SUR

## LES BEAUX-ARTS

PEINTURE, ARCHITECTURE, SCULPTURE,  
MUSIQUE

## L'HISTOIRE

SCIENCES SOCIALES, ÉCONOMIQUES ET  
POLITIQUES

## LA PHILOSOPHIE

SOCIOLOGIE, RELIGIONS, MORALE

## LA GÉOGRAPHIE

RELATIONS DE VOYAGES, GUIDES, ETC.

TOUS BONS OUVRAGES DE CES  
CATÉGORIES

SONT ACHETÉS OU ÉCHANGÉS A DES CONDI-  
TIONS PARTICULIÈREMENT AVANTAGEUSES

---

---

**AU CENTRE DU QUARTIER LATIN**  
MAGASINS OUVERTS JUSQU'À 23 HEURES

---

VOYAGE AUX INDES  
D'UNE ESCADRE FRANÇAISE  
(1690-1691)

A LA MÊME LIBRAIRIE

De A. AUGUSTIN-THIERRY :

**Les grandes mystifications littéraires.** (*Première série*).  
Un volume in-16.

**Les Grandes mystifications littéraires.** (*Deuxième série*).  
Un volume in-16.

**Augustin-Thierry d'après sa correspondance et ses papiers de famille.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Marcelin Guérin. Honoré d'une souscription par le ministère de l'Instruction publique et le Comité France-Amérique*). Un volume in-8°.

**Trois Amuseurs d'autrefois.** *Paradis de Moncrif — Carmon-telle — Charles Collé.* Un volume in-16.

**Une héroïne romantique.** *La princesse Belgiojoso.* Un volume in-8° écu.

**Mémoires de Robert Challes, écrivain du roi.** *Un colonial au temps de Colbert.* Un volume in-8° écu.

---

**NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES**  
Publiée sous la direction de JACQUES BOULENGER

---

*Parus :*

**Voyages de F. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique (1781-1785).** 2 volumes in-8° écu avec 4 gravures dans chaque volume et une carte dans le tome I.

**Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto (1537-1558).** In-8° écu avec 3 gravures hors texte et 2 cartes.

**Le Voyage de René Caillié à Tombouctou et à travers l'Afrique (1824-1828).** In-8° écu avec 4 gravures hors texte et une carte.

**Voyage de Washington Irving dans les prairies du Far West (1832).** In-8° écu avec 4 gravures hors texte.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1933.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES  
SOUS LA DIRECTION DE JACQUES BOULENGER

---

VOYAGE AUX INDES  
D'UNE  
ESCADRE FRANÇAISE  
(1690-1691)

PAR

ROBERT CHALLES

PUBLIÉ PAR A. AUGUSTIN-THIERRY

---

*Avec trois gravures hors texte et une carte*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

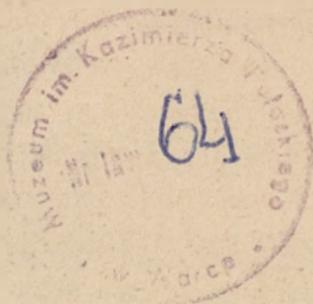
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

---

*Tous droits réservés*

Muzeum im. Kazimierza Wielkiego  
Arms. 64  
Winiary k/Warki



Copyright 1933 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

## INTRODUCTION

---

*Le Journal d'un voyage aux Indes orientales, destiné par Robert Challes à son ancien condisciple du collège de la Marche et son protecteur, le marquis de Seignelay, secrétaire d'Etat pour la Marine, « chef perpétuel et président de la Compagnie des Indes », dont il était l'un des agents secrets de contrôle et d'observation, fut après la mort de celui-ci, en novembre 1690, conservé manuscrit par son auteur.*

*Il ne devait être publié anonyme que trente ans plus tard, en trois volumes in-16, sous la marque de l'éditeur Abraham de Hondt à La Haye. Challes lui-même était alors disparu de ce monde, en des circonstances demeurées obscures, aux environs de Chartres où il avait été exilé pour une « boutade diabolique » contre la bulle Unigenitus, vers le milieu de 1720 et dans la soixante-deuxième année de son âge.*

*Trouvé par ses ayants droit dans les papiers de la succession, il fut remis par eux à Prosper Marchand, le rédacteur du célèbre Dictionnaire historique, l'éditeur des Voyages de Chardin, qui le fit envoyer à l'impression.*

*Et c'est aussi Marchand qui nous a livré son nom,*

également dévoilé à l'article du Quesne, dans la Biographie de Feller.

Le Journal contient le récit d'une expédition à armement mixte, c'est-à-dire engagée à des fins commerciales et militaires, par une escadre de six vaisseaux du Roi prêtés ou vendus à la Compagnie des Indes (I) pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg et menée par des officiers de la marine royale, sous le commandement supérieur d'Abraham du Quesne-Guiton. Quelque chose, si l'on veut, comme une spéculation à main armée, ou si l'on préfère, un raid de corsaires à grande envergure, de corsaires qui seraient en même temps trafiquants.

Elle répond en outre, cette expédition, à des buts politiques.

C'est un chapitre mal connu de notre histoire colo-

(I) Créée en 1664, sous l'inspiration de Colbert, par la *Déclaration du Roi* donnée à Vincennes au mois d'août, véritable charte qui détermine à la fois ses privilèges et ses obligations, la Compagnie des Indes orientales végète durant vingt ans et doit être complètement réorganisée en 1684.

Les résultats financiers obtenus par la nouvelle société n'étant guère plus favorables, privé des subsides royaux quand éclate la guerre de succession d'Espagne, elle passe la main, à partir de 1706, à des armateurs de Saint-Malo.

Treize ans plus tard, Law fonde sur ses débris sa grande *Compagnie des Indes*, qui doit en principe centraliser tout le commerce de la France avec les pays d'outre-mer. Survivant à la ruine du trop fameux *Système*, celle-ci dure jusqu'en 1769, date à laquelle son privilège est suspendu.

La Révolution le supprime définitivement (décret du 26 germinal an II).

(Voir, pour tout ce qui touche à la Compagnie des Indes orientales, le très intéressant volume, documenté sur les sources originales, de M. Jules SOTTAS, *Histoire de la Compagnie Royale des Indes orientales*. Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 1905.)

niale, que celui des tentatives un instant poursuivies par Louis XIV en Extrême-Orient et qui faillirent, à la fin du dix-septième siècle, assurer la mainmise de la France sur le Siam et les contrées limitrophes.

Sujet d'un beau livre, pour qui aurait la longue patience de fouiller les archives des ministères de la Marine et des Colonies, celles aussi des Missions étrangères.

Il ne saurait être question de l'esquisser ici; pour l'intelligence des pages qui vont suivre, quelques indications rapides sont cependant nécessaires.

Depuis le temps des Croisades, la religion avait toujours servi d'avant-courrière aux progrès de l'influence française en pays « païen » au Levant et en Orient : — *Gesta Dei per Francos!* Au lendemain des grandes découvertes maritimes qui marquèrent la fin du quinzième siècle et l'aurore du seizième, évêques in partibus, capucins, missionnaires, jésuites, moines de toute bure et de toute obédience, premiers pionniers de chez nous, s'empressèrent, aux « Indes orientales », sur les traces des Portugais et des Hollandais, frayant parfois des voies nouvelles ignorées de leurs émules.

Après la création de la Compagnie des Indes et l'établissement de ses premiers comptoirs, pénétrèrent à leur suite les marchands, les soldats, les diplomates. Dès lors, la foi, le commerce et la politique vont se prêter un mutuel appui.

En 1658, trois Français : un Tourangeau, un Normand, un Provençal, Mgr François Pallu, évêque d'Héliopolis; Mgr Pierre Lambert, évêque de Béryte; Mgr Ignace Cotolendy, évêque de Métellopolis, furent, sur la demande de Mazarin au pape Alexandre VII, envoyés avec le titre de vicaires apostoliques, pour

*évangéliser le Tonkin, la Cochinchine et le royaume de Siam.*

*Le dernier mourut en chemin; les deux autres parvinrent sans encombre à Bangkok, où grâce à l'appui d'un aventurier grec, Constance Phaulkon, favori du roi Phra-Naraï, ils réussirent à gagner la confiance du despote asiatique.*

*Ils obtinrent l'autorisation de construire un séminaire et un hospice, organisèrent leurs missions avec tant de zèle, que l'influence catholique française ne tarda point à devenir prépondérante sur les bords du Ménam et du Mékong.*

*Mais ces soldats du Christ n'étaient pas moins de fidèles sujets du Roi. Devenus les familiers de Phra-Naraï, ils l'entretenaient volontiers des splendeurs de Versailles et des gloires de la France. A les entendre, Louis XIV apparaissait comme le triomphateur de l'Occident.*

*Si bien qu'après la paix de Nimègue, Phra-Naraï, adroitement conseillé, résolut d'envoyer une ambassade à ce puissant monarque pour solliciter son amitié.*

*Jusqu'à présent religieuse, l'œuvre des évêques missionnaires change désormais de nature et prend une orientation politique.*

*Sous la conduite du P. Gayme, supérieur du séminaire de Siam, les ambassadeurs, sept mandarins du premier rang, escortés d'une suite nombreuse, prirent la mer le 24 décembre 1680, sur le Vautour, navire de la Compagnie, tout exprès envoyé de Pondichéry.*

*Ils emportaient, soigneusement emballés en d'innombrables caisses, de somptueux présents. Largesses accompagnées de lettres à l'adresse du Pape, de Leurs Majestés,*

*de Mgr le Dauphin, de Monsieur frère du Roi et de M. Colbert.*

*Ces lettres, telles assurément que leurs destinataires n'avaient point accoutumé de recevoir les semblables, étaient gravées sur des lames d'or battu, d'un pied et demi de long sur huit pouces de large. Celle au Roi, roulée dans un étui d'or, se trouvait enfermée dans un coffret de brocart rouge. Plus modestement, Sa Sainteté devait se contenter d'une gaine en bois de santal.*

*Hélas! rien au monde, ni le P. Gayme, ni les mandarins, ni les cadeaux, ni les épîtres, ne devait achever son long périple.*

*Transbordée à Bantan, sur un navire plus fort et plus confortable que le Vautour, baptisé pour la circonstance le Soleil de l'Orient, l'ambassade périt corps et biens dans les parages du cap de Bonne-Espérance.*

*Longtemps, très longtemps, avec l'inlassable patience de sa race, Phra-Naraï attendit des nouvelles de ses envoyés dont il ignorait le destin tragique. Enfin, en 1684, Constance Phaulkon, le décida d'expédier en France deux autres de ses mandarins, sous la conduite du P. le Vachet des Missions étrangères.*

*Plus heureux que leurs devanciers, ceux-ci débarquèrent à Calais et gagnèrent Paris. Le 6 novembre, Seignelay leur donnait audience en son cabinet, à l'hôtel Colbert, rue Neuve-des-Petits-Champs. Le 27, c'était le tour à Versailles de Colbert de Croissy, ministre des Affaires étrangères. Puis ils furent présentés au Roi dans la Galerie des glaces, sans toutefois être reçus en audience diplomatique.*

*C'est pour répondre à cette démarche et reconduire les*

mandarins, que fut organisé le premier voyage officiel au Siam.

Il avait un quadruple objet : politique, religieux, scientifique et commercial.

Le chevalier de Chaumont et l'abbé de Choisy s'en virent nommés les chefs; l'Académie des Sciences chargea six jésuites mathématiciens, parmi lesquels le P. Tachard qu'on retrouvera plus loin, de procéder aux observations propres à perfectionner les cartes géographiques.

Embarquée sur deux bâtiments, la Maligne et l'Oiseau, l'expédition parvint à bon port au Siam où elle s'arrêta deux mois. Le comte de Forbin, lieutenant à bord de l'Oiseau, nous a laissé, dans ses Mémoires, le récit des fêtes, réceptions, banquets, divertissements et cérémonies diverses, dont elle fut honorée le temps de son séjour.

Une politesse en appelle une autre. Toujours poussé par Constance Phaulkon, désireux de consolider sa faveur en s'assurant des appuis extérieurs, Phra-Narai résolut de la rendre au centuple.

Le 22 décembre 1685, l'Oiseau et la Maligne, sa conserve, hissaient pour Brest la voile du retour. Ils emportaient vers la France de nombreuses Excellences, voire quelques Altesses : sept jeunes princes siamois, trois ambassadeurs, huit mandarins, quatre secrétaires et une vingtaine de serviteurs. Après une heureuse navigation, coupée d'une relâche au Cap, les deux frégates, six mois plus tard, doublaient la pointe du Toulinguet. M. Desclouzeaux, intendant de marine, avait reçu ses instructions. Il achemina les voyageurs par terre, via Nantes et Le Mans. Le maréchal de La Feuillade les accueillit à Rambouillet. On les conduisit à

Paris, où ils firent une entrée solennelle dans les carrosses du Roi, le 11 août 1686.

Le 1<sup>er</sup> septembre, à Versailles, se déroula la réception officielle — réception dont nous est parvenu le cérémonial — et qu'ont reproduite à l'envi les vignettes, les estampes, jusqu'aux médailles du temps.

Avant le départ, Constance Phaulkon avait fort habilement entrepris le P. Tachard. Avec tant de cautele et d'adresse, que sur les rapports du jésuite, cette mince affaire du Siam prit l'importance d'un événement de premier ordre.

Une escadre de six bâtiments fut réunie à Brest et confiée à M. de l'Aulnay de Vaudricourt. Elle emmenait, quant au sacré, tout un couvent de religieux divers; quant au profane, les sieurs Simon de la Loubère (1) et Claude Céberet (2), chargés des intérêts diplomatiques et commerciaux, plus douze compagnies d'infanterie destinées à occuper les places de Bangkok et de Mergui. Cette petite armée avait pour chef le maréchal de camp des Farges, secondé du lieutenant-colonel de Bruant.

(1) Simon de La Loubère, écrit Jal en son *Dictionnaire de biographie et d'histoire*, homme d'esprit qui fut de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions. Né à Toulon en 1642, mort en 1729. Louis Phelypeaux de Pontchartrain, ministre de la Marine, le choisit en 1694 pour accompagner son fils Jérôme, lorsque ce futur secrétaire d'État, alors âgé de vingt ans, fit un voyage dans les ports de l'Océan pour se familiariser avec les choses de la marine.

(2) Claude Céberet, fils d'André, commissaire général de la marine. Né en 1647, Il était à vingt-deux ans à la Martinique, établi notaire à Port-Royal pour la Compagnie des Indes occidentales. A son retour de l'ambassade au Siam, il fut nommé commissaire général de la marine au département du Port-Louis. Intendant à Dunkerque le 1<sup>er</sup> janvier 1696, il y mourut en 1702.

*Du Quesne-Guiton commandait l'un des vaisseaux de cette division navale qui franchit la barre du Ménam le 8 octobre 1687.*

*Au palais de Louvo, la nouvelle résidence que s'était fait construire Phra-Naraï à deux journées de sa capitale, en façon de Versailles, recommencèrent sur nouveaux frais les exhibitions fastueuses... pendant que les soldats de des Farges solidement installés à Bangkok, les Français pouvaient raisonnablement espérer devenir bientôt les maîtres du pays.*

*Sur l'ordre du Roi, Louvois et Seignelay poursuivaient l'entreprise avec activité. On doit rendre cette justice à Louis XIV qu'il en avait tout de suite compris l'intérêt national. Sans attendre le retour de Vaudricourt, avant même d'avoir reçu ses courriers, il décidait l'envoi de nouvelles troupes. En 1688, l'Oriflamme quittait La Rochelle avec trois compagnies de renfort.*

*Cependant, après avoir été festoyés plusieurs mois, MM. les ambassadeurs, considérant leur tâche accomplie, songèrent à regagner la France, des Farges et Bruant demeurant à Bangkok où leur présence était nécessaire. Du Quesne-Guiton ramena les autres membres de la mission, accompagnés de nouveaux mandarins et — la famille de Phra-Naraï étant décidément innombrable — de cinq autres jeunes princes, qui devaient être élevés au collège Louis-le-Grand.*

*Les résultats obtenus étaient considérables. Les jésuites avaient fait toute sorte d'observations astronomiques, fondé deux résidences à Juthia et à Louvo; un traité d'alliance, des arrangements commerciaux avaient été signés. Outre la remise aux troupes françaises des deux forteresses Bangkok et Mergui, Phra-Naraï*

enthousiasmé réclamait à présent une garde particulière de quatre-vingts cavaliers français. En bref, c'était l'établissement d'une sorte de protectorat.

Devant si brillante réussite, Versailles ne perdit point de temps. Une troisième expédition incontinent décidée, le marquis d'Eragny, capitaine au régiment des Gardes-Françaises, fut désigné comme résident au Siam, avec le titre d'ordonnateur et d'inspecteur général pour le service du roi de France.

Pendant que s'en activaient les préparatifs, les trois mandarins étaient solennellement baptisés et les adolescents, progéniture de Phra-Naraï, tenus sur les fonts par le Roi en personne, le duc de Bourgogne, Mgr le Dauphin et Madame.

A la cour, comme à la ville, c'est alors une vogue, un engouement, une fureur universels. Relisons les Mémoires contemporains, tout est au Siam, de même que tout sera, trente ans plus tard, à la Perse, sous la Régence.

Par malheur, de graves événements — rien moins qu'une révolution — s'étaient, dans l'intervalle, accomplis dans la péninsule.

Nous sommes tous mortels, et Phra-Naraï était mort, accident inévitable, fût-on le fils des dieux. Il laissait un fils adoptif, Monpi, que soutenait Constance Phaulkon. Contre eux, se dressait un neveu du disparu, le grand mandarin Pitrachard, champion de l'idée nationale et prétendant lui-même à la couronne.

Livrés par trahison à leur ennemi, Constance et Monpi périrent dans les supplices. Des Farges, obligé d'évacuer Bangkok, se jeta dans Mergui et, quoi que prétende Challes, s'y défendit vigoureusement. Réussis-

sant même à percer les lignes adverses, il put, avec tout son monde, s'embarquer sur une frégate de prise et gagner Pondichéry, devenu, depuis sa fondation en 1674, notre principal établissement sur la côte du Bengale.

Ainsi, tout près d'en recueillir les fruits, l'œuvre poursuivie d'une si belle ardeur, se trouvait menacée d'anéantissement. Et ce désastre survenait à l'heure même où la Révolution d'Angleterre précipitait à nouveau l'Europe dans les combats, engageait le royaume dans cette absurde « guerre du roi Jacques » qui marque, pour la puissance de Louis XIV, le commencement de son déclin.

C'est à la fois pour ramener chez eux les mandarins siamois demeurés en France, renouer, s'il était possible, avec Pitrachard, les relations interrompues, ravitailler nos comptoirs en armes et munitions et porter atteinte au commerce des Anglais et des Hollandais aux Indes, que fut résolu l'« armement » du Quesne-Guiton.

Entreprise, on l'a dit, tout ensemble commerciale, diplomatique et militaire.

\* \* \*

Réunie à Lorient, l'escadre mit à la voile le 24 février 1690.

Voici, d'après les archives du ministère des Colonies, plus complète que ne la donne Challes, quelle était sa composition :

Le Gaillard, 600 tonneaux, 44 canons, 250 hommes d'équipage (à la Compagnie).

Commandant : M. du Quesne-Guiton, capitaine de vaisseau (amiral).

*Capitaine en second* : M. le commandeur de Porrières.

*Lieutenant* : M. d'Auberville.

*Enseignes* : MM. de Voutron, Fauché et Baron.

*Dix gardes de la marine.*

*L'Oiseau, 600 tonneaux, 42 canons, 200 hommes d'équipage (au Roi).*

*Commandant* : M. le chevalier d'Aire, capitaine de frégate (vice-amiral).

*Capitaine en second* : M. de la Neuville.

*Lieutenants* : MM. de la Ville-aux-Clers et Demons.

*Le Florissant, 600 tonneaux, 44 canons, 230 hommes d'équipage (à la Compagnie).*

*Commandant* : M. de Joyeux, capitaine de frégate.

*Lieutenant* : M. Granché.

*Enseignes* : MM. Granché fils et de la Perrine.

*Commissaire de l'escadre* : M. Blondel.

*L'Écueil, 500 tonneaux, 38 canons, 200 hommes d'équipage (à la Compagnie).*

*Commandant* : M. Hurtain, capitaine de frégate.

*Lieutenant* : M. le chevalier de Bouchetière.

*Sous-lieutenant* : M. Le Vasseur.

*Le Lion, frégate, 24 canons, 180 hommes d'équipage (au Roi).*

*Commandant* : M. de Chamoreau, capitaine de frégate.

*Lieutenant* : M. de Pressac.

*Le Dragon, frégate, 24 canons, 180 hommes d'équipage (au Roi).*

*Commandant* : M. de Quistillic, capitaine de frégate.

*Lieutenant* : M. de Chenelon.

*Deux compagnies d'infanterie, avec leurs officiers,*

étaient réparties sur les navires qui portaient, outre les marchands, deux capucins destinés à Surate, des pères des Missions étrangères et des jésuites, parmi lesquels le P. Tachard, qui se trouvait sur le Gaillard, avec les mandarins siamois.

A l'ordinaire, les vaisseaux qui effectuaient ce long voyage « attrapaient » d'une traite l'île Santiago (Iles du Cap Vert) où elles faisaient aiguade, doubtaient le cap de Bonne-Espérance et, s'engageant dans le canal de Mozambique, allaient se « rafraîchir » dans l'une des Comores, Moaly ou Anjouan, pour de là gagner Surate ou Pondichéry, après six à sept mois de traversée.

C'est exactement l'itinéraire que suivra du Quesne-Guiton à l'aller, mais avec une interminable variante au retour, par l'Ascension et les Antilles, traversant ainsi deux fois l'Atlantique, avant de revenir filer ses ancres devant Port-Louis.

Entre temps, débarrassé des marchandises qui l'encombrent, il aura, pour obéir à ses instructions, timidement essayé de s'avancer au long des côtes du Siam. La crainte de voir surgir et lui barrer la route une escadre anglaise ou hollandaise, lui fait bientôt rebrousser chemin. Il ne tentera même pas d'arriver jusqu'à Mergui.

Si bien que l'expédition dont on espérait tant, mal conduite par son chef, va se terminer sur un triple insuccès.

Insuccès militaire : échec devant Madras, insuccès politique : Pitrachard, devant notre carence, acquis aux Anglais; insuccès commercial : la Compagnie n'étant pas remboursée de ses avances par les prises faites sur l'ennemi.

Le tout, par la maladresse d'un amiral, qui loin de dissimuler son approche, avait semblé prendre plaisir à la signaler, défilant pavillon haut bien en vue du rivage et faisant fuir, comme volées d'étourneaux, les navires marchands qu'il devait capturer.

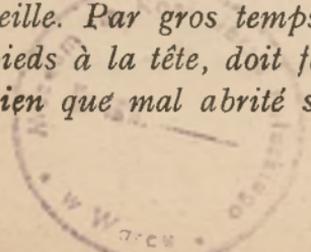
Résultats, on en conviendra, fâcheux, dont MM. les directeurs ne cachèrent point en haut lieu leur mécontentement, d'autant que du Quesne-Guiton, comme on pouvait s'y attendre, ramenait des bâtiments en délabre, montés par des équipages décimés.

Imagine-t-on bien en effet ce que pouvaient être, aux temps héroïques de la marine à voiles, de pareilles traversées sur de méchantes « barques » de cinq cents tonneaux; ce qu'il fallait endurer de fatigues et de souffrances au cours de ces navigations sans fin?

On met cinq à six mois pour arriver aux « Indes »; cinq à six mois presque sans escales, car on ne relâche qu'au cas d'avaries graves, impossibles à réparer par les moyens du bord. Parfois on doit louvoyer des semaines, sur une mer démontée, avant de doubler ce cap de Bonne-Espérance, épouvante des marins, trop souvent leur tombeau.

Coque et mâture, les navires alors sont en bois et leur grément en chanvre. Par suite, les cordages se tendent sous la pluie ou mollissent au soleil. Sans cesse, il faut raidir étais et galhaubans. Puis la carène aussi se fatigue et fait eau : alors calfats à leurs étoupes et matelots à leurs pompes...

Point de chambre de timonerie, ni de chambre de veille. Par gros temps, l'officier de quart, trempé des pieds à la tête, doit faire front à la bourrasque, tant bien que mal abrité sous un « cagnard » de fortune,



M. U. Z. L. 100  
Im. Kazimierz Pułaski  
Winiary k/Warki

*cramponné comme il peut pour n'être pas enlevé. Si une ralingue vient à céder, quelque couture à s'ouvrir, vite il faut aller carguer les voiles, autrement tôt emportées.*

*Alors, c'est la dure ascension dans les mâts épileptiques des misérables gabiers engoncés dans leurs cabans cirés, alourdis par leurs bottes à cuissards; le supplice de ramasser la grosse toile mouillée, rigide, qui arrache la peau des mains et fait sauter les ongles. C'est le risque de l'étreinte qui lâche, du marchepied en filin qui se rompt; c'est la chute dans la tempête, la fin de tout pour l' « homme à la mer ».*

*De ces fins-là, il en est beaucoup, il en est trop dans le Journal.*

*Et ces marins ainsi lancés sur des flots inconnus n'ont même pas la ressource de compter sur leurs cartes. Assez précises en latitude, les longitudes sont fantaisistes. Faute du sextant point encore inventé, réduits pour mesurer la hauteur du soleil à la vieille astrolabe, à l'arbalète ou au quartier de Davis, on ne sait pas encore exactement les calculer.*

*Souvent, c'est la route à l'estime, la navigation hauturière. On gagne d'abord la latitude approximative du point à atteindre, restant franchement à l'est ou à l'ouest. Puis on pique droit vers le but suivant le parallèle.*

*Ainsi fera l'Écueil devant Moaly ou bien cherchant l'Ascension. Et la méthode n'est pas sans danger, qui l'exposera deux fois à se perdre, à se mettre au plein sur les récifs dont il porte le nom.*

*Ce n'est pas assez des périls de la mer, non moins redoutables, d'autres sont là toujours menaçants : le scorbut et les épidémies.*

*Cinq cents hommes et davantage, entassés en d'obscurs entreponts, dans la puanteur des coursives et de la batterie basse, y grouillent dans les pires conditions d'hygiène et de promiscuité.*

*Dépourvus de vivres et de légumes frais, mal nourris de salaisons, plus mal abreuvés encore d'eau croupissante au fond des barriques et chargée d'impuretés, le scorbut ne tarde pas, dans cette cohue, à précipiter ses ravages. Ceci, mon Dieu, c'est l'ordinaire, l'ordinaire et l'attendu, le casuel — on pourrait dire la casse — inéluctable et calculée. Mais, qu'en pareil terrain d'élection, une maladie contagieuse, variole, typhus ou peste, cette peste endémique en Orient, vienne à se déclarer... voilà tout aussitôt les cadavres par centaines.*

*Nulle mesure de prophylaxie, les malades pêle-mêle, des médecins ignorants qui ne savent que saigner et purger, inutile de chercher pourquoi la moitié des équipages du Quesne-Guiton et le tiers de l'état-major iront pourrir sous les palétuviers ou creuser dans les houles leur fosse avec les pieds.*

On demande : — Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque  
[île?

Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile?

Puis votre souvenir même est enseveli.

Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.

Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,

Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

*C'est le récit de cette campagne malheureuse que nous a laissé Robert Challes.*

*Il sert alors en qualité d'écrivain du Roi sur l'Écueil, emploi procuré par Seignelay. Officiers de plume, les*

*écrivains du Roi embarqués sur les vaisseaux des compagnies privilégiées sont des façons de subrécargues dont la mission consiste à surveiller les marchandises, à délivrer les provisions chargées sur les navires. Rien ne peut entrer ni sortir sans leur consentement. Ils détiennent les clefs des soutes et des magasins, veillent sur la cargaison, dont ils sont responsables, jusqu'au port d'arrivée.*

*De tels postes sont fort convoités, car on s'enrichit vite au métier, grapillant sans contrôle sur les fournitures.*

*Saint-Simon en tête, les Mémoires contemporains se montrent le plus souvent sévères à leurs possesseurs, les accusant de falsifier leurs livres, de maquiller leurs comptes sans la moindre vergogne.*

*Challes se défend énergiquement d'employer de tels procédés. Croyons-l'en sur parole.*

*Quoi qu'il en soit, son Journal, écrit d'une plume alerte, souvent spirituelle et jamais monotone, est peut-être le tableau le plus complet et le plus vivant, qui nous ait été conservé d'une traversée au long cours à la fin du dix-septième siècle.*

*Nous pénétrons avec lui dans l'intimité d'une escadre. De l'amiral au dernier matelot, en passant par les officiers, la maistrance, le chirurgien, l'aumônier, les pilotes, le cuisinier, les valets, tout un monde divers s'agite, évolue devant nous.*

*D'abord un large coup de pinceau pour situer l'ambiance, camper les personnages; puis l'intérêt se concentre sur l'Écueil et ses hôtes. Jour par jour, presque heure par heure, se succèdent à nos regards mille scènes drolatiques ou sérieuses : dialogues du carré,*

*effusions à la dive bouteille, brocards dont l'aumônier est la victime choisie, sympathies, inimitiés, antagonismes noués et dénoués entre les prisonniers de leur cloître flottant, baptême de la Ligne, mort et funérailles du commandant, manœuvres, tempêtes et combats : sans cesse tous les incidents de la vie navale se déroulent sous nos yeux.*

*L'auteur est un homme instruit et cultivé qui, sachant regarder, sait aussi retenir et peindre ce qu'il voit.*

*Il écrit encore la langue forte et drue du dix-septième siècle, mais par la pensée, c'est déjà un esprit du dix-huitième. Il en a le penchant à la critique et au rationalisme, le goût de l'observation directe, l'amour du philosophisme, qui le fait se perdre, au gré de sa fantaisie, en digressions multiples : réflexions suggérées par des réminiscences classiques, allusions aux controverses religieuses de l'époque, que nous avons dû parfois abréger.*

*Il a la tête chaude et ne s'embarrasse pas de périphrases pour exprimer sa pensée. Marchand qui l'avait approché le dépeint ainsi :*

*« D'un côté, c'était un homme aimable, gai, plaisant, enjoué, ce qu'on nomme d'ordinaire un bon vivant et un agréable débauché : en un mot un vrai frère de la jubilation, un véritable enfant de Bacchus, parlant toujours de « se laver le gosier », mais de l'autre, c'était un homme brusque, emporté, pétulant, mordant, satirique, se déchaînant imprudemment contre tout ce qui ne l'accommodait point, singulièrement contre les moines et les ecclésiastiques. »*

*Le portrait est exact : tel apparaît bien Challes dans son Journal.*

*Au sens où l'entendait le grand siècle, c'est un libertin, c'est-à-dire ou presque, un libre penseur.*

*De là ses sarcasmes, non pas contre l'Église — à plusieurs reprises il affirme ses croyances — mais contre les gens d'Église, spécialement contre les Réguliers.*

*Cartésien et gallican, frotté de jansénisme, c'est principalement aux Pères de la Compagnie de Jésus, « ces révérends messieurs » comme il les raille, que s'adressent toutes ses fureurs.*

*Faut-il voir, avec Marchand, l'origine de cette détestation dans le fait qu'il rapporte? Challes s'étant pris de chicane avec le P. Tachard, ayant perdu toute mesure jusqu'à le souffleter, aurait été condamné à l'amende honorable.*

*L'anecdote, dont on ne trouve pas trace dans le Journal, paraît suspecte. Nous croirons plutôt qu'il a trop lu les Provinciales, qu'il raisonne exagérément en admirateur de M. Nicole et de M. Arnauld, ou bien encore qu'il subit, comme disait Pascal, « le coupable et délicieux entraînement du monde ».*

*Ce que nous venons de dire de l'écrivain et de son caractère nous amène tout naturellement à parler de l'homme même.*

\* \* \*

*Fils d'un père garde de la reine Anne d'Autriche, Challes naît à Paris, le dimanche 17 août 1659, « à 4 h. 48 du matin, la lune étant dans sa conjonction. » « Ma mère, raille-t-il, souffrit beaucoup pour rien qui vaille. J'y étais, mais j'ai beau rappeler mes idées, je ne m'en souviens plus. »*

*A neuf ans, on le met au collège de la Marche. Il y*

*fait ses études sous le régent Barbier, frère du jurisconsulte ennemi de Racine.*

*L'établissement de la rue des Bernardins reçoit des pensionnaires de marque. L'écolier se lie d'amitié avec le petit marquis de Séverac, bientôt duc d'Arpajon, ce qui est flatteur; avec le jeune Colbert, futur marquis de Seignelay et secrétaire d'État à la Marine, dont il saura tirer profit.*

*Puis commencent les études de droit. L'apprenti basochien entre chez l'avocat au Conseil Monceaux, se fait recevoir avocat lui-même. Il s'est, nous apprend-il, spécialisé dans la jurisprudence ecclésiastique, appliqué à approfondir Fra Paolo Sarpi, l'historien du concile de Trente.*

*Déjà la réussite sourit à ses efforts, lorsqu'en 1682, catastrophe.*

*Son humeur batailleuse lui vaut une querelle, qui se termine par un duel. Challes est un bretteur, un pilier des « Académies ». Il a le malheur de tuer son homme. L'édit de 1679 me plaisante point qui punit de mort en pareil cas : le voilà contraint d'abandonner sa profession, de chercher refuge à l'armée.*

*Pas pour longtemps. Dès l'année suivante, l'amitié de M. de Seignelay lui procure cet emploi d'écrivain du Roi que nous le voyons occuper dans ce récit.*

*Il appartiendra vingt-quatre ans aux services de la marine. C'est en cette qualité qu'il accompagne du Quesne-Guiton, qu'il assiste à la bataille de La Hogue, qu'il entreprend la série de ses longs voyages : voyages au Canada qui sont quatre, aux Antilles, dans l'Archipel, à Jérusalem, en Portugal, en Espagne, en Suède, en Turquie...*

Dans une lettre qui nous a été conservée, à la date du 8 septembre 1718, Challes reconnaît qu'il a « vol-tigé de place en place », se plaint que « les bourrasques de son caractère ont dérangé sa fortune de toutes parts ».

Sans doute fut-ce à la suite d'une de ces bourrasques, qu'il se vit forcé de quitter la marine. Le second Pontchartrain paraît bien avoir provoqué sa révocation.

On perd alors sa trace durant quelques années, pour le retrouver en 1713, correspondant du Journal littéraire de La Haye, publié par Sallengre, Jaucourt et La Barre de Beaumarchais, l'une de ces gazettes de Hollande, volontiers satiriques et frondeuses, dont Racine reprochait la lecture à son fils Jean-Baptiste.

Pareil au héros de Lesage, avec lequel il offre des points de ressemblance, ce Gil Blas, qui va tout à l'heure surgir, il a laissé l'épée pour la plume, demande aux lettres des ressources, qu'on peut trop craindre avoir été pour lui problématiques et précaires.

Cette année même, il publie, chez Abraham de Hondt, les Illustres Françaises, qui sont sept nouvelles retraçant presque toutes des amours contrariées. Deux d'entre elles comportent même un dénouement tragique. Il n'est pas impossible que Challes, en les écrivant, se soit inspiré de souvenirs personnels et d'impressions vécues.

Champfleury, qui leur a consacré une étude, s'est beaucoup monté l'imagination sur elles.

Défendant ses dieux, le père de M. Tringle et de Fanny Minoret découvre en Challes l'ancêtre du Réalisme. « Il est, dit-il, le premier qui ait employé la réalité absolue dans le roman; il précède Lesage, l'abbé Prévost, Marivaux et Laclos. »

C'est lui faire trop d'honneur, oublier avec prémé-

*ditation Charles Sorel et son Francion, Segrais et ses Nouvelles Françaises, Subligny et la Fausse Clélie.*

*L'ancien écrivain du Roi vit alors à Chartres, où l'ont fait exiler ses imprudences de conduite et ses écarts de paroles, employant des loisirs forcés, « que pour mon malheur je prévois devoir durer longtemps », à rédiger de curieux Mémoires, qui sont parmi les documents mineurs les plus importants que nous possédions sur la fin du dix-septième siècle (1).*

*Il les écrit en 1716, le pays en pleine débâcle financière, les porteurs de billets d'État soumis à la banqueroute partielle du visa, la Chambre ardente réunie pour informer contre les « sangsues de la France », les traitants et leurs complices.*

*D'où leur singulière amertume, l'inquiétant état d'opinion qu'ils découvrent, les dernières années du Grand Roi.*

*On le savait déjà. Peut-être pas jusque-là.*

*A la mort de Louis XIV, le pays, écrasé de charges et d'impôts, est las du Roi. Il commence aussi à se lasser du régime.*

*Déjà la désaffection est profonde. La plupart des griefs qui rempliront soixante-dix ans plus tard les Cahiers de 1789, sont indiqués par Challes avec la plus véhémente précision.*

*On retrouve dans ces pages impitoyables tous les mérites qui distinguent le Journal que nous présentons au public : verve narquoise, mouvement endiablé, éclat et coloris du style, pittoresque des expressions,*

(1) *Mémoires de Robert Challes, écrivain du Roi, publiés par A. AUGUSTIN-THIERRY. (Paris, librairie Plon, 1931.)*

*vérité dans l'observation des mœurs et des caractères.*

*Domage que Challes qui a des parties d'un véritable artiste, mais toujours pressé d'écrire, sans cesse emporté par l'afflux de ses pensées; oui, domage qu'il ait dédaigné se relire, qu'il ait parfois trop négligé la forme, hérissée d'incidentes, alourdie par les répétitions de mots ou de formules.*

*Il eût été facile d'intervenir, de suppléer aux défaillances, d'émonder les redites, de supprimer, comme disaient les vieux grammairiens, en leur langage abscons, les épanalepses.*

*Suivant la règle de cette collection, on s'est abstenu d'en rien faire, de changer quoi que ce fût au texte original, se bornant à signaler les coupures par des points de suspension, à mettre entre crochets les passages verbeux dont l'abrégement a paru nécessaire.*

*Tel quel, le Journal destiné à Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, qui mourut avant d'en avoir pris connaissance, nous paraît offrir, outre son intérêt historique certain, des agréments moins austères et plus immédiats. Il ressuscite devant nous la vie maritime d'autrefois. C'est une fenêtre ouverte sur un monde aboli. Nous y avons pris « un plaisir extrême ». Puisse le lecteur, à son tour, partager notre sentiment.*

A. A.-T.

# VOYAGE AUX INDES

## D'UNE ESCADRE FRANÇAISE

(1690-1691)

---

### CHAPITRE PREMIER

Composition de l'escadre. — M. du Quesne-Guiton et ses officiers.  
— M. Hurtain, commandant l'*Écueil*, et M. de la Chassée. Un  
trio de bons vivants. — Départ de Groix, le 1<sup>er</sup> mars 1690 (1).

Nous sommes partis ce matin vendredi 24 février 1690 de l'Orient de Port-Louis en Bretagne et avons mouillé devant l'île de Groix, non pour y rester longtemps, mais pour y recevoir des marchandises et des canons, qui auraient trop chargé les vaisseaux en rade et auraient pu nous empêcher d'en sortir.

Nous sommes six vaisseaux de compagnie, tous équipés moitié guerre et moitié marchandise, bien fournis de munitions et d'équipages, commandés par des officiers qui ont donné leurs preuves. Et ces six vaisseaux sont pour le compte de la Compagnie Royale des Indes Orientales.

(1) Le *Journal* de CHALLES, d'une seule tenue dans l'original, ne comporte pas la division en chapitres que, pour plus de clarté, on a cru devoir adopter ici.

Le *Gaillard* qui porte flamme et pavillon d'amiral, est commandé par M. du Quesne, capitaine de vaisseau. Il est neveu du grand et fameux M. du Quesne, lieutenant général, qui a mieux aimé renoncer au service et aux honneurs du bâton de maréchal de France, que d'abjurer les erreurs de Calvin. On ajoute à son nom celui de Guiton, pour le distinguer des autres messieurs du Quesne, et parce que sa mère était fille du fameux Guiton, maire de La Rochelle, qui défendit si bien cette ville contre Louis XIII en 1628. Il a déjà été aux Indes et y a été prisonnier des Hollandais, qui ne l'ont pas assez bien traité pour s'en faire un ami : au contraire, il paraît qu'il en conserve un vif ressentiment et qu'il ne fera pas un trop bon parti à ceux qui lui tomberont entre les mains. Tant mieux ; toute l'escadre en profitera. Son vaisseau est monté de quatre cents hommes et de quarante-huit canons.

L'*Oiseau* est commandé par M. le chevalier d'Aire, fils de M. d'Aire, qui a été intendant à Rouen. Il est capitaine de frégate. Il s'est fort distingué dans toutes les occasions où il s'est trouvé. Il est Normand : par conséquent ennemi mortel des Anglais. Malheur à tous ceux de cette nation qui tomberont sous sa coupe. Il n'est nullement pitoyable ou je suis fort trompé, et je ne crois pas l'être ; du moins je lui ai ouï dire à lui-même qu'il se ferait assurément sauter en mettant le feu à son vaisseau, comme fit l'année dernière M. le marquis du Ménai, plutôt que de le laisser prendre.

Je suis persuadé qu'il en ferait autant, quoique le Roi ait dit au sujet de ce marquis, qu'il était très aise que ses officiers fissent voir leur bravoure et leur

intrépidité ; mais qu'il n'approuvait pas cette férocité qui tenait du désespoir.

L'*Oiseau* est monté comme le *Gaillard* de quatre cent cinquante hommes et de quarante-huit canons.

Le *Florissant* est le troisième vaisseau en ordre. Il a été bâti à l'Orient du Port-Louis. Voici son deuxième voyage aux Indes. C'est le plus beau de l'escadre. M. du Quesne avait envie de le monter ; mais il en a été dégoûté, ayant appris qu'il est lourd et pas bon voilier. Il est monté de trois cent cinquante hommes et de trente-huit canons. Il est commandé par M. de Joyeux, capitaine de frégate, qui ne fait pas le voyage de bon cœur, c'est lui-même qui le dit, peut-être parce qu'il a un supérieur et qu'il aurait voulu commander en chef ; peut-être aussi parce qu'il aurait voulu avoir plus de témoins de sa bravoure. Le bruit secret est qu'il est remarié depuis peu à une Normande, dont il connaît la vivacité, et qu'il craint que pendant le voyage elle ne se console de son absence avec un autre.

Qu'il en soit ce qui plaira à Dame Fortune ! Ses manières sont assez sèches, et ne tiennent en rien de celles de M. du Quesne, dont l'abord est tout gracieux, et qui fait civilité et amitié à tout le monde.

Il passe cependant pour très bon officier et fort brave homme, qualités plus nécessaires ici que toute autre. Il a été aux Indes et a été pris par les Hollandais au cap de Bonne-Espérance : il était sur la *Maligne* (1) qu'il commandait ; les ennemis le prirent

(1) Challes se trompe : ce n'est pas la frégate la *Maligne*, mais la flûte la *Normande* qui fut retenue avec le *Coche* par les Hollandais au cap de Bonne-Espérance en avril 1689.

en même temps que le *Coche*. J'en rapporterai l'histoire lorsque nous serons au Cap.

L'*Écueil*, sur lequel je suis, est commandé par M. Hurtain. C'est un vieux matelot, natif de la Tremblade près Brouage, lieu qu'on peut appeler la pépinière des marins. Il a servi toute sa vie, il a été pris prisonnier plusieurs fois et a été quatre ans esclave en Alger. Le grand du Quesne, sous lequel il a servi très longtemps et qui connaissait sa bravoure, l'avait poussé jusqu'à la qualité de lieutenant de frégate ; mais sa fortune en était restée là. C'est sa faute : il ne doit s'en prendre qu'à son entêtement pour l'hérésie de Calvin : n'y ayant que quatre ans qu'il s'est converti, et plus d'un an après la suppression de l'Édit de Nantes. Il a pour lors été fait lieutenant de vaisseau et capitaine de frégate ; c'est ce qu'il est aujourd'hui.

Je le connais de longtemps, ayant été ensemble au Canada. C'est un très honnête homme, bien de mes amis, et avec lequel j'espère bien vivre. Il y a sur notre même vaisseau, un nommé M. de La Chassée, qui a commandé une compagnie franche et qui a été dans toutes les guerres de Hollande : il a de l'esprit infiniment, beaucoup de service et bonne mémoire. Il aime aussi bien que M. Hurtain, à boire le petit coup : et je ne le hais pas ; tout cela me fit demander dès l'année passée d'être mis sur l'*Écueil*. Je ne m'y suis point ennuyé, et j'espère bien ne m'y point ennuyer encore. On dit que nous sommes tous trois faits l'un pour l'autre et trois têtes dans un bonnet. Tant mieux, nous en vivrons mieux.

Notre vaisseau est monté, comme le *Florissant*,

de trente-huit canons et de trois cent cinquante hommes.

Le *Dragon*, petit vaisseau, n'a que cinquante hommes et vingt-quatre canons. C'est une frégate, qui appartient au Roi. Elle est commandée par M. de Quistillic, gentilhomme breton, capitaine de frégate. C'est un homme d'environ trente-trois à trente-quatre ans, parfaitement bien fait. Il passe pour bon officier et très brave. M. du Quesne, sous lequel il a servi l'année passée, à la descente que M. le comte d'Estrées fit en Irlande, l'estime beaucoup et l'aime. Cela seul fait son éloge. Notre commandant n'est pas d'humeur à prodiguer son encens au faux mérite.

Le *Lion*, autre frégate appartenant au Roi, montée, armée et équipée comme le *Dragon*, est commandée par M. de Chamoreau. Il m'est impossible de le caractériser, parce qu'il y a peu de temps qu'il est arrivé et que je n'ai eu aucune relation avec lui. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il est, comme M. de Quistillic, capitaine de frégate et qu'il paraît vif, ardent et résolu : du reste très bien fait de sa personne. Il était enseigne sur l'*Oiseau* avec M. de Vaudricourt, lorsque M. le chevalier de Chaumont alla ambassadeur à Siam et que M. l'abbé de Choisy l'accompagnait.

Outre le nombre d'hommes qui composent les équipages des six vaisseaux, nous avons encore sur l'escadre quantité de passagers, tels que sont les marchands et commis que la Compagnie envoie dans les Indes, d'autres qui y vont pour leur compte, des prêtres de la congrégation des Missions étrangères,

dont nous avons deux sur notre bord, qui sont MM. Charmot et Guisain ennemis mortels de Confucius et des cérémonies chinoises.

Il y a des pères Jésuites répandus sur les trois autres vaisseaux de l'escadre, entre autres le R. P. Tachard, qui a déjà fait bien du bruit dans le monde, et qui suivant toutes les apparences en fera encore bien davantage dans la suite du temps, s'il continue ses ambassades pour les têtes couronnées.

Il est sur le *Gaillard* avec M. du Quesne notre amiral, et avec lui plusieurs Siamois, mandarins et autres, qui repassent dans leur patrie. Mais, à propos d'eux, comment vont-ils faire, lorsqu'ils seront retournés chez eux où il ne croît point de vin, eux qui l'avalent de si bonne grâce à Paris, et avec qui j'en ai bu copieusement au Port-Louis? Comment se passeront-ils de nos vins de Bourgogne et de Grave? Je n'en sais rien. Mais l'amour du prochain m'oblige à les plaindre, parce que je serais à plaindre à leur place. On aurait beau me prêcher le proverbe ordinaire :

*Quum fueris Romæ, Romano vivito more;*  
*Quum fueris alibi, vivito sicut ibi,*

cela ne satisferait point mon oreille, et ne rafraîchirait point mon gosier, que je n'aime pas à sentir altéré...

*Du lundi 27 février 1690.*

Les canons, les grosses marchandises, le reste des agrès et apparaux, arrivent à la file. Notre vaisseau est entouré de barques et de chaloupes dont l'équi-

page travaille et est en mouvement. Suivant toutes les apparences, je retournerai cette nuit à Lorient, pour donner mon dernier reçu et signer le rôle et l'inventaire, parce que demain matin, à la pointe du jour, nous serons prêts à mettre à la voile...

*Du mercredi 1<sup>er</sup> mars 1690.*

[Le coup de partance vient d'être tiré.] Sitôt que l'escadre a été sous les voiles, on a halé en dedans des vaisseaux les chaloupes et les canots, c'est-à-dire que la grand'planche est enlevée et qu'à midi nous ne voyions plus aucune terre. Il fait un vent de nord-est, bien bon et bien frais. Nous portons à ouest-quart de sud-ouest, vent large, qui nous fait faire en une heure plus de cinq lieues, monnaie de France (1).

(1) Un peu plus de vingt-deux kilomètres, soit environ douze nœuds.

## CHAPITRE II

A bord de l'*Écueil*. — Premières impressions. — Un navire transformé en basse-cour. — Incertitude des cartes. — En vue des Açores. — Le pic de Ténériffe. — Funérailles d'un mandarin. — Le combat de Famagouste. — Curieuse anecdote sur du Quesne et Ruyter. Arrivée aux îles du Cap-Vert.

*Du vendredi troisième mars 1690.*

Oh, ma foi, pour le coup le voyage est en train et nous sommes partis ; le vent de Nord-Est continue. Nous avons porté jusqu'à midi Ouest, à la vue des terres d'Espagne ; et sur les trois à quatre heures après midi nous avons porté franc Sud-Ouest, n'ayant que notre grand pacfi (1) et notre misaine à l'air. Le vaisseau roule d'une force qu'on ne peut se soutenir, et l'*Écueil* étant le vaisseau de toute l'escadre qui va le mieux, nous sommes obligés pour attendre les autres de ne pas porter tant de voiles qu'eux. Tant mieux : ce nous est déjà un préjugé certain, que nous serons les premiers aux prises, et je tâcherai de ne pas m'oublier. Je serais ravi d'avoir du drap d'Angleterre, ou du drap d'écarlate de Hollande, et de belle toile qui ne me coûtât rien. L'eau m'en vient à la

(1) Suivant le *Glossaire nautique* de JAL : la grand'voile ou brigantine.

bouche. Je le dis à nos messieurs de la table, qui comme moi, respirent le *rapiamus*. Ils me croient et nous buvons le petit coup, en attendant la bonne aventure au gai.

Notre vaisseau est une véritable basse-cour, cinq cents poules en cage, huit bœufs, deux vaches à lait, quatre truies, un vertrat, douze autres cochons, vingt-quatre dindes, quarante-huit canards, vingt-quatre moutons, douze oies, six veaux, trente-six pigeons ; où se mettre pour respirer ?

Tout est plein de cages et de parcs. Si ces animaux ne se consumaient pas, nous serions trop heureux ; mais douze personnes à table et tous de bon appétit, et les malades qui peuvent venir, feront tomber sur eux la mortalité. Il n'importe ; nous faisons bonne chère, nous buvons de même, et il ne me paraît pas que personne s'embarrasse du futur. En effet, *sufficit diei malicia sua*. C'est profaner l'Écriture Sainte, que de l'employer ici, mais je n'y entends aucun mal : s'il faut jeûner, nous jeûnerons ; c'est tout.

*Du samedi quatre mars 1690.*

Jusques à aujourd'hui midi, nous avons porté Ouest-quart de Sud-Ouest. Depuis midi, nous portons plein Sud-Ouest, c'est-à-dire vent tout à fait large. Quoique nous fassions plus de cinq lieues par heure, il ne nous paraît pas que notre vaisseau branle plus que les tours de Notre-Dame. Nous avons dépassé cette nuit vers les onze heures le cap de Finisterre, toujours à la vue des côtes d'Espagne. Les

cartes ne s'accordent point du tout, à moins qu'elles ne soient tirées sur les mêmes planches. Il serait à souhaiter, que les pères Jésuites voulussent faire graver les leurs. Les observations qu'ils ont faites sur les latitudes et les longitudes, rectifieraient sans doute la navigation et feraient un extrême plaisir aux pilotes et aux géographes.

Quoi qu'il en soit, ma carte met ce cap sous le neuvième degré vingt-sept minutes dans l'est du méridien, et sous le quarante-troisième degré quarante-cinq minutes de latitude Nord. Ainsi, en trois jours, voilà plus de deux cent cinquante lieues enlevées. Nous portons présentement au Sud-Ouest, pour aller reconnaître les îles Canaries, d'où vient le vin que tous les Européens aiment tant, et dont les dames françaises font de si bonnes rôties...

*Du dimanche cinquième mars 1690.*

Nous avons pris hauteur à midi ; nous ne sommes plus qu'à trente-huit degrés quatorze minutes de latitude Nord et environ six degrés de longitude, à la hauteur de Lisbonne en Portugal. Sur ce pied, nous faisons plus de cent lieues en vingt-quatre heures ; et si notre vaisseau était seul, nous serions à plus de cent cinquante lieues plus de l'avant que nous ne sommes : mais le *Florissant* ne va qu'à force de voiles, le *Gaillard* ne va guère mieux, et l'*Oiseau* encore moins qu'eux. L'*Ecueil* allant le mieux de tous, nous sommes obligés de porter un tiers moins de voiles, afin de ne les point quitter ; et cepen-

dant nous ne laissons pas d'être toujours à la tête.

Il commence à faire chaud. Le soleil vient à nous et nous allons à lui : c'est le moyen de nous rencontrer bientôt ; et si le vent continue pendant quinze jours, nous boirons à Saint-Yago, capitale des îles du Cap Vert, du vin de Madère ou des Canaries, qu'on dit y être excellent.

Le navire ne branle point du tout : on joue aux cartes, aux dames et aux échecs ; on lit et on écrit avec autant de tranquillité que dans une chambre. Pour moi, qui n'aime point le jeu, M. Hurtain et M. de la Chassée me viennent tenir compagnie de temps en temps. Du reste, saint Augustin, saint Bernard, a Kempis, m'entretiennent sérieusement ; ou je me divertis avec Pétrone, Ovide, Horace, Juvénal, Corneille, Racine, Molière, ou d'autres qui ne me laissent pas seul.

*Du lundi six mars 1690.*

Toujours même vent, beau temps et bon train.

Il est venu ce matin au devant de nous deux brigantins de Salé, qui sortaient du détroit : peut-être M. Hurtain aurait bien voulu les avoir ; mais lorsqu'ils nous ont vu porter le cap à eux, ils se sont au plus vite retirés. Ne nettoiera-t'on jamais la Méditerranée ni l'Océan de ces barbares ? Nous étions à plus de six lieues en avant de l'armée : nous l'avons attendue et nous sommes remis en route.

*Du mardi sept mars 1690.*

Dès la pointe du jour, nous avons vu le pic des Canaries, ou plutôt la pointe ou sommet. On dit qu'on le voit de quarante lieues, lorsque le temps est fin et clair ; il ne peut pas l'être plus qu'il l'est. La chaleur se fait sentir bien fort et est cause que MM. Hurtain, de la Chassée et moi, nous frottons souvent le gosier.

*Du mercredi huit mars 1690.*

Nous avons vu toute la journée le pic des Canaries. Je ne sais si c'est à cause que cette montagne est isolée, et que sa hauteur n'est ni confondue ni mangée par celle d'aucune autre, qu'elle m'a paru la plus haute montagne que j'ai jamais vue : cependant, j'ai traversé les Alpes et les Pyrénées, qui certainement ne sont rien en comparaison des montagnes que les Français ont nommées Monts Sainte-Marie, qui séparent le Canada d'avec l'Acadie, et où j'ai passé dans mon voyage de Canceau par terre à Québec, avec deux sauvages pour toute compagnie. Je me souviens bien que nous fûmes huit jours à monter, et cinq à descendre ; et qu'il ne se peut rien de plus affreux dans le monde.

Cependant ces montagnes ne m'ont pas paru si hautes que le pic des Canaries. Je le répète encore ; je ne sais si c'est à cause qu'il est isolé. Quoi qu'il

en soit, nous en avons passé environ à dix lieues dans l'Ouest lorsque j'en ai pris la hauteur avec mes instruments de mathématique, et suivant la distance estimée à dix lieues, je puis affirmer qu'il a du niveau de la mer deux mille sept cent trente toises jusques à son sommet. Ce qui ferait près de trois lieues françaises. Si cette observation est juste, on m'avouera que c'est une terrible hauteur pour une montagne au milieu de la mer et détachée de tout continent (1).

*Du jeudi neuf mars 1690.*

Nous avons encore vu le pic presque tout le matin dans le Nord-Nord-Est de nous. Notre hauteur à midi nous a mis à vingt-cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude Nord ; mais pour la longitude, qui se prend par estime, il est impossible d'en rien dire de certain, cette longitude étant toujours incertaine : outre cela, les cartes ne s'accordent point.

La décision d'Alexandre VI, confirmée par Clément VII, met le premier méridien directement par le travers du pic ; et il y a des cartes qui le mettent à deux degrés plus Ouest ; ce qui ferait une différence de quarante lieues, à n'estimer le degré que vingt lieues. On en jugera ce qu'on voudra : les Espagnols ni les Portugais ne conviennent point là dessus de l'infailibilité du pape... (2)

(1) Erreur de calcul qui entraîne une exagération manifeste. La hauteur réelle du pic de Ténériffe est de 3 710 mètres.

(2) Allusion à la fameuse bulle *Inter cætera...* de 1494 qui di-

*Du vendredi dixième mars 1690.*

Ce matin l'Amiral a mis en panne, c'est-à-dire vent devant. On ne savait ce qu'il voulait faire ; mais six coups de canon lâchés de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure nous a indiqué la mort d'un Mandarin. Vent devant et six coups pour un Mandarin ! Que ferait-on pour un général ? Deux coups de canon suffiraient ; et on croit que la présence du père Tachard a été la cause des quatre autres qui ont honoré la sépulture que le Mandarin s'est faite lui-même deux boulets aux pieds, à la mer.

Ces sortes de retardement nous chagrinent, parce que nous sommes toujours obligés d'attendre les autres et de porter bien moins de voiles qu'eux. M. Hurtain, M. de la Chassée et moi, venons de boire à la santé de l'âme du défunt Mandarin. Le rendez-vous est repris à l'issue du quart de l'aube du soir, c'est-à-dire une bonne demi-heure après souper, pour boire chacun la mienne. Je me sers des termes de frère Jean des Entommeures, à ce que dit M. de la Chassée ; car pour moi, je ne me souviens point de l'avoir ni vu, ni lu dans mon Rabelais. Il n'importe, nous boirons chacun la mienne,

visait les terres à découvrir par une ligne idéale passant à 176 milles à l'est des Açores et rejoignant les deux pôles. Toutes celles à l'est étaient du domaine des Portugais (Indes orientales) et toute la partie à l'ouest (Indes occidentales) était dévolue à l'Espagne.

ou chacun la nôtre, ou si le lecteur veut, chacun la sienne...

*Du mardi 14 mars 1690.*

M. Hurtain nous a dit cet après-midi dans ma chambre, à M. de la Chassée et à moi, en nous lavant la gorge, une chose assez curieuse pour être rapportée, et qui je crois n'ennuiera pas, quoiqu'il y ait environ seize ans qu'elle se soit passée.

J'ai dit que M. Hurtain avait servi fort longtemps avec le grand du Quesne : il était avec lui au combat de Famagouste, où Ruyter reçut une blessure au talon, dont il mourut peu après en 1674 à Palerme. Ces deux chefs des armées de France et de Hollande, que leur seul mérite avait élevés, et que la fortune n'avait jamais abandonnés, qu'on pouvait à bon droit nommer les deux premiers hommes de la mer, s'estimaient, s'aimaient et se craignaient l'un l'autre, fortement convaincus que celui des deux qui serait vaincu par l'autre, verrait pour la première fois sa réputation ternie. Ainsi, ils appréhendaient réciproquement d'être obligés d'en venir aux prises ; et pour en éluder l'occasion, ils entretenaient entre eux une correspondance secrète, s'avertissaient des lieux où ils allaient et de ceux qu'ils quittaient, afin de ne point se rencontrer, quoiqu'ils fissent semblant de se chercher. Mais enfin le vent et le malheur de Ruyter triomphèrent de leur prudence.

Celui-ci était à Ivique, île espagnole, sur les côtes

d'Espagne, dans la Méditerranée (1). Il y reçut des nouvelles de M. du Quesne, qui l'avertissait qu'il était en Sicile et qu'il se préparait à en partir pour aller sur les côtes de Naples. Le vent de *Tramontana Maestro*, ou de Nord-Nord-Ouest, calma tout d'un coup et ne permit pas à M. du Quesne de sortir de Sicile. Ruyter, de sa part, eut un vent de *Mi-jor*, ou Sud, qui l'amena à Messine, d'où M. du Quesne n'avait pas pu se relever, parce que ce même vent lui bouchait la sortie : si bien qu'il était encore sur les ancrs, lorsque le premier parut ; et à l'instant, à la faveur d'un petit vent de *Ponente*, ou d'Ouest, il mit à la voile et joignit Ruyter, qui ne le fuyait pas.

C'eût été une lâcheté au premier de ne pas aller au devant de l'autre et une à Ruyter de l'éviter. Tous deux étaient trop gens d'honneur pour faire une bassesse, surtout après avoir paru se chercher et avoir envie de se trouver, depuis quatre mois.

Ils en vinrent donc aux mains, et firent l'un sur l'autre un feu terrible pendant plus de deux heures, qui donnèrent le temps de faire admirer leur expérience mutuelle à ne pas perdre un point de vent et à ne faire aucune fausse manœuvre. Enfin le vaisseau de Ruyter en fit une, qui fit connaître à M. du Quesne, que ce général était mort, ou du moins bien blessé ; puisque, s'il avait commandé, il aurait tenu le vent et prêté le côté, sans montrer la poupe en arrivant trop tôt, comme il avait fait.

A cette vue, M. du Quesne ne put assez se commander pour ne pas faire éclater sa joie. « Courage

(1) Iviça : l'une des Baléares.

enfants, s'écria-t-il, Ruyter est tué, donnons dessus ! » A ces mots les Français redoublèrent leur feu et voulaient en venir aux mains à l'abordage. Les Hollandais se retirèrent ; et M. du Quesne très content de l'action et de la journée, fort incommodé dans son vaisseau percé en plusieurs endroits de part en part, sa mâture hachée, ses manœuvres courantes coupées, et en état d'avoir besoin de se remettre, ne les poursuivit pas fort loin. Il revint à Messine, et Ruyter alla mourir à Palerme, moins de sa blessure que du chagrin d'avoir été battu, quoiqu'il n'y eût point de sa faute, ayant fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un bon général, d'un bon soldat et d'un très habile matelot (1).

*Du mercredi 15 mars 1690.*

Toujours bon vent et beau temps. Nous allons bien, mais toujours quelque retardement. Le mât de hune du *Gaillard* est tombé sur les dix heures : cela nous en a fait perdre plus de six, et la nuit on ne va qu'à petites voiles ; crainte de trouver quelque rocher dont

(1) Challes entend parler ici, d'après M. Hurtain, du combat livré le 22 avril 1676 — et non 1674 — entre la flotte française et les escadres combinées hispano-hollandaises, qui se réfugièrent à Syracuse après la lutte. Du Quesne resta sous voiles toute la nuit et vint de nouveau offrir, au matin, la bataille à l'ennemi, qui ne quitta point son abri. Ruyter, âgé de soixante-dix ans, mourut à Syracuse et non pas à Palerme, le 29 avril.

Malgré l'autorité dont elle se couvre, l'anecdote rapportée paraît tout à fait invraisemblable, indigne du caractère des deux grands marins en présence.

les îles du Cap Vert sont environnées. Nous courons l'Ouest pur, étant justement par la hauteur de ces îles.

*Du vendredi 17 mars 1690.*

Toujours même vent et même temps. Nous avons aperçu l'île de Saint-Yago sur le soir, et, Dieu aidant, nous y mouillerons demain. Quand j'y aurai été, je dirai ce qu'il m'en aura paru. Nous ne porterons point de voiles cette nuit, que notre seule misaine. Le *Lion* est allé à la découverte.

*Du samedi 18 mars 1690.*

C'est ce matin que nous avons parfaitement vu l'île de Mai, et sur le midi ou une heure, nous avons mouillé devant Saint-Yago.

Nous conduisions toujours l'escadre ; non seulement, parce que nous allons mieux que les autres, mais aussi, parce que Jean Lénard, notre premier pilote, dit la Barque, très habile homme, était le seul de ceux qui y ont été sur lequel on pût faire fond : par cette raison, l'amiral nous avait fait signal de tenir la tête.

C'était une confusion de voix ; on ne savait à laquelle entendre : Lénard en était étourdi ; quelque chose qu'on dise des vaisseaux du Roi pour qui nous passons, je me suis aperçu que la subordination n'a point été observée comme l'année dernière, que nous avions

M. de Combes pour capitaine. M. Hurtain est trop facile ; et si M. de la Chassée ne l'aidait pas de ses conseils en ami et sans flatterie, il se précipiterait.

Aujourd'hui tout le monde commandait et personne n'obéissait : moi, j'aurais tout abandonné, si j'avais été pilote, aux risques de ceux qui auraient voulu faire mon emploi. Cela a fait qu'il s'est mépris et que nous étions à une portée de fusil de terre dans une anse au Sud-Sud-Est, quoiqu'il soutînt que le mouillage présentait un îlot dans l'Ouest.

Si le vent n'avait pas été bon pour nous relever, que le navire n'eût pas bien gouverné, ou que l'atterrage ne fût pas sain, nous étions perdus, et l'*Ecueil* aurait fini là son voyage des Indes.

*Du dimanche des Rameaux, 19 mars 1690.*

J'écris le matin ; je vas à terre, et demain je dirai ce que c'est que Saint-Yago, ou du moins ce qu'il m'en aura paru.

### CHAPITRE III

Relâche à San-Yago. — Le village de la Vinate. — Excursion à Saint-Jacques, capitale de l'île. — El senhor Gobernador et son palais. — Visite à la cathédrale. — Insulaires de moyenne vertu. — Les agaceries du lieutenant de Renancourt. — Triste souper.

*Du lundi, 20 mars.*

L'île de Saint-Yago, ou de Saint-Jacques, est celle qui est le plus dans le sud des îles du Cap Vert.

On les nomme îles du Cap Vert, parce qu'elles sont par la même latitude de ce cap, qui est en Afrique. Elle est située par quatorze degrés quarante minutes de latitude Nord. Sa longitude est incertaine, à cause de la différence qui se trouve entre les cartes françaises, hollandaises, espagnoles et portugaises ; chaque nation mettant à son choix le premier méridien au pic, ou à l'île de Fer, et ne s'en rapportant point aux décisions d'Alexandre VI, ni de Clément VII, qui véritablement n'étaient rien moins qu'infaillibles.

Les vaisseaux, qui vont aux Indes, ou qui en reviennent (peu de ceux-ci, parce qu'ils prennent une autre route), et qui veulent y faire de l'eau, mouillent dans le Sud-Ouest de cette île de Saint-Yago, à l'est d'un îlot, qu'on ne peut distinguer de la terre à moins que d'en être fort proche.

Ce mouillage est dans une anse appelée la *Vinate*, qui forme une espèce de port dont la tenue n'est pas fort bonne ; ce que nous avons connu au *Gaillard* qui a chassé sur son ancre et a été obligé d'affourcher. Le fond est de petit gravier et de coquillages. L'île appartient aux Portugais, qui y entretiennent deux gouverneurs, l'un à la ville qui porte le nom de l'île, et l'autre à cette anse.

Celui qui est ici, dont je ne sais le nom que sous celui du Seigneur Gobernador, est âgé de vingt-deux à vingt-trois ans au plus. Il est fort civil et assez bien fait de sa personne ; et le paraîtrait encore plus, s'il ne se remuait pas. Il n'est point Portugais de naissance ; car ordinairement ils ne sont point si basanés. Il a le teint olivâtre et un regard mal assuré. Il commande à une manière de fort, si je puis donner ce nom à une simple élévation de terre, sur laquelle sont posées sans affûts quatre pièces de canon de huit et douze livres de balle..

A cent cinquante pas, on trouve le superbe palais du *Senhor Gobernador*. Ce n'est qu'une très chétive mesure, blanchie de chaux, qui ne consiste qu'en une salle. La chambre, qui lui sert de cabinet, est au niveau ; le tout sans aucun étage au-dessus. Ce palais est couvert de feuilles de palmes et de cocos assez proprement jointes ; quand cela ne serait pas, ne pleuvant que rarement dans cette île, ils ne doivent pas craindre l'humidité, mais seulement la chaleur, qui y est excessive.

Lorsque je vis ce gouverneur, il était vêtu à la française. Je ne sais s'il avait sué de l'encre ; mais son linge était bien noir. Il avait des bas gris-perle, un

escarpin couleur de noisettes d'un demi-pied plus long qu'il ne fallait, un justaucorps de drap gris de souris, une veste de satin de même couleur, tous deux brodés de fleurs de soie de toutes couleurs, très délicatement mises en œuvre, à présent fort fanées et autrefois fort vives : c'est ce qu'il avait de plus beau. Une culotte de damas cramoisi serrée à l'espagnole était dessous avec une épée d'au moins six pieds de lame, avec une canne très belle, garnie d'argent, et surtout d'une chaîne très bien travaillée. Si bien, qu'en ajoutant une rhingrave à sa parure, il aurait fort bien représenté l'original du marquis de Mascarille des *Précieuses* de Molière.

Je viens au village. J'ai rempli les devoirs de la civilité, en parlant d'abord du gouverneur et de la magnificence de sa mesure.

Ce village est, sur une hauteur. Les maisons en sont séparées les unes des autres, bâties de terre, et très mal, sans jambages, poutres, ni solives ; tout sans alignement. Elles ressemblent bien plutôt à des campements de caravanes ambulantes de Bohémiens, qu'à des demeures permanentes. Cependant, c'en est assez pour les misérables noirs qui les habitent.

Il y a seulement un *hidalgo*, ou gentilhomme portugais, qui est blanc et dont la femme que j'ai vue, à peu près âgée de trente-cinq ans, est blanche aussi. C'est, je crois, le plus honnête homme de l'île ; du moins ses manières n'ont rien que de très poli. Il a quatre enfants, deux garçons et deux filles de six à dix ans. J'en ai vu deux, les garçons, beaux comme des anges, les cheveux de plus beau blond argenté

qu'on puisse voir, pendant par anneaux jusques à la ceinture.

Ce gentilhomme nous donna un régal de goyaves, fruit qui croît dans l'île, gros comme une petite orange, rempli d'une graine et d'une chair vermeille fort belle aux yeux et très agréable au goût. Pour boisson, on nous servit de belle eau claire dans des gobelets d'argent, sur des soucoupes de même métal, l'un et l'autre armoriés. Ce régal, à l'issue de la messe, ne nous aurait nullement plu à M. de Prestas, lieutenant du *Lion*, qui parle portugais, à M. de la Chassée et à moi, si je n'avais eu la précaution de faire apporter quatre bouteilles de vin. Ils m'en surent gré, aussi bien que le Portugais. Je crois que cet hidalgo est major de l'île et se nomme don Francisco de Velasco.

L'église est assez éloignée des maisons ; elle m'a paru fort pauvre. Il n'y a qu'un seul prêtre entretenu : il est noir, aussi bien que les autres prêtres de l'île, à l'exception de l'évêque et du curé de la ville, qui sont les seuls ecclésiastiques blancs que j'y ai vus. J'en parlerai en parlant de la ville.

Étant plusieurs qui avions envie de la voir, et ne trouvant point de chevaux, nous fûmes obligés de nous servir d'ânes. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de très beaux ; mais en petite quantité. Celui que le Père Tachard montait était un genêt d'Espagne, qui vaudrait en France plus de quatre-vingts pistoles : il appartient au gouverneur de la Vinata, et le révérend Père avait si bien fait qu'il l'avait eu.

Cela ne m'a point surpris ; au contraire. Je l'aurais été qu'il le lui eût refusé : en effet, un Portugais aussi bien qu'un Espagnol refuser quelque chose à un

Jésuite, surtout à un Jésuite ambassadeur du roi de Siam, cela serait inouï.

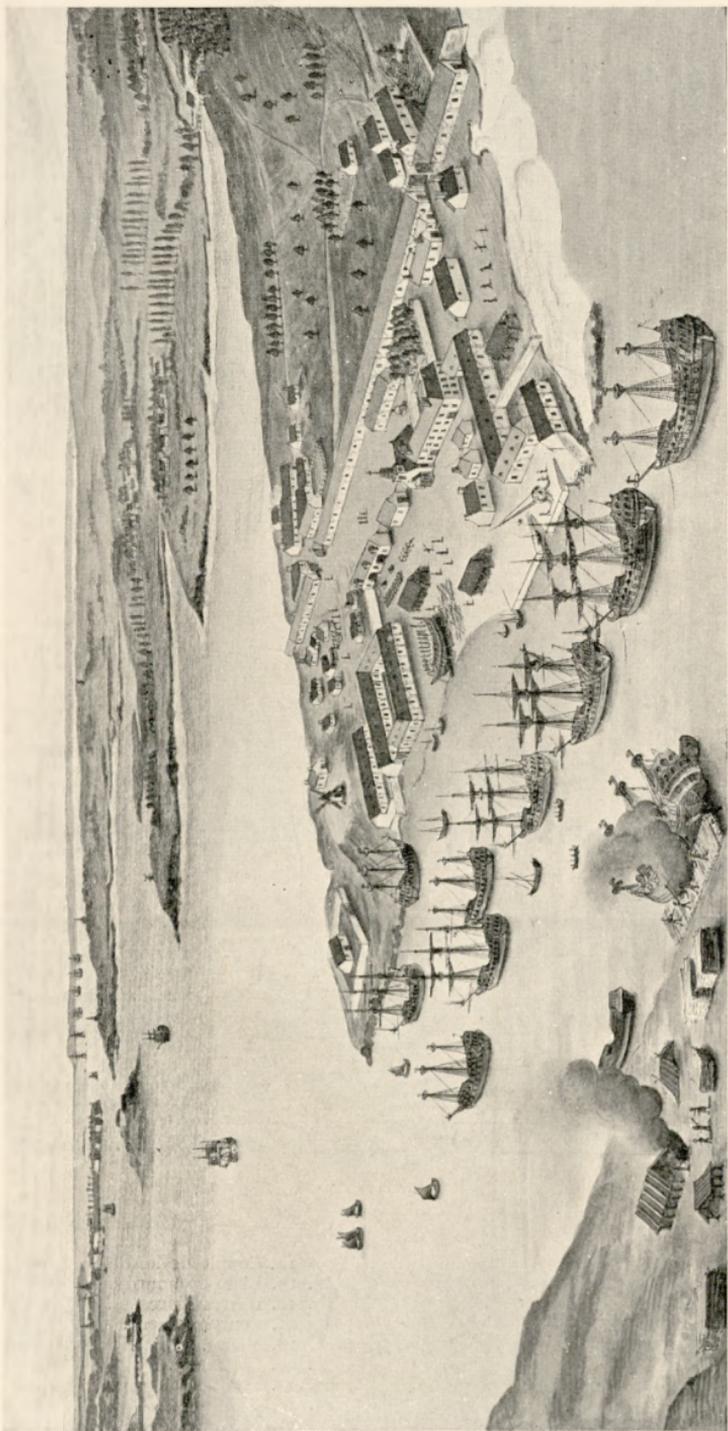
[M. du Quesne et le Jésuite partirent donc ensemble tous deux fort bien montés : le commissaire et moi les suivîmes.] Il y a trois lieues de la Vinate à la ville : nous avons été cinq heures en chemin.

Nous étions obligés de mettre pied à terre de quart d'heure en quart d'heure, pour monter ou descendre les rochers, parce qu'il est impossible que ni cheval ni âne en descende chargé : ainsi, nous avons fait à pied plus du tiers du chemin le plus difficile et le plus tuant.

Enfin, nous arrivâmes, fort fatigués ; et la première chose que nous aperçûmes au clair de la lune, fut une longue muraille de moellons et de gros cailloux, assez forte et bien faite, revêtue de trois bastions et de quelques pièces de canon.

On ne voit point la ville, qu'on ait passé la seule porte, qu'il y a à cette muraille du côté de la terre, par laquelle nous sommes entrés et sortis. La ville n'a que deux portes ; celle-ci, et une autre, qui donne sur le quai, faite à la muraille qui prend du Palais Épiscopal dans le Sud-Ouest, jusques aux rochers qui bordent la mer dans le Nord-Est.

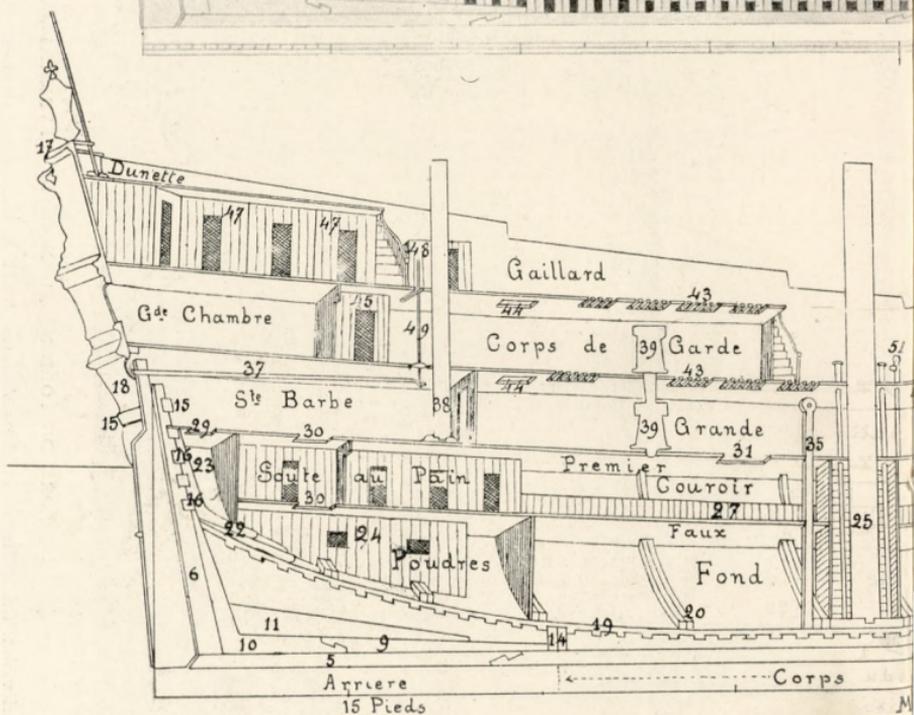
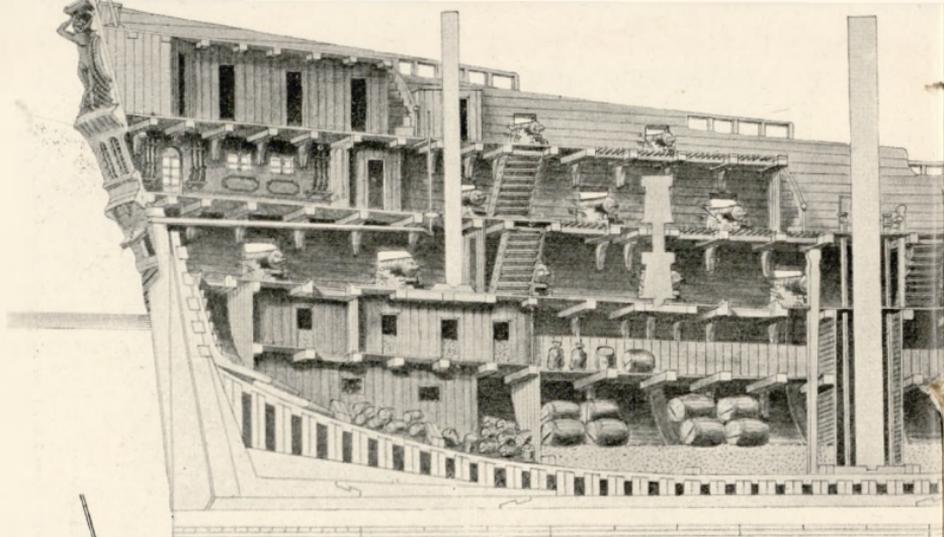
Dès que l'on a passé cette porte, la ville ressemble à peu près à la perspective de Suresnes, au sortir de l'église du Mont Valérien ; mais pas si éloignée et moins basse. Elle paraît être toute neuve, les rues sont dans un juste alignement, les maisons bien percées et claires, et presque toutes de deux étages, couvertes de tuiles. Je n'y ai point vu d'ardoise, pas même à la cathédrale.



LE PORT DE LORIENT AU MOIS DE FÉVRIER 1690

Au premier plan, la division de Nesmond devant l'Enclos de la Compagnie ; au fond, la ville et la citadelle du Port-Louis, et l'escadre des Indes en rade de l'île de Groix.

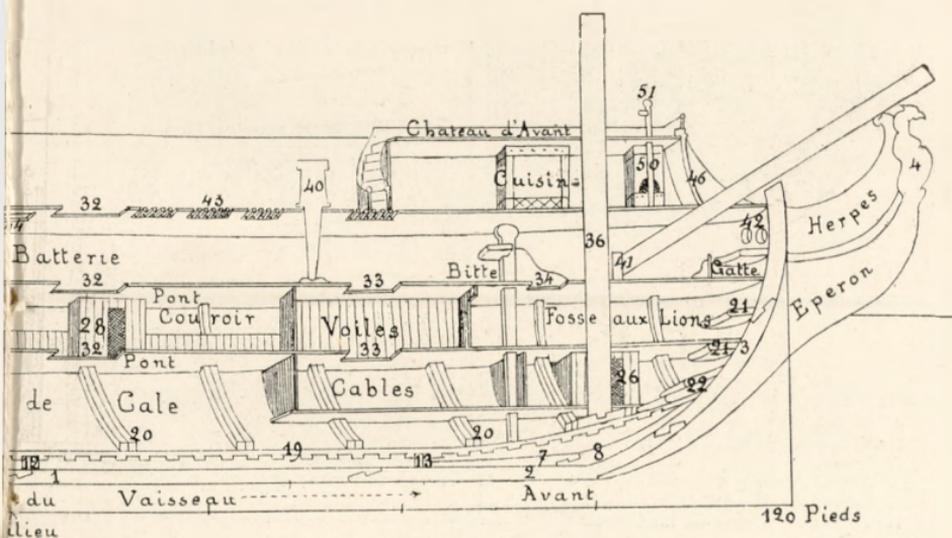
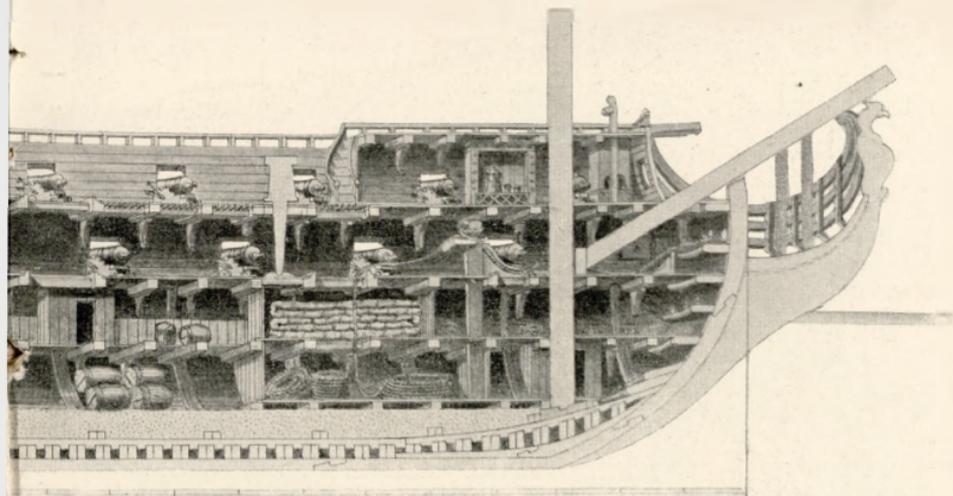
(Ex de : *Sollas. — Histoire de la Compagnie des Indes.*)



COUPE LONGITUDINALE

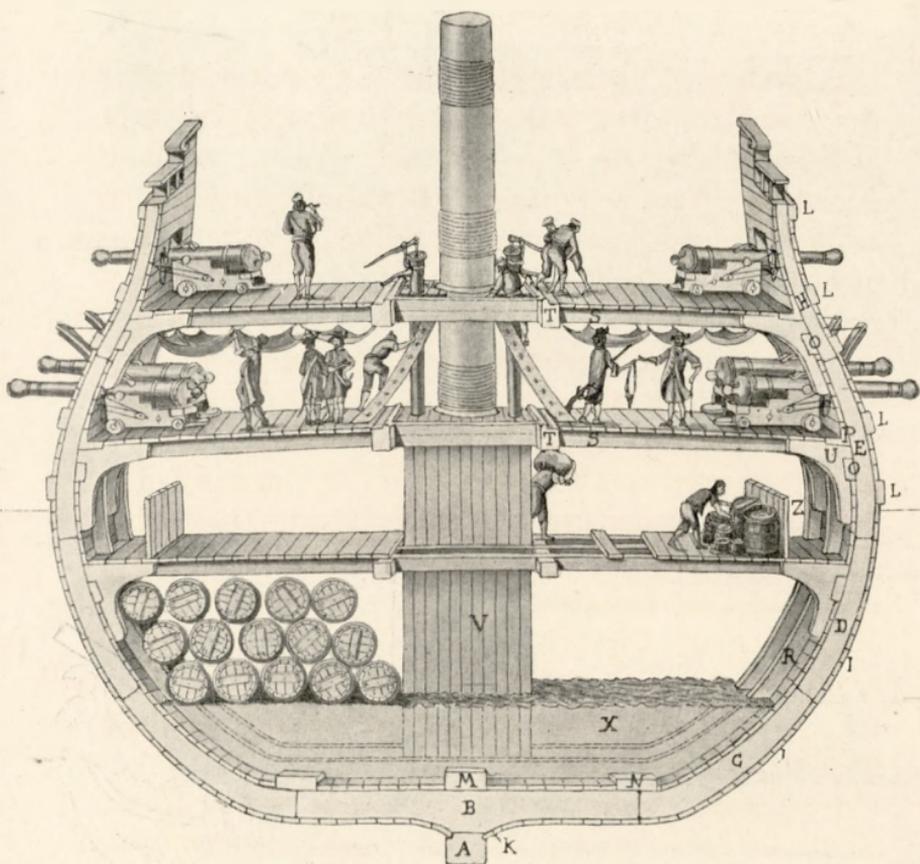
1. Quille.
2. Brion.
3. Étrave.
4. Figure.
5. Talon.
6. Etambot.
7. Contrequeue de l'avant.
8. Contrétrave.
9. Contrequeue de l'arrière.
10. Contrétambot.
11. Massif.
12. Maître couple.
13. Couple de lof de l'avant.

14. Couple de lof de l'arrière.
15. Lisse de hourdy.
16. 16. Barres d'arçasse.
17. Couronnement.
18. Voûte.
19. Carlingue.
20. Porques.
21. Guirlandes.
22. Fourches de massanne.
23. Rechange du maître canonier.
24. Armoires aux gargousses.
25. 25. Le grand mât et les pompes dans l'archi-pompe.



DU VAISSEAU « L'ÉCUEIL »

- |  |                                     |
|--|-------------------------------------|
| 26. Armoire aux gargousses de l'avant.     | 39. 39. Grand cabestan.             |
| 27. Plancher à la distribution aux vivres. | 40. 40. Petit cabestan.             |
| 28. Chambre du chirurgien.                 | 41. 41. Coussin de beaupré.         |
| 29. Écoutille pour le rechange du canon.   | 42. 42. Écubiers.                   |
| 30. 30. Écoutille aux poudres.             | 43. 43. Panneaux à caillebotis.     |
| 31. Écoutille aux vivres.                  | 44. 44. Panneaux pour les échelles. |
| 32. 32. Grande écoutille.                  | 45. 45. Chambre du commandant.      |
| 33. 33. Écoutille aux câbles.              | 46. 46. Coltis.                     |
| 34. Écoutille à la fosse aux lions.        | 47. 47. Chambres des officiers.     |
| 35. Grand cep de drisse.                   | 48. 48. Cabane des pilotes.         |
| 36. Mât de misaine.                        | 49. 49. Manuelle du gouvernail.     |
| 37. Barre du gouvernail.                   | 50. 50. Four.                       |
| 38. Mât d'artimon.                         | 51. 51. Râteliers de manœuvres.     |



LE VAISSEAU « L'ÉCUEIL »

Coupe passant par la grande écouteille en avant du grand mât.

- |  |   |
|--|---|
| A. Quille.                                 | N. Contrescouets ou serres sur les empatures. |
| B. Varangue plate.                         | O. Serrebaucquières.                          |
| C. Genou.                                  | P. Serregouttières.                           |
| D. Première allonge.                       | R. Porques.                                   |
| E. Deuxième allonge.                       | S. Baux.                                      |
| H. Troisième allonge ou allonge de revers. | T. Hiloires.                                  |
| I. Bordages.                               | U. Courbes de baux.                           |
| K. Gabord.                                 | V. Archipompe.                                |
| L. Préceintes.                             | X. Lest.                                      |
| M. Carlingue.                              | Z. Couroir.                                   |

(Ex. de : Sottas. — Histoire de la Compagnie des Indes.)

Le palais de l'évêque, qui est le bâtiment le plus proche de la mer, est le lieu le plus élevé et le plus beau de Saint-Yago. On m'a dit que c'est où est mort Alphonse VI, roi de Portugal, frère aîné de don Pierre, aujourd'hui roi, qui l'avait relégué dans cette île, comme hébété et impuissant, et s'était emparé du royaume et de sa femme, qu'il a épousée.

Le château du gouverneur est bâti à environ cent pas de la porte, par laquelle on entre. Il n'est pas mal construit, n'ayant pourtant rien de beau en dehors que les quatre murs, parce qu'ils sont bien blanchis. Le dedans est logeable : M. du Quesne, le Père Tachard et le commissaire, y ont été commodément logés. Le gouverneur, d'environ cinquante ans, est fort bien fait et porte une barbe devant laquelle celle de M. Hurtain doit mettre pavillon bas. J'ai été tenté cinq ou six fois d'en arracher cinq ou six poils.

Je ne sais pourquoi on a bâti la ville dans l'endroit où elle est, le havre n'étant pas capable de gros vaisseaux, mais seulement de barques qui amarrent proche de terre et seraient bientôt emportées par le vent, si elles étaient au large. Saint-Jacques s'étend du Sud au Nord, plus belle et plus peuplée dans le Sud ; elle peut contenir deux ou trois cents familles. Les hommes y sont assez bien faits, remplis d'une férocité fort éloignée de la politesse de notre France, pleins de présomption et d'une vanité ridicule. Ils s'appellent entre eux *senores caballeros* ; et c'est ce qu'ils sont le moins. Ils ne se connaissent pas : je n'ai jamais vu de peuples plus malheureux qu'eux, sans en excepter les sauvages du Canada.

Pour les femmes blanches, on ne les voit point. J'ai vu des femmes noires ou mulâtres, parfaitement bien faites. Celle chez qui nous avons soupé est de ce nombre : elle a les traits fort beaux et même délicats, l'humeur agréable et paraît fort douce et honnête. Son mari est de Lisbonne, aussi vilain mâtin que sa femme est aimable. Il ne la perdit pas de vue ; je ne sais si ce fut par jalousie. Il n'aurait pas eu tout le tort ; il y avait avec nous un Parisien nommé Loyer de Renaucourt, lieutenant d'infanterie, qui la regardait d'un air à mettre martel en tête à tout autre qu'à un Portugais. Elle eut toute la peine ; elle distribua tout, pendant que le magot, assis sur son cul comme un singe, une pipe de tabac à la gueule et retroussant gravement sa rousse moustache, la regarda faire, en observant tout le monde. Ce que j'en peux juger, c'est que les Portugais, qui sont malheureux dans leur patrie, viennent ici chercher fortune et y épousent des femmes laborieuses, qui les nourrissent, entretiennent leur paresse naturelle, et qu'ils rossent encore bien par-dessus le marché.

Ces femmes n'ont pour coiffure qu'un simple bandeau, qui leur ceint le front et retient leurs cheveux : ce bandeau est de couleur à leur choix. Un petit corset, qui ne prend que vers le nombril et ne monte pas à la moitié du sein ; ainsi le reste à découvert. Pour des bas et des souliers, elles n'en connaissent pas l'usage ; et malgré ce bizarre attirail, elles ne laissent pas d'être agréables. J'entends les jeunes et non les autres ; quoique généralement parlant, elles soient toutes bien faites et appétissantes.

On ne trouve ici rien dans les cabarets : on est

obligé d'envoyer chercher ailleurs, non ce qu'on voudrait manger, mais ce qu'on peut trouver. Le vin de Madère qu'ils ont est très bon et très cher. Il ressemble pour la couleur à nos vins du Rhône ou de Côte-Rotie, et pour le goût à nos meilleurs muscats. J'en ai bu de bon cœur et en ai acheté deux petits quarteaux, à condition de me les rendre à la Vinate. Ils ont aussi du vin des Algarves, province de Portugal. Il n'a pas tout à fait la délicatesse de nos vins de Reims ; mais il en approche. C'est celui dont nous avons bu le plus ; celui de Madère, étant un vin de liqueur, mais infiniment meilleur que celui qu'on vend à Paris, parce qu'il est tel que la nature le produit.

L'église-cathédrale, qui est la paroisse, n'est pas éloignée du palais épiscopal plus beau, plus magnifique et sans comparaison mieux meublé que le château du gouverneur.

L'évêque est blanc, de l'ordre de Saint-François et cordelier ; du moins son habit le dit. Il est âgé d'environ quarante ans, d'un abord très affable, bien fait de sa personne et parlant bon latin. Le curé et le vicaire sont blancs aussi ; les autres ecclésiastiques sont noirs. Je me suis entretenu avec trois, dont le sacristain était un, et tous prêtres. Ils parlent un latin très mauvais, peu poli et point élégant.

Je ne sais quelle est la vie de tous ces gens-là, tant Européens que créoles, ou métis ou noirs, point de pain, point de poisson, faute de canots ou chaloupes, peu de fruits, peu de légumes ; il n'y a que quelques oranges, cocos, limons et goyaves : encore ne sais-je où ils les prennent ; car ni les autres Fran-

çais ni moi, qui avons été à Saint-Yago par différents chemins, n'avons vu aucun arbre vert. Ils vivent misérablement. Leur nourriture ordinaire est une espèce de petites fèves noires, qui croissent sans culture, et dont la vue suffit seule pour rassasier...

Ce n'est qu'après l'écot qu'on est comptable, dit la chanson : nous l'avons éprouvé ici. Nous étions six de compagnie, altérés et affamés, tous espérant faire un bon repas. Ohimé ! Nous avons tous été trompés. Le temps de Carême ne permet pas à ces gens-ci de vendre ni viande ni œufs, et point de poisson. Il a fallu nous contenter de sardines très puantes mangées avec de l'ail et de l'huile qui sortait de la foulerie d'un cardeur, tant elle infectait. C'est pourtant là le superbe et succulent régal que *los caballeros* dévoraient des yeux.

A mangé dudit régal qui a voulu, sur un coffre qui servait de table, où la crasse était d'un bon doigt d'épaisseur, car ils ne savent ce que c'est que nappes ni serviettes. Point de pain dans toute la ville : nous en avons eu pourtant à trente sols la livre. C'est le *senhor Governador* qui nous en a fourni, comme M. Jourdain donnait ses marchandises argent comptant, encore a-t-il fallu que quelqu'un de nous y allât...

Voilà Saint-Yago et ses dignes habitants naturellement peints. Il ne me reste qu'à dire qu'ils sont plus intéressés que les Juifs leurs ancêtres et qu'ils dameront le pion aux fripiers de Paris et aux maltôtiers qui écorchent la France ; quoique ceux-ci passent pour si bons alchimistes qu'ils ont mis l'usure et la mauvaise foi dans l'alambic, pour en tirer la quintessence et le sublimé...

Nous avons mis à la voile sur les deux heures. Je ne dois pas clore l'article sur Saint-Yago, sans remarquer le bonheur de notre navigation. Nous n'avons mis que dix-sept jours de France ici, et on compte près de deux mille lieues.

## CHAPITRE IV

Un accident de mer. — Le jeûne du vendredi saint. — Voleurs en dépit du sacrement. — Réception à bord de l'*Écueil* : un menu pantagruélique. — Capture d'un requin.

*Du mardi 21 mars 1690.*

Il nous est arrivé aujourd'hui un malheur très grand et dont tous les gens du vaisseau sont très fâchés. Voici ce que c'est. Le vent est toujours Est-Nord-Est et bon frais, nous présentons Sud, ainsi vent large qui nous pousse plus de cinq lieues par heure. Nous étions à perte de vue de l'escadre, et pour l'attendre, on a serré les perroquets et on a voulu prendre les ris des huniers et du grand pacfi. François Nicole, le plus ardent de nos matelots, est monté aux haubans de tribord, sous le vent. Une enfléchure a rompu et le pauvre garçon est tombé à la mer. On a promptement mis vent devant et un canot à l'eau ; malgré tous nos efforts, il a été noyé. Quelle mort ! Comme dit Ovide :

*Est aliquid fætoque suo, ferroque cadentem  
In solida moriens ponere corpus humo!  
Et mandare suis aliqua, et sperare sepulchrum,  
Et non æquoreis piscibus esse cibum.*

M. Hurtain est inconsolable de la mort du pauvre François Nicole ; il est généralement regretté ; il était serviable, ardent et bon enfant et ne faisait la campagne qu'à cause de M. Hurtain qui l'aimait et voulait en faire un bon pilote. Il s'attachait à cette science avec application. Notre premier pilote, qui la lui montrait, est au désespoir de sa mort. Si les autres vaisseaux allaient aussi bien que nous, ce malheur ne nous fût pas arrivé. Le vent s'est encore rafraîchi sur les deux heures après-midi, il s'est jeté au Nord. Nous allons vent arrière avec notre seule civadière et notre petit hunier (1), étant obligés de porter le moins de voiles que nous pouvons pour ne pas nous écarter des autres qui sont toujours derrière nous.

Ce vent du Nord nous fait connaître que nous ne sommes plus dans les vents alisés. Ces vents alisés sont des vents qui tirent toujours entre le Nord-Nord-Est et l'Est-Nord-Est, qui soufflent à la hauteur des Canaries et qui quelquefois conduisent jusque sous la ligne. Je ne me suis point aperçu ni quand nous y sommes entrés, ni quand nous en sommes sortis ; car, grâce à Dieu, ce vent a continué depuis notre départ de Groix jusques ici et n'a changé qu'à l'issue de notre dîner. En sorte que depuis notre départ de France, jusques à notre mouillage devant Saint-Yago, on n'a point touché du tout ni aux écoutes, ni à aucune manœuvre courante, et ce n'a été qu'aujourd'hui qu'on y a touché pour la première fois. Je regarde cela comme une vraie bénédiction

(1) La civadière est une voile du beaupré ; le petit hunier, une voile du mât de misaine. A cette allure, par vent arrière et grosse houle, le navire fatigue davantage.

du Seigneur, qui veut cette année faire regagner à la compagnie ce qu'elle a perdu il y a deux ans, en 1688, par la prise que les Hollandais firent du navire le *Coche* et de la frégate la *Maligne*.

La prise du *Coche* me fait souvenir de celle que nous aurions pu faire des Anglais et des Hollandais qui étaient partis de Saint-Yago peu avant que nous y arrivassions et où ils avaient fait de l'eau ; très assurément nous aurions fait ces prises et peut-être les ferions-nous encore, si toutefois les navires allaient aussi bien que l'*Écueil*. Nous voudrions tous que le *Florissant* et l'*Oiseau* fussent restés en Europe et avoir deux autres vaisseaux à leur place. Ce sont eux qui nous retardent et qui par conséquent nous portent le guignon...

*Du jeudi saint 23 mars 1690.*

Calme tout plat, mer unie, pas un souffle de vent et l'air très chaud, une pluie épouvantable et le navire par son roulis fatigue plus que s'il ventait tourmente.

*Du vendredi saint 24 mars.*

Il s'est levé ce matin un petit vent de Sud-Est, il n'est pas tout à fait bon ; mais la bordée étant longue, il n'est pas tout à fait mauvais non plus.

Tous les gens de la table, capitaine, officiers, missionnaires et autres passagers, avons jeûné comme des anachorètes, au pain et à l'eau. Ce sera encore

demain la même chose et, pour consoler les affamés, M. Charmot a promis, au nom de M. Hurtain, que le jour de Pâques et les deux autres jours suivants, tout le monde aurait double ration de vin, le reste étant toujours à discrétion. Que de gens vont ici trouver la journée de demain longue aussi bien que celle d'aujourd'hui ! Il en faudra cependant passer par là, car M. Hurtain est venu dès la pointe du jour dans ma chambre et y a pris les clefs du fond de cale. Il a compté lui-même les bouteilles pleines et prétend que je les lui représente toutes le jour de Pâques. Il a même porté sa précaution jusques à faire remporter celles qui sont vides, crainte que je ne gagne sur la mesure. Tout cela s'est fait en riant et M. de la Chassée qui a vu tout ce badinage, a caché deux bouteilles pleines sous sa robe de chambre, sans qu'il s'en soit aperçu. Après cela, il a dit que les brebis du Bon Dieu avaient beau être comptées, que le diable avait le secret d'en tondre toujours quelqu'une, supposé qu'il ne l'emportât point.

Notre aumônier nous a fait cet après-midi un sermon sur la Passion et nous a tous menacés de nous en faire encore un autre le jour de Pâques, sur la résurrection du Sauveur. Tant pis s'il tient parole et qu'il soit aussi long que celui d'aujourd'hui, car quoi qu'il soit bon religieux, bon ecclésiastique et savant, il n'est certainement pas bon orateur, et je ne suis pas le seul qu'il ait ennuyé. Il pense fort juste, mais son éloquence ne répond pas à son zèle.

*Tout sent la Gasconnade en un auteur Gascon,  
Calprenède et Juda parlent le même ton.*

Il n'a satisfait que les Bretons, ce qui n'est pas difficile. Qu'un prédicateur parle beaucoup des anges, des saints et du diable, qu'il les mêle ensemble en fricassée ou en salade (termes de M. de la Chassée), il a toujours fort bien rempli son action. Tel est le génie du Breton et tous ceux qui le connaissent en conviennent.

*Du samedi saint 25 mars.*

Encore calme tout plat et petite pluie bien chaude. Le ciel a été tout le matin couvert de nuages et cet après-midi, l'air a été et est encore tout en feu par le tonnerre et les éclairs. Les éclats qu'on entend en France ne sont que des coups de pistolet et ceux-ci des coups de canon.

Nous avons tous jeûné aujourd'hui comme hier, et dès le matin, M. de la Chassée m'a rapporté les deux bouteilles pleines qu'il avait emportées et cela, dit-il, crainte de succomber à la tentation. Je suis très édifié de cette pieuse restitution que certainement je n'attendais pas d'un Poitevin, nature toujours altérée.

*Du dimanche de Pâques 26 mars.*

Notre jeûne a opéré, à ce que disent nos missionnaires et l'aumônier qui les seconde pour le *decorum*. Cela nous fait craindre, à M. de la Chassée et à moi, que l'envie ne leur prenne de nous faire encore jeûner, lorsque le vent ne sera pas bon. Ils feront à

l'égard des autres tout ce que bon leur semblera, mais pour nous, ils n'en seront assurément pas les maîtres. Nous y avons mis bon ordre, et nous aurons toujours douze grosses bouteilles bien pleines et inconnues à M. Hurtain aussi bien qu'à tous les autres. Landais, mon valet, a de bons ordres ; j'ai ressenti des maux de cœur auxquels je ne veux plus m'exposer.

Le vent s'est jeté au Nord-Est dès les deux heures du matin, assez bon petit frais et le ciel fort clair. Ainsi, beau temps, bon vent, messe de couvent, bon et ample déjeuner et l'esprit content. Après cela, un mot de réflexion.

Les Bretons paraissent dévots ; le sont-ils ? Presque tout l'équipage a fait ses Pâques aujourd'hui. M. Char-mot et l'aumônier n'ont point manqué d'occupation depuis quatre heures du matin jusqu'à huit, que la messe a commencé. Tout cela m'a donné beaucoup d'édification et m'en aurait donné bien davantage, si j'avais vu quelque restitution et qu'on m'en eût fait une à moi-même. On m'a volé vingt-cinq écus sur mon lit, lorsque je fis le dernier paiement des matelots, avant que la revue en fût faite et que leur temps courût par mois. Tout le monde le sait. Je suis certain que ce n'est point Landais, je l'ai éprouvé toujours le même et je répondrais de lui comme de moi, il n'était pas même à bord. Je répondrais encore que ce ne peut être qu'un des six que j'ai soupçonnés et que je soupçonne encore. Cependant, je les ai vus tous six à confesse et communier. Je compte mon argent perdu. Il ne se passe presque point de jour que quelqu'un se plaigne d'avoir été

volé. Tout le monde va à confesse et personne ne restitue ! Est-ce que les Bretons sont en même temps ivrognes, larrons et dévots ? Je n'y connais rien, sinon qu'ils devraient opter.

Nous étions, à midi, à onze degrés quarante-deux minutes latitude Nord. Encore six jours de pareil vent, nous passerons la Ligne.

*Du lundi 27 mars.*

Calme tout plat, pas un souffle de vent et une chaleur si forte qu'il me semble être dans une forge en feu. Le pont ou le tillac brûle à travers les souliers.

Nous sommes remplis de poissons volants qui se jettent dans nos voiles. Ils tombent sur le pont en telle quantité que l'équipage en a presque autant qu'il lui en faut pour un repas, toutes les vingt-quatre heures.

Ce poisson reste ordinairement entre les deux tropiques, c'est-à-dire, sous la zone torride. On ne le pêche point ; il vient de lui-même se jeter dans les voiles. Quoiqu'on l'appelle poisson volant, ce ne sont pas des ailes qui le soutiennent en l'air : ce sont ses nageoires, qui sont longues et revêtues d'un cartilage fort mince. Son vol n'est au plus que de deux cents pas et il fuit devant un autre poisson nommé bonite, qui en est fort friand.

Le bonite est fait comme le maquereau, mais il est trois ou quatre fois plus gros, plus long et n'a pas le corps marbré comme lui. Il est extrêmement gourmand, et à peine les lignes sont à l'eau, qu'il se

jette dessus. Ce poisson est très bon, à quelque sauce qu'on le mette.

J'en ai fait mariner une cinquantaine comme on marine le thon de la Méditerranée, c'est-à-dire que je les ai fait couper par tranches d'un bon pouce d'épaisseur, frire à l'huile dans la poêle et mis en baril que j'ai fait remplir de vinaigre avec du sel et du poivre. Si je réussis, toute la table s'en trouvera bien. Nous en aurons des nouvelles dans douze ou quinze jours, voulant leur donner ce temps pour prendre le goût du marinage.

*Du mardi 28 mars.*

Toujours calme, pas un souffle de vent et chaleur à brûler. [On a pris ce soir un marsouin, poisson long d'environ cinq pieds, avec une tête fort grosse, la gueule large et garnie de petites dents bien pointues.]

Nous en avons eu à la broche et en ragoût, ce poisson ne vaut rien du tout à telle sauce qu'on l'accommode ; et selon moi, du marsouin pour manger, du café pour boisson et une pipe de tabac pour dessert, serait un véritable régal du diable et convenable à sa couleur.

M. Hurtain ne nous a pas tenu compagnie cet après-midi, à M. de la Chassée et à moi, il n'a même pas dîné, il se trouve dans un de ces états qui ne sont ni santé ni maladie.

La chaleur est si forte, qu'il faut à présent cinquante hommes pour le même travail auquel huit suffiraient en Europe. Point de hauteur.

*Du mercredi 29 mars.*

Toujours même temps, du calme et pluie. Cela commence à nous chagriner car nous n'avancions point.

Jacques Vinent, notre apothicaire, est mort ce matin, après avoir longtemps traîné d'une fièvre maligne qui s'est tournée en chaude et pourpre et l'a emporté le troisième jour. Il avait déjà été aux Indes et à Siam avec MM. le marquis de la Loubère et Ceberet. Il n'avait que vingt-trois ans, natif de Lyon. Il aimait à boire, mais je ne crois pas que ce soit le vin qui l'ait tué. Je suis persuadé que c'est la quantité d'eau-de-vie qu'il avalait, dont il était assez souvent comme hébété et aussi la quantité de drogues et médicaments dont il usait. Il est mort tout à fait décharné.

*Du jeudi 30 mars.*

Toujours calme. J'ai été au *Florissant* parler à M. Blondel. J'y ai diné, il me paraît de la discorde dans ce navire, cela ne me regarde point. Nous avons été le commissaire et moi au *Gaillard*, parler à M. du Quesne. Là, sans être autorisé, mais aussi sans crainte d'être dédit, j'ai convié notre amiral à dîner lundi à bord, avec M. d'Auberville, son lieutenant. Ils m'ont promis d'y venir, j'ai fait l'honneur à M. Hurlain de dire que c'était de sa part, et lorsque je lui

ai dit à mon retour, bien loin d'en être fâché, il m'a remercié et est monté dans ma chambre où il n'a bu qu'un coup. M. de la Chassée et moi avons achevé la bouteille et tous trois ensemble nous avons prémédité la réception de lundi où nous ne doutons point qu'il ne s'y trouve bien du monde sans en avoir été convié.

Elle sera magnifique pour un vaisseau en pleine mer.

Douze pigeons à la compote, quatre langues de bœuf ou porc et un jambon en feront l'entrée en attendant la soupe. Cette soupe se compose de bœuf frais, de mouton, de deux chapons et d'un morceau de lard avec du riz pour légumes. Tout cela sera bouilli.

Il sera suivi de deux pièces de four, d'abatis et de tripes de cochon de lait ; après quoi paraîtra le cochon de lait, accompagné de deux dindes, une oie, six poulets à la broche et six autres poulets en fricassée.

Ensuite, feront figure pour le dessert douze biscuits, un jambon, un pâté de canard, du fromage de Gruyère et de Hollande et deux salades, l'une de cornichons et l'autre de casse-pierre.

Le vin de Cahors à discrétion mais pourtant l'œil dessus, n'étant pas fait pour tout venant. Nous tâcherons de faire une table où nous ne serons que huit à boire de ce vin-là et pour les autres, du vin de Graves et de Bordeaux en bouteilles. La couleur est semblable et il n'y aura que Duval, notre maître d'hôtel, et Landais, mon valet, qui nous servira, qui pourront en faire la différence (1).

Il y a bien des festins de noces qui n'approchent

(1) Cette prodigalité de vin est alors une tradition sur les navires français.

point d'un pareil repas, il est pourtant vrai que nous sommes en état de soutenir la gageure et, dans l'intérieur du vaisseau ne donnant rien de superflu, on peut avec facilité soutenir l'extraordinaire. Je dirai lundi au soir comme le tout se sera passé ; je me contente de dire à présent que les ordres viennent d'être donnés pour que tout aille bien et dans l'ordre.

Il est inutile de dire que j'ai reconduit le commissaire du *Florissant* où j'ai fait collation. Nous ne doutons pas que lui et M. Joyeux ne soient lundi des nôtres, et sans doute d'autres de l'escadre...

*Du lundi 3 avril.*

M. du Quesne n'a pas manqué de venir dîner à bord, avec quatre de ses officiers et le père Tachard. Messieurs du *Florissant* et de l'*Oiseau*, conviés, sont venus aussi en bonne compagnie. Les capitaines du *Lion* et du *Dragon* sont venus au pavillon d'amiral et de conseil qu'on a salué de trois coups de canon, et quoique M. Hurtain n'attendît pas seize personnes, on a si bien fait qu'ils ont tous été, non seulement très contents, mais encore agréablement surpris d'un régal si propre et si bien ordonné et où rien n'a manqué...

On s'est parfaitement bien diverti. La santé du Roi a été saluée au canon et aux acclamations de tout l'équipage. Pour achever le plaisir, un requin s'est laissé prendre, voici comment les matelots l'ont traité. On ne lui a pas coupé la queue comme on la lui coupe ordinairement ; au contraire, on a soutenu

cette queue avec une corde. On y a attaché un baril vide d'environ 16 à 18 pintes, bien bouché et bien lié. On en a attaché deux autres plus petits sous les nageoires de l'avant, proche de la tête, tous bien tenant et hors d'état de lâcher. Ensuite, on l'a enlevé au bout de la grande vergue, on a coupé la corde et il est tombé à la mer. Il a fait une infinité de sauts et de tours qui sont assurément divertissants pour qui ne les a jamais vus, et enfin, au bout d'une bonne demi-heure, il est allé à son tour servir de pâture à d'autres monstres comme lui. Ce spectacle a encore coûté douze bouteilles de vin ; nous ne les regrettons point.

*Du mardi 4 avril.*

Parbleu, quand le vent ne sera pas bon, serviteur aux jeûnes et aux missionnaires ; il n'y aura qu'à le renfermer dans des bouteilles vidées de bon cœur. Nous avons eu depuis minuit jusqu'à sept heures de ce soir un petit vent d'E.-N.-E. à souhait. Seulement quarante heures de même et nous serons sous la Ligne dont nous n'étions éloignés, à midi, que de trois degrés vingt minutes dans le Nord. Le temps est beau mais le soleil brûle. Le trio, c'est-à-dire MM. Hurtain, La Chassée et moi, nous sommes félicités dans ma chambre du régal d'hier ; le premier n'a bu que deux coups, il ne nous paraît pas jouir d'une santé parfaite, la mort de Jacques Nicole, dont j'ai parlé ci-dessus, le chagrine encore.

## CHAPITRE V

Maladie et mort de M. Hurtain. — Cérémonial de ses obsèques. — Les incartades du lieutenant de Bouchetière. Violente altercation avec Challes et M. de la Chassée. — Humiliation de Bouchetière. — Le commandant de Porrières succède à M. Hurtain.

*Du mercredi 5 avril.*

Il a plu toute la nuit et toute la journée d'une très grande force, cependant le vent a continué et nous avons bien avancé, puisque selon l'estime des pilotes, nous n'étions plus à midi qu'à deux degrés quinze minutes dans le Nord de la Ligne.

M. Hurtain, qui paraissait se bien porter hier ou du moins fort peu incommodé, a été pris sur les trois heures de l'après-midi d'une très grande faiblesse qui tenait beaucoup de l'évanouissement. Ce ne peut pas être la petite débauche d'avant-hier qui en soit la cause, car certainement on ne peut pas se divertir plus sobrement qu'il ne fit. Il ne mangea que fort peu de potage et rien autre chose et ne but qu'un demi-setier de vin, mesure de Paris, trempé dans une chopine d'eau (1).

(1) La chopine de Paris contenait 465 centimètres cubes et valait deux demi-setiers.

J'impute sa maladie, premièrement à son âge de plus de soixante ans, au cruel chagrin que son fils lui a donné, à la mort de Nicole, et à la chaleur excessive du climat qui seule est capable d'abattre les tempéraments les plus robustes.

*Du jeudi 6 avril.*

Nous allons toujours notre chemin et n'étions, à midi, qu'à quinze lieues ou quarante-cinq minutes de la Ligne. Il est arrivé ce matin au *Gaillard* ce qui nous arriva le 22 du mois passé, c'est-à-dire qu'un de ses matelots est tombé à la mer. Ce vaisseau a mis comme nous vent devant, j'ignore s'il l'a sauvé, car avant qu'un navire ait perdu son erre et que son canot soit mis à l'eau, un malheureux est bien loin, surtout dans ces parages pleins de requins.

M. Hurtain a beaucoup vomi cette nuit et a reposé tranquillement toute la journée, nous espérons que sa maladie ne sera rien. Je me suis baigné ce soir, c'est-à-dire que j'ai resté plus d'une grosse heure et demie à la pluie sur la dunette, cela m'a rafraîchi et rappelé l'appétit que ces chaleurs-ci diminuent. Le père de la Chassée et moi avons mangé chacun deux tranches de langue de bœuf et vidé trois bouteilles pour hausser le temps qui est fort couvert.

M. du Quesne a envoyé M. d'Auberville, son lieutenant, à bord pour savoir comment se porte M. Hurtain qui, comme j'ai dit, ne but ni mangea lundi

dernier et le prier à dîner dimanche prochain. Il l'a vu, l'a trouvé très changé et d'une santé fort faible. Il a dîné avec nous et a été régalé sans apprêt, il a cependant trouvé notre ordinaire propre et honnête.

Je ne sais qui diable lui a parlé de la bonite, mais il a si bien fait son compte qu'il m'en a fait ouvrir un baril ; il l'a trouvée très belle et de bonne odeur et en a emporté six grosses tranches.

Il est reparti fort mortifié de la maladie de M. Hurtain.

*Du vendredi 7 avril.*

M. Hurtain a été saigné ce matin et est alité. Le sang qu'on lui a tiré ne plaît nullement à notre chirurgien. Il a été le regarder dans la chambre du Conseil. Il croyait être seul, mais M. de la Chassée et moi l'avions suivi et lui avons vu secouer la tête. Cette action ne nous a point plu. Nous doutons du sujet, nous avons voulu savoir ce que cela signifiait, il n'a point répondu et est sorti. M. de la Chassée l'a mené dans sa chambre, j'ai été les rejoindre. Il nous a dit qu'il ne voyait point encore de péril, mais aussi qu'il ne répondait de rien, que la lune qui était toute nouvelle lui donnait espérance que ses forces se rétabliraient, ce qui était bien incertain parce qu'il était bien faible. Ce rapport nous attriste cruellement parce que La Fargue, qui est notre chirurgien-major, passe pour très habile dans son art.

*Du samedi 8 avril.*

Toujours calme tout plat, le vaisseau roule tellement qu'on ne peut se soutenir et avec cela il fait une chaleur qui étouffe. Le pauvre M. Hurtain pâtit de tout cela. Nous espérons tous que sa maladie ne serait rien, mais le malheur est qu'elle augmente avec sa faiblesse.

Il n'y a point de hauteur, le temps est tellement couvert et les nues sont si proches de nous qu'il semble que la girouette du grand perroquet les touche.

*Du dimanche 9 avril.*

Toujours calme tout plat et même temps de pluie à lavasse. La chaleur empêche de respirer, la respiration brûle les entrailles. C'est le plus fort grief de M. Hurtain dont les forces diminuent de moment en moment. Le vent est mort, nous n'en sentons pas la moindre risée, cependant nous roulons fort peu parce que ayant très longtemps qu'il n'a venté et le vaisseau étant à sa juste charge, il est aussi immobile que la mer.

*Du lundi 10 avril.*

Toute la nuit beaucoup de pluie et de tonnerre, sans vent, assez beau le matin et le reste du jour couvert. Chanson d'almanach : continuation de chaleur.

M. du Quesne est venu voir M. Hurtain. La Fargue l'a prié de faire avertir les autres chirurgiens pour les consulter sur la maladie. Il l'a promis et a demandé avec un air de général pourquoi cela n'avait point été fait. Notre chirurgien a naïvement répondu en s'excusant qu'il n'était pas le maître du canot, qu'il l'avait demandé à M. de Bouchetière, lieutenant, fieffé butor qui a trouvé le moyen de se faire universellement haïr et que c'était tout ce qu'il avait pu faire. La Barque, premier pilote, a ajouté qu'il avait voulu faire mettre pavillon en berne pour appeler du secours et que M. Bouchetière l'avait empêché.

M. du Quesne s'est mis tout de bon en colère contre lui jusques à le menacer avec fureur de l'emmener avec lui et de le mettre mousse ou valet des matelots de son vaisseau et lui a ordonné de donner non seulement le canot, mais la chaloupe, au chirurgien quand il les lui demanderait ; et nous a ordonné à M. de la Chassée et à moi d'y tenir la main.

Il n'a voulu boire ni manger et est parti en nous disant de ne point obéir au signal qu'il allait faire, parce qu'il ne nous regardait pas.

A peine a-t-il été arrivé au *Gaillard*, qu'il a arboré *Pavillon de conseil* et nous avons vu les canots des autres vaisseaux aller à son bord et retourner environ une demi-heure après. Dès qu'ils ont été retournés chacun à son navire, il s'est levé un vent du Sud si fort et si contraire que tous les vaisseaux ont été obligés de se mettre à sec et d'amener les mâts de perroquet et de hune et ainsi

nous laisser conduire au gré du vent qui nous a si bien écartés l'un de l'autre, qu'à l'aube du soir que j'écris, le plus proche de nous est à plus de quatre bonnes lieues.

*Du mardi 11 avril.*

Le vent a calmé sur les deux heures du matin ; sur les six, le temps s'est éclairci et il s'est levé un petit vent d'Est qui nous a rapprochés l'un de l'autre.

Tous les vaisseaux s'étant rejoints et l'amiral ayant fait signal de marche, nous avons vu tous les canots déborder et prendre la route d'ici. Ils y ont apporté tous les chirurgiens de l'escadre. Ils ont tous vu M. Hurtain et La Fargue leur a fait son rapport. Ils ont tous six été plus de deux heures seuls ensemble.

Au bout de ce temps, La Fargue est monté dans ma chambre où M. de la Chassée et moi étions avec Mercier et Duhamel, écrivains du *Florissant* et du *Dragon*. Il nous a trouvés en bonne disposition. Il m'a dit qu'il avait convié ses confrères d'en faire autant. Je lui ai fait donner deux langues de bœuf et six bouteilles de notre vin de réserve. Il m'a prié de lui faire présent de deux tranches de bonite. Je l'ai fait avec plaisir du même baril qui a été entamé pour M. d'Auberville, car nous n'en avons pas encore mangé ici. Un quart d'heure après, il est remonté avec les langues et m'a dit qu'il venait les changer contre quatre tranches de bonite. M. de la Chassée

et moi nous nous sommes mis à rire, en nous regardant. Je les lui ai fait donner et il les a emportées aussi content qu'un abbé commendataire nouvellement nommé.

Nous ne savons point quel est le résultat de la consultation des Lanciers de Saint-Côme. Peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes.

*Du mercredi 12 avril.*

Le vent a beaucoup calmé et nous avons très peu avancé puisque depuis hier nous n'avons fait qu'environ trois lieues. Nous sommes à un degré trente minutes Nord.

Il nous est mort ce matin un matelot nommé Jean Canevette, la fièvre chaude l'a emporté en trente-six heures. On n'a point parlé de ceci à M. Hurtain, crainte de lui donner un mauvais pressentiment sur sa maladie.

Une chose, jusques ici inouïe nous a étonnés dans ce mort. Après les prières ordinaires, on a laissé tomber le corps à la mer enseveli suivant la coutume avec deux boulets de canon aux pieds pour faire lui-même sa fosse. Il n'a cependant point été au fond et s'étant tourné vers l'arrière du vaisseau, il s'est engouffré dans le revolis ou ressac du gouvernail où il est resté plus de quatre grosses heures et nous ne l'avons perdu de vue que vers les six heures du soir. Les boulets de canon ne sont point échappés, puisque le corps paraissait droit.

D'où vient ce prodige? Qui que ce soit ici n'a jamais

entendu dire que pareille chose soit jamais arrivée à la mer. Quoique M. de la Chassée ni moi ne soyons nullement ni superstitieux, ni visionnaires, j'avoue que cela nous passe. Ce corps en attend-il un autre?

*Du jeudi 13 avril.*

Toujours même temps et point de vent que par grains. Nous ne sommes qu'à vingt-trois lieues dans le Nord de la ligne bien difficile à écorcher.

M. Hurtain s'affaiblit beaucoup. Il a encore été saigné ce matin et réduit à la tisane, lui qui n'en but jamais.

*Du vendredi 14 avril.*

M. Hurtain décline toujours, sa faiblesse augmente et l'assoupissement s'en mêle.

*Du samedi 15 avril.*

Il a fait toute la journée une chaleur excessive et il n'a plu que ce soir. La hauteur était à midi à quarante-cinq minutes Nord. Un peu de vent nous ferait passer la ligne.

M. Hurtain est toujours très mal, il a encore été saigné ce matin. Ces saignées ne font que l'affaiblir et me donnent de bien tristes pressentiments de la fin de sa maladie. Saignées redoublées à un corps

affaibli ! Au lieu de vin, de la tisane à un corps aviné ! Les chirurgiens sont des ânes. Il faut être assidu auprès d'un malade pour être guéri de la médecine, maladie plus cruelle que tout autre.

*Du dimanche 16 avril.*

Il a fait tout le jour un calme insupportable. Nous ne sommes plus qu'à quinze minutes, c'est-à-dire à cinq lieues de la ligne, deux heures de temps nous la feraient passer.

M. Hurtain baisse toujours et le pis de tout, à ce qu'on dit, c'est qu'il veut manger toujours contre le sentiment des missionnaires, de l'aumônier et du chirurgien qui se tuent à lui prêcher la diète, en quoi ils sont secondés par le savant et sublime Bouche-tière qui vient y mêler sa barbe et sa mâchoire d'âne. Les choses iraient autrement et peut-être iraient mieux, si M. de la Chassée ou moi en était le maître.

*Du lundi 17 avril.*

Enfin nous avons ce matin passé et doublé la ligne, sur les trois heures et sommes présentement dans les mers du Sud.

Tous les chirurgiens de l'escadre sont encore venus ce matin à bord pour y faire une nouvelle consultation sur la maladie de M. Hurtain. Faut-il tant d'ignorants pour tuer un homme âgé et malade, surtout

dans ce climat? Faire tant de fois saigner un homme de son âge sous un climat de feu! Réduire à la tisane qui ne vaut pas le diable et interdire le vin qui est sain à un homme qui n'a jamais bu autre chose et qui en est pétri et confit! Oter la nourriture à un estomac chaud ce qui est la marque d'une bonne constitution! N'est-ce pas vouloir le tuer? Cela nous fait enrager, mais nous ne sommes pas les maîtres. Plus un homme est élevé, plus les médecins, les chirurgiens et les infâmes apothicaires sont à craindre. Je voudrais que le diable les emportât tous; je lui donnerais encore pour sa peine quiconque serait assez fou pour crier au voleur.

Je suis au désespoir de voir M. Hurtain comme il est et M. de la Chassée en est enragé; fort résolu tous les deux qu'en cas que nous tombions malades, pourvu que ce ne soit pas en même temps, celui de nous deux qui sera en santé empêchera tel chirurgien que ce soit d'entrer dans la chambre de l'autre; et, afin qu'ils ne s'y présentent pas, nous leur avons brusquement et sans façon annoncé à table, en bonne compagnie, nos méprisantes et véritables intentions.

*Du mardi 18 avril.*

M. Hurtain a encore été aujourd'hui recommandé à la messe, il décline à tout moment. Le vent a toujours été du Sud, il ne peut pas être plus contraire, il est bien faible et le ciel toujours couvert.

*Du mercredi 19 avril.*

Toujours brume, pluie et vent Sud-Ouest qui ne vaut guère mieux ; point de hauteur.

MM. du Quesne et Joyeux sont venus à bord ce matin voir M. Hurtain. Ils ont donné l'ordre d'une flamme blanche au grand mât s'il se porte mieux et d'une flamme rouge s'il se porte plus mal. J'ai bien peur que nous ne fassions jamais le premier signal et que le dernier une fois à l'air n'en sorte plus. M. du Quesne n'a bu qu'un coup sur la dunette et est retourné. M. Joyeux est resté à dîner, il a été traité proprement mais avec fort peu d'extraordinaire. En effet, tout le monde ici est trop triste pour se mettre sur le pied de faire éclater la moindre joie ; au contraire, il semble à chacun qu'il va perdre son père ; le travail du vaisseau se fait avec si peu de bruit et même avec un silence si morne, que la tendresse que généralement tout l'équipage a pour lui, se fait remarquer partout.

*Du jeudi 20 avril.*

Nous avons encore eu du calme toute la nuit et ce matin un vent du Sud-Ouest qui est revenu. On a mis flamme rouge pour marquer qu'il n'y a point de diminution à la maladie de M. Hurtain.

M. de la Chassée, l'aumônier et moi tâchons de nous consoler l'un l'autre, mais nous perdons égale-

ment notre temps, nous ne faisons que nous attrister. Il n'a point plu, miracle !

*Du vendredi 21 avril.*

Le vent s'est jeté au Nord-Est vers les trois heures du matin. Il ne peut pas être meilleur. Nous sommes deux degrés dix minutes Sud.

M. Hurtain a reçu le viatique et la messe, on le lui a porté pendant que tout l'équipage était en prières pour lui. Il a écouté avec beaucoup d'attention et de fermeté l'exhortation que M. Charmot lui a faite et a fait paraître une entière résignation à la volonté de Dieu.

*Du samedi 22 avril.*

Il a plu tout le jour. M. Hurtain a reçu ce soir l'extrême-onction, la douleur ne me permet pas d'en dire davantage.

*Du dimanche 23 avril.*

Nous ne nous sommes point couchés cette nuit : missionnaires, aumônier, trois passagers, M. de la Chassée et moi l'avons passée dans la chambre de M. Hurtain, celle du Conseil ou la mienne. Il a conservé son bon sens jusques à son dernier soupir, il m'a dit tout haut ce qu'il voulait que je fisse pour

son valet et, après avoir ordonné quelque chose, il a prié tout le monde de sortir et n'a retenu auprès de lui que M. Charmot et notre aumônier. Au bout d'une bonne heure, il nous a fait tous rentrer et nous a demandé pardon comme s'il nous avait offensés et sur les deux heures du matin, il a lâché son dernier soupir en se recommandant à nos prières. Il est plus facile de comprendre que d'exprimer nos sentiments.

Cependant, comme il faut que je remplisse mes devoirs, j'ai fait transporter le corps, avec les matelas et la paille, dans la chambre du Conseil. J'ai fermé et scellé les coffres, son argent et ses caves. J'ai fermé la fenêtre de la chambre et la porte, j'en ai pris la clef et ai scellé la serrure et ayant posé en sentinelle un soldat que M. de la Chassée m'avait donné et que le sergent devait relever, lui et moi sommes montés dans ma chambre. J'avais fait ce que j'avais dû faire et je ne comptais pas qu'âme qui vive du vaisseau osât entreprendre sur mes fonctions, mais je n'avais pas consulté Bouchetière.

Tout cela s'était fait vers les deux heures et demie du matin, pendant le quart de minuit à quatre heures. Il dormait, n'étant point son quart qui ne devait commencer qu'à cette même heure de quatre jusques à sept et demie que la prière se fait. Cet homme dort d'un sommeil si profond qu'il faut que le pilote de quart l'éveille pour remplir son poste, et, signe qu'en homme d'esprit il dort tout d'une pièce et que tout dort en lui, c'est qu'il ne s'est point réveillé aux six coups de canon qui ont été tirés de quart d'heure en quart d'heure, dont le premier a été lâché

à deux heures et le dernier à trois heures et demie, une demi-heure seulement avant que son quart commençât. Ces six coups de canon sont tirés à la mort du capitaine, c'est l'usage de la mer.

Tout l'équipage généralement, de quart ou non, jusqu'au dernier mousse, était sur pied et avait déjà jeté l'eau bénite sur le corps, lorsque le seigneur Bouchetière, réveillé par le pilote pour venir à son poste a été instruit de la mort de son capitaine. J'ignore si c'est par bêtise, ou par esprit de vengeance contre moi qu'il a fait ce qu'il a fait, je sais seulement qu'il connaissait peu ma fermeté et mon humeur. Landais m'est venu avertir qu'il avait cacheté la porte de la chambre du défunt et qu'il en demandait la clef.

J'étais à travailler au procès-verbal d'apposition de scellé, je n'avais pas besoin de voir les objets, je savais comme était la chambre et ce qui y était renfermé.

— Hé quoi ! ai-je dit tout haut, trouverai-je toujours ce brutal sur mon chemin ?

Je suis promptement descendu, et M. de la Chassée qui s'était jeté sur son lit m'a suivi (1).

— Morbleu, monsieur, lui ai-je dit avec fureur et en déchirant son cachet, ne vous lasserez-vous jamais d'entasser sottise sur sottise ? Je n'entreprends point sur vos fonctions, mais n'entreprenez point sur les miennes. Votre cachet n'est qu'une foutaise, mais le mien est sacré, c'est celui du Roi. Prenez garde que je

(1) La coupe du vaisseau l'*Écueil*, donnée à la page 54, permettra au lecteur de suivre les détails de cette scène.

ne demande justice au conseil de guerre de votre impertinente entreprise.

— Vous le prenez bien haut, m'a-t-il dit.

— C'est que vous le prenez bien bas, lui ai-je vivement répondu.

— Je crois pourtant, a-t-il ajouté, que puisque M. Hurtain est mort, je dois être le maître ici.

— Vous ! lui ai-je répondu en le regardant avec mépris des pieds à la tête, rayez cela de vos papiers. M. du Quesne et le Conseil en décideront et ils sont trop sages pour laisser l'*Ecueil* à la discrétion d'un fou.

Il a voulu s'emporter, mais les ecclésiastiques et les gens qui sont venus au bruit n'étant pas de son côté, il a jugé à propos de se tranquilliser.

Il est sorti pis qu'enragé et a été sur le pont où il a grondé le charpentier qui travaillait au coffre ou à la bière du défunt et lui en a tant dit que ce charpentier lui a brusquement répondu qu'il le priait de le laisser en repos et qu'ils ne seraient pas longtemps bons amis s'il lui en disait la vingtième partie d'autant à terre. Je suis remonté dans ma chambre où j'ai achevé ce que j'avais commencé. Je l'ai fait signer à tous ceux qui étaient présents, sans faire la civilité à Bouchetière de le lui présenter, ce qui l'a encore plus choqué, voyant que je méprisais tout en lui.

Nous avons bu un coup dans ma chambre, MM. de là Chassée, le Vasseur, notre sous-lieutenant, et moi ; après cela, nous avons assisté à la messe des Morts qui a été hautement célébrée et n'a fini qu'à onze heures. Au sixième horloge de l'après-midi, on a mis

le corps dans son coffre qu'on a posé dans l'avant du mât d'artimon sur la dunette et on a chanté en chœur le grand office des morts. Ceux qui savent le latin ont lu chacun une leçon et les trois ecclésiastiques ont dit les trois dernières. Ceux qui veulent prier Dieu pour lui et jeter de l'eau bénite, montent. Le nombre n'en est pas petit.

*Du lundi 24 avril.*

L'aumônier du *Florissant*, dom Louis Querduff, frère de François Querduff, religieux dominicain qui est le nôtre, est venu dès la pointe du jour pour faire la sépulture du cadavre qui est resté toute la nuit sur la dunette. Il est curé, autrement recteur en Bretagne et sait comme il faut officier en pareille occasion. M. Charmot, lui, notre aumônier et M. Guisain ont dit leur office en psalmodie à côté du corps. Sur les huit heures, tous les soldats étant en haie, on a enlevé le corps de la dunette, porté par MM. de Bouchetière, le Vasseur, de la Chassée et moi, l'épée et le fourreau attachés ensemble en sautoir sur la bière qui était couverte de deux nappes traînantes. Dans cet état, il a fait le tour du pont et nous l'avons reporté sur la dunette et remis au même endroit où il avait été mis dès hier après-midi, posé sur deux chaises mises exprès. Ensuite les ecclésiastiques se sont habillés pour célébrer.

J'oubliais de dire que notre aumônier conduisait le deuil, que MM. Charmot et Guisain le suivaient, que le corps marchait après, que dom Louis Querduff,

qui officiait, suivait le corps et était suivi par tout l'équipage, chacun selon son rang, et les soldats en haie.

La bière étant posée, chacun a jeté dessus de l'eau bénite, passant en son ordre, de la droite à la gauche et le tout en grand silence, avec de l'édification et du respect. M. de la Chassée s'était mis à la tête des soldats, une demi-pique à la main. Il l'a changée de main en passant près du corps et la traînant de sa main gauche la pointe en bas et en arrière. Le capitaine d'armes et le sergent en ont fait autant de leurs hallebardes et les soldats de leurs fusils, pendant que le tambour frappait un seul coup de temps en temps.

Les ecclésiastiques étant vêtus, on a célébré une grande messe des Morts. Dom Louis Querduff a officié, M. Charmot et notre aumônier qui avaient dit leur messe dès le matin proche le corps, lui ont servi de diacre et de sous-diacre et M. Guisain a servi de chantre.

Après le dernier évangile, les ecclésiastiques s'étant dépouillés de leurs vêtements sacerdotaux, ont pris des chaises ; les officiers et les passagers en ont fait autant et l'équipage assis sur des bancs ou debout tout autour, notre aumônier adressant la parole à tout son auditoire, a fait l'oraison funèbre du défunt...

Après cela, on a chanté le *De profundis* en faux bourdon et d'autres prières. Nous avons relevé la bière au *Libera* et marchant dans le même ordre, on a fait encore le tour du pont, et on a posé le corps sur une planche à tribord, sous le vent ou à la droite du vaisseau. L'extrémité de cette planche répondait

à la mer. Vers la fin du *Libera*, les soldats ont fait trois décharges à un *Miserere* l'une de l'autre, à la dernière desquelles et au dernier des onze coups de canon, on a laissé tomber le corps.

M. de Bouchetière, comme lieutenant, a eu pour lui l'épée qui a coûté au défunt à Hennebont, en ma présence, quinze louis d'or, au retour d'une autre d'argent. Après cela, chacun s'est retiré où il a voulu.

M. de la Chassée et moi, sommes montés dans ma chambre, où pendant plus d'une heure nous avons pleuré comme deux enfants, sans nous dire une seule parole.

Bouchetière se donne déjà des airs de commandant qui nous effarouchent tous et ce n'est pas sans raison. Mme de Maintenon est sa protectrice et la compagnie l'a nommé lieutenant sur l'*Ecueil* qui est un vaisseau à elle ; on craindrait à moins. Il a pris à table la première place, sans l'offrir aux étrangers, qui étaient venus à bord voir la cérémonie. Nous étions tous de mauvaise humeur et il a trouvé le secret de nous achever.

Il a dit à M. de la Chassée que les armes des soldats n'étaient pas propres et qu'il fallait les nettoyer. Celui-ci lui a sèchement répondu que les fusils étaient bons et qu'ils tiraient juste et que s'il en doutait, il le lui ferait voir. Il n'a pas entendu, ou n'a pas voulu entendre la malignité de la réponse et la menace qu'elle renfermait.

Il a dit à M. le Vasseur qu'il fallait changer les quarts. Il lui a été répondu que les matelots avaient pris la coutume de se reposer à certaine heure réglée et que de vouloir les changer c'était bouleverser

l'ordre ! On peut dire ici : à sottise demande, sottise réponse, puisque la bande des matelots qui fait le quart de minuit, fait le lendemain le quart de l'aube. Il n'a rien dit cependant et a envoyé quérir le premier pilote, auquel il a dit de lui montrer son point.

Celui-ci, brutal, en matelot, lui a répondu, en se moquant de lui, qu'il ne savait pas le métier de capitaine, que ce point ne se montrait qu'à lui, encore était-ce seul à seul, qu'il ne lui montrerait pas le sien que M. du Quesne ne le lui eût ordonné et il lui a tourné le dos.

Il me gardait apparemment pour le dernier. Il m'a demandé mon registre et mon état de consommation. C'est ici qu'il a été relancé. Je lui ai dit que je le priais pour son bien propre de me laisser en repos, que je n'étais obligé de rien montrer qu'au capitaine et au commissaire, qu'il n'était ni l'un ni l'autre et qu'il ne verrait rien.

— Je suis capitaine pourtant, a-t-il ajouté, puisque M. Hurtain est mort.

— Vous ! a repris M. de la Chassée avec fureur, je ne vous reconnais pas pour tel, vous n'en savez pas le métier et je ne vous conseille pas d'exiger ici l'obéissance, car vous serez assurément mal servi.

— Doucement, monsieur, ai-je dit à M. de la Chassée, nous suivrons ce que le Conseil en décidera, et lorsque monsieur nous montrera l'ordre de M. du Quesne et celui de M. Blondel, je serai le premier à me rendre à mes devoirs. Jusque-là, monsieur, lui ai-je dit, n'espérez de moi ni obéissance ni complaisance. Nos fonctions sont différentes, remplissez les vôtres et ne vous mêlez point des miennes dont je

ne vous dois nul compte. Après cela nous nous sommes levés. Il est allé en avant de la dunette, s'est gravement placé dans un fauteuil en retroussant sa moustache. Il me semblait voir Don Quichotte profondément enseveli dans ses imaginations.

Il a eu, pour spectateurs de cette belle scène, les lieutenants du *Florissant*, de l'*Oiseau* et du *Dragon*, les écrivains des trois vaisseaux, le second lieutenant de l'amiral et l'aumônier du *Florissant* qui venait d'officier et les autres d'assister à la cérémonie. Ils n'auront pas manqué de rapporter à leurs bords le ridicule orgueil de Bouchetière qui semble n'être venu au monde que pour y donner la comédie.

Mercier, écrivain du Roi du *Florissant*, m'a dit que tous les capitaines et les commissaires étaient à dîner chez M. du Quesne où on allait les prendre pour les ramener aux vaisseaux. Il a ajouté que M. Blondel viendrait le lendemain faire l'inventaire et que lui qui me parlait l'accompagnerait...

[Mon opinion et celle de M. de la Chassée est que c'est un Conseil exprès assemblé pour nous donner un capitaine.]

*Du mardi 25 avril.*

M. Blondel, commissaire, est venu ce matin à bord. Il y a entendu la messe ; et, à l'issue du déjeuner, nous avons travaillé à l'inventaire du défunt. M. de la Chassée, qui s'était chargé de la garde des scellés, en a été déchargé par la reconnaissance que j'en ai faite.

Le valet du défunt a eu dans l'instant ce qu'il avait ordonné que je lui donnasse : ce ne sont que des hardes et du linge de peu de valeur, et tout au plus de quarante écus.

Nous avons fait ensuite l'ouverture de l'armoire et des coffres. Les instruments de mathématiques appartiennent au pilote, aussi bien que les cartes marines, flèche, marteaux et autres ustensiles de pilotage et d'hydrographie, il les a eus. J'ai pris l'écritoire, plumes, papier et canif qui ne valent pas vingt sols.

Tout le reste a été inventorié. M. Blondel a pris l'argent comptant et la valeur du reste qui a été vendu de bonne foi.

Pendant que le sieur Mercier et moi achevions d'écrire, M. de la Chassée a instruit le commissaire des airs ridicules de Bouchetière dans la journée d'hier. Ce M. Blondel est fils du défunt payeur des rentes à l'Hôtel de Ville, neveu de M. Frémont, garde du Trésor royal ; et ainsi cousin germain de Mme la maréchale de Lorges. Ayant appris ce que Bouchetière avait fait la veille et sa sottise d'entreprendre sur mon emploi, il s'est résolu de l'humilier ; dont Bouchetière lui a fourni le sujet fort à propos.

Il était sorti de la chambre du Conseil le premier, après avoir signé et s'était, comme hier, placé à table à la place d'honneur. On avait servi la soupe. Tous les gens de la table et les missionnaires attendaient debout que le commissaire fût venu et qu'il prît place pour se mettre à la leur. Enfin M. Blondel a paru. C'est savoir bien peu vivre, lui a-t-il dit, je ne sais à quoi il tient que je ne vous fasse manger avec

les valets. Otez-vous de là et sachez qu'un homme tel que vous n'a point de rang devant moi.

Quel chagrin ! Quelle rage ! Il s'est levé et le commissaire a obligé M. Charmot de prendre la place qu'il venait de quitter, s'est mis à gauche et notre aumônier à droite, après un combat de civilités respectives qui avait son mérite entre des honnêtes gens.

Bouchetière n'en a point perdu un coup de dent : au contraire, il a mangé de colère et ne s'est levé qu'au dessert, que le commissaire a ordonné au valet du défunt et au maître d'hôtel, de bien nettoyer la chambre et d'y brûler du vinaigre, afin que le commandeur de Porrières, que M. du Quesne nous amènera demain, puisse s'y loger tout d'un coup. Le pauvre diable, à ces douces paroles, a perdu contenance ; et s'étant brusquement levé, s'est allé promener sur le pont. Sa retraite qui a scandalisé M. Blondel ne nous a point surpris : nous sommes faits à ses travers.

M. Blondel nous a parlé du commandeur comme d'un très honnête homme, qui nous empêchera de regretter M. Hurtain. Il nous a dit que le Conseil avait balancé longtemps avant d'en nommer un autre parce que le vaisseau étant à la compagnie qui y avait nommé ses officiers, c'était dédire son choix que d'en déplacer un. Qu'à tout cela, le général avait répondu que le défunt n'était point officier de la compagnie, ni nommé par elle, que c'était par le Roi. Que tous les vaisseaux de l'escadre étaient sans exception commandés par des officiers du Roi, que c'était une preuve certaine qu'ils devaient être préférés et plus sur l'*Ecueil* que sur tout autre, parce que

Bouchetière était haï de l'équipage, qui n'obéit jamais bien à un chef qu'il n'aime pas et qu'il n'estime point ; qu'il ne connaissait rien à la Marine, n'étant qu'un bâtard de cotillon (c'est ainsi que les marins baptisent les officiers que produit la faveur de Mme de Maintenon). Que l'*Ecueil* était un bon vaisseau, bon voilier, bien armé, bien équipé et ainsi très utile à l'escadre, à laquelle il pouvait devenir à charge sous le commandement d'un homme en qui on n'eût pas une pleine confiance ; qu'au surplus, il avait des ordres du Roi, qu'il fallait exécuter. Que sur tant de raisons, l'avis de M. du Quesne avait prévalu et le commandeur, son capitaine en second, nommé.

## CHAPITRE VI

Prise de commandement de M. de Porrières. — Son portrait et son caractère. — Cérémonie burlesque du baptême de la Ligne. La « mateloterie » en liesse. — Le lieutenant de Bouchetière nasardé.

*Du mercredi 26 avril.*

M. du Quesne n'a pas manqué de venir ce matin de fort bonne heure, puisque la messe n'était point encore dite. Il a amené avec lui M. le commandeur de Porrières. Après les premières civilités, il a fait assembler tout l'équipage sur le pont.

— Mes enfants, a-t-il dit, vous avez perdu un bon capitaine et un bon père, je crois que M. le commandeur de Porrières que le Roi vous donne et que je vous présente pour remplir sa place, s'en acquittera de même. Je vous le recommande comme je vous recommande tous à lui. Jurez-lui obéissance comme vous l'avez jurée au défunt et respectez en lui la personne du Roi puisqu'il va le représenter.

Tout l'équipage a levé la main en criant trois fois : Vive le Roi ! Après cela, il s'est tourné vers nous et nous a dit qu'il croyait inutile de nous convier à remplir nos devoirs, qu'il savait que nous étions tous gens d'honneur et instruits, qu'il ne nous recommandait point l'obéissance, bien persuadé que nous n'y

manquerions pas, et qu'il laissait au temps de faire le reste. Nous n'avons tous répondu que par une profonde révérence à l'un et à l'autre.

En même temps, M. de Porrières nous a tous salués et présenté la main. Il nous a dit qu'il était informé de notre union et de la concorde qui régnait entre nous et que son dessein était de la nouer encore plus forte.

Après cela, l'aumônier a chanté la messe qui a commencé à l'ordinaire par le *Veni Creator* et après le dernier évangile et la prière pour le Roi, il a entonné le *Te Deum* qui a été poursuivi par l'équipage.

Nous avons ensuite fort bien déjeuné parce que le déjeuner avait été préparé. Entre autres choses, nous avons un cochon de lait qui n'a jamais vu la terre puisqu'il est né à bord. Il avait été farci de deux gros chapons désossés et en hachis, avec des anchois. Des petits pâtés et une dinde à la daube lui ont tenu compagnie. M. du Quesne a paru très content.

Pendant que nous déjeunions, notre nouveau capitaine a fait distribuer à l'équipage une cave de douze flacons d'eau-de-vie qu'il avait amenée avec lui, ce qui a fait redoubler les cris de Vive le Roi en buvant à sa santé. MM. du Quesne et de Porrières ont bu à la santé de l'équipage qui leur a répondu au bruit d'un coup de canon et de toute la mousqueterie. Après cela, le commandant a ordonné trois coups de canon pour saluer la santé du Roi. Nous l'avons bue debout, le chapeau à la main en criant Vive le Roi, à quoi l'équipage a répondu et la fête a fini par là...

Après le départ de M. du Quesne, le commandeur

a été dans sa chambre achever de faire ranger ses hardes, il y est resté jusques au dîner. Il a paru surpris du service : une bonne soupe avec du mouton, une poule dessus, du lard et des choux, une dinde à la daube et un pâté à la godiveau, une salade de casse-pierre, des olives, des anchois et du fromage de Hollande et de Gruyère.

Ensuite du dîner, il a été visiter le vaisseau d'un bout à l'autre, il est descendu dans les soutes au pain et aux poudres et même dans la fosse au lion. Il a visité les canons, les armes, en un mot rien ne lui a échappé. Tous les officiers l'accompagnaient et, comme cela ne me regardait point et que je n'ai vue que sur la consommation, j'ai employé le temps à écrire une partie de sa réception. Je suis sorti de ma chambre sitôt que je l'ai entendu revenir.

— Vous avez tout visité, monsieur, lui ai-je dit, quand il vous plaira je vous rendrai compte de tout.

— Oh ! c'est assez travaillé pour un jour, m'a-t-il répondu, et ce n'est point cet article qui m'embarrassait. A demain, a-t-il poursuivi, en me faisant en riant une révérence jusqu'à terre, le chapeau à la main et en même temps est entré dans la chambre de M. Charmot, apparemment pour s'informer du caractère et du génie de tout son monde.

M. de la Chassée et moi, sommes rentrés dans la mienne, où en vidant bouteille, nous avons parlé de lui. Il est Provençal, de la maison de Glandèves de Porrières, il a un frère capitaine de galère, il est neveu de M. de Glandèves de Porrières, dernier grand maître de Malte, il est commandeur de l'Ordre et en porte la croix. Il est très brave de sa personne

et s'est trouvé dans quantité d'actions tant contre les Turcs que contre les Anglais et les Hollandais. Il me paraît âgé de quarante-cinq ans. Il est blond et très bel homme, il est de ma taille, mais plus rempli. Il a l'accent et le son de la voix très agréables. Il a l'air de se faire obéir, tant mieux, chacun se mêlera de son emploi et personne n'entreprendra sur celui d'autrui comme du temps de M. Hurtain. Il était trop bon, comme l'a dit ce matin M. du Quesne, il n'avait pas cette fermeté qui convient si bien à un homme qui commande à tant d'autres.

Le bon vent et le beau temps ont continué jusque sur les trois heures, que le ciel s'est couvert, le calme nous prend et il pleut à présent bien fort. Nous étions, à midi, à quatre degrés quarante-huit minutes de latitude Sud.

*Du jeudi 27 avril.*

Toujours temps couvert, pluie et calme. J'ai fait aujourd'hui la vie d'un des chanoines de Boileau : boire, manger et dormir. Le commandeur a écrit toute la journée. Il me paraît qu'il est très content de ce qu'il a vu. Je lui ai promis de quoi se bien nourrir puisqu'il a de quoi se bien battre...

*Du samedi 29 avril.*

La maladie de M. Hurtain et l'occupation que l'on a eue depuis sa mort ont été cause que la plaisanterie qui se fait au passage de la Ligne avait été

différée. Les matelots la nomment Baptême ; j'avoue avec M. de Choisy que c'est profaner un nom saint. Mais on aurait tort de leur en faire un crime car certainement ils n'y entendent aucun mal. Ils avaient, dès hier au soir, demandé au commandeur la permission de le faire aujourd'hui, cela est d'usage et ne se refuse pas. Il la leur a accordée et sitôt qu'on a eu dîné voici comme ils s'y sont pris.

Premièrement, le maître ou capitaine des matelots, le contremaître, les charpentiers et les autres officiers qui ont déjà passé la Ligne présidaient à la cérémonie. Ils s'étaient tous vêtus le plus grotesquement qu'ils avaient pu pour rire et faire rire les autres. Le maître tenait le rôle de tout le monde qui est dans le vaisseau, tant officiers, soldats, que matelots, moussettes et valets. Lui et les autres s'étaient barbouillés et fait des barbes à faire peur ; la digne moustache de Bouchetière avait été dessinée avec le noir du cul de la poêle. Ils étaient tous armés des ustensiles de la cuisine et du four.

Celui qui tenait le livre de la Carte du monde que le pilote avait prêté bien couvert afin qu'il ne fût point gâté, était couvert d'un capot de mer qui lui prenait, compris la capuche, depuis le sommet de la tête jusques aux pieds, et semblait un ermite par l'habit et un diable par le visage. Il s'était fait un chapelet avec des pommes de racage de perroquet dont la moindre est plus grosse que le poing, et ce chapelet qui passait par derrière le col lui descendait sur le devant jusques aux pieds. Trois brasses de corde faisaient sa ceinture et deux cornes d'amarre qui traversaient la capuche faisaient l'ornement de

sa tête ; une centaine de morceaux de vieille corde de ligne faisaient ses cheveux et sa barbe. Celui qui recevait les offrandes avait un bonnet carré de toile goudronnée, une robe de même et un rabat de carton blanc. C'est celui qui a le mieux joué son rôle, et lorsqu'il a été assis sur un baril défoncé, ayant devant lui pour bureau deux planches montées sur deux barriques, son cornet, son papier et une gamelle pour recevoir les présents, il ressemblait assez à un marguillier de village, gravement assis sur son œuvre le jour de son saint ou de sa confrérie.

Ils avaient rempli d'eau une grande baille ou baquet de trois pieds de profondeur sur quatre de diamètre, dont les bords étaient garnis de grosse garcette et d'étoffe afin de ne point blesser ceux qui allaient être saucés ; c'est leur terme. Cette baille était traversée par une barre d'aspect tenue par deux matelots qui avaient fait le voyage, l'un d'un côté et l'autre de l'autre et le tout posé au pied du mât d'avant. Les hunes et les haubans étaient remplis de matelots qui avaient fait le voyage et tous armés de seaux pleins d'eau.

Dans ce grotesque équipage, ceux qui présidaient à la cérémonie ont trois fois fait le tour du pont et ayant mis le marguillier en place, sont montés sur le château d'avant pour baptiser le vaisseau qui n'est point encore venu dans ces mers. Les charpentiers ont mis la hache sur l'épaule comme prêts à couper le mât de civadière. Le maître et les autres officiers marinières se sont détachés pour me venir chercher afin de le racheter ou le voir couper. Cela est essentiel à la cérémonie. J'y ai été et ai promis pour le vais-

seau qu'il resterait entre les tropiques si on ne baptisait pas ceux qui n'auraient pas passé la ligne et j'ai racheté le mât de la moitié d'un cochon pour demain. Après la cérémonie, ils ont crié Vive le Roi à pleine tête et m'ont reconduit.

Le vaisseau étant baptisé, ils ont fait un autre tour sur le pont et sont tous remontés avec le marguillier. Ils se sont adressés au commandeur, mais il avait été baptisé sur le *Gaillard*. Leur triste mine nous a fait rire, nous nous sommes moqués d'eux en leur criant : il a ch... au lit ! et en frappant de la main en cul de poule sur nos joues enflées, en leur faisant un pied de nez. Les pauvres diables étaient démontés. Enfin, après avoir bien ri à leurs dépens, il leur a donné quatre piastres et le marguillier est venu recevoir l'offrande, avec une gravité digne d'une action si sérieuse.

La vénération pour le caractère a fait passer les ecclésiastiques les premiers. M. Charmot était exempt. M. Guisain et notre aumônier ont été baptisés sur la dunette. Tout le reste a été à la baille et a été assis sur la barre. Bouchetière voulait être baptisé sur la dunette, mais il y avait de bons ordres contraires, il a donc fallu qu'il ait fait la démarche. Il l'a faite, mais d'un air qui n'a servi qu'à donner du relief à sa brutalité. J'ai passé après lui, M. de la Chassée m'a suivi et comme nous avons fait les choses avec générosité, ils nous ont reconduits, ce qu'ils n'avaient pas fait à Bouchetière qui ne leur avait donné qu'un écu de fort mauvaise grâce.

Les passagers ont agi fort honnêtement.

Les soldats ont paru ensuite et M. de la Chassée a payé six piastres pour tous, un seul excepté qui est celui qui le sert et qui est le plus bouffon personnage de la compagnie. Celui-ci, s'entendant exclure du rachat, a compris que son capitaine avait la malice de vouloir le faire saucer. Il a couru au pot au noir, sans qu'on ait prévu ce qu'il voulait faire. Il a couru à la baille et a planté ses deux mains pleines de noir sur le visage du contremaître et l'a achevé de noircir. Les autres ne l'ont point épargné et l'ont barbouillé comme un More. Ils l'ont planté dans la baille où ils l'ont, comme ils disent, tourné et retourné et dessus, et dessous, le tout à la merci des seaux d'eau qui leur tombaient sur le corps de tous côtés aussi bien que sur lui.

Il s'est enfin relevé, et l'eau qu'on lui jetait ne le dérangeant point, il en a jeté avec ses deux mains partout où il a pu. On ne peut pas plus rire que nous avons ri d'un spectacle si bouffon. Il s'est ensuite joint aux matelots pour remplir la baille vide et dégouttant d'eau de tous côtés, noir comme un beau diable, il est monté sur la dunette :

— Jarnidié ! a-t-il dit à son capitaine, vous m'avez fait saucer et je vous ai fait rire, donnez-moi donc à boire.

M. de la Chassée lui a donné un bon coup d'eau-de-vie et le commandeur lui a fait donner une bouteille de vin. Il l'a fourrée dans sa culotte. Nous ne savions ce qu'il voulait faire, mais il le savait bien : il a pris du pain et est monté à la hune où il a à lui seul vidé sa bouteille pendant le reste de la comédie.

Les matelots ne s'épargnent point et ceux qui

tenaient les bouts de la barre d'aspect, les laissaient tomber dans la baille et les saçaient et noircissaient selon le plus ou moins de bonne volonté qu'ils avaient pour ceux qui leur tombaient sous la main. Ainsi finit la cérémonie.

Il y a une circonstance qui mérite le plus d'attention dans cette comédie, c'est que ceux qui mettent la main sur la mappemonde, sont nommés du nom d'un promontoire, d'un cap, d'un golfe, d'un port, d'une île ou d'autre chose qui se trouve à la mer et cette imposition de nom exerce et excite la petite vengeance des matelots qui en font une espèce de pasquinades qui ne laissent pas d'avoir leur sel. Aujourd'hui, Bouchetière a été nommé l'île aux Rats ; cette île est dans l'est de Madagascar proche Mascarey (1) où la Compagnie a un établissement.

J'ignore si quelqu'un, plus fin que les matelots ne devraient l'être, ne leur forme pas leurs litanies, toujours suis-je certain que qui que ce soit des officiers ne s'en est mêlé et Bouchetière en accuse tout le monde.

Après la cérémonie, si on ne veut pas être mouillé, il faut bien se cacher car pendant plus d'une heure on se bat à coups de seaux d'eau. M. de la Chassée en avait un plein dans sa chambre, il m'en a coiffé tout d'une pièce et je lui ai rendu sa monnaie que rien n'y a manqué ; trois matelots qui me servaient me fournissaient plus d'eau que tous les soldats n'auraient pu le faire ensemble.

Tout le monde a été mouillé exprès, excepté les

(1) L'île Bourbon, l'une des Mascareignes, aujourd'hui île de la Réunion.

gens d'Église et le commandeur ; mais ils étaient trop près du combat pour ne pas en sentir la fumée et ils ont été arrosés, ne pouvant se retirer qu'entre deux feux. Après ce combat, qui ne peut incommoder personne parce qu'il fait extrêmement chaud et qui a fini plutôt par la lassitude qu'autrement, on a compté la gamelle qui s'est trouvée riche de vingt-deux piastres et de vingt-deux pots d'eau-de-vie. C'est là comme le cure-dent d'un messenger en route : l'argent sert à acheter des rafraîchissements à la première terre et l'eau-de-vie à border l'artimon après quelque rude travail (1). Ainsi, l'équipage profite de tout.

Après avoir changé de linge et d'habit, nous avons fait collation, le commandeur, M. de la Chassée et moi. Le vin de Saint-Yago est délicieux et si nous l'avions prévu, nous en aurions acheté un tonneau.

Ensuite on a tué le cochon et le commandeur a pris ce temps pour aller se promener sur le pont et faire son présent. Cela a fait crier Vive le Roi et on ajoute cette fois *et notre capitaine*.

Nous avons toujours bien été, nous étions, à midi, à sept degrés quarante-cinq minutes Sud.

*Du dimanche 30 avril.*

Nous avons aujourd'hui fort bien déjeuné : boudin, saucisses et grillades n'ont point été épargnés. L'équipage se porte bien, il n'y a qu'un seul malade

(1) Border l'artimon : expression d'ancienne marine qui signifie une distribution d'eau-de-vie faite à l'équipage après quelque manœuvre laborieuse ou pénible.

et tout le monde est content à l'exception de Bouche-  
tière qui a toujours l'Ile aux Rats dans la tête.  
Hors lui, tout le monde a le cœur en joie ; les soldats  
et les matelots à leur dîner se sont presque égosillés  
à crier Vive le Roi et à boire à la santé du commandeur.  
Nous étions, à midi, à huit degrés trente minutes  
Sud...

## CHAPITRE VII

Nouvel exploit du chevalier de Bouchetière qui brutalise et blesse grièvement un soldat. — Son procès en Conseil de guerre. — L'escadre double le cap de Bonne-Espérance. — Comment la *Maligne* et le *Coche* furent capturés par les Hollandais. — Puissance redoutable de ces derniers aux Indes.

*Du lundi 8 mai.*

Le chevalier de Bouchetière ou du diable, car son ordre est inconnu, me donnera-t-il toujours matière d'écrire et toujours par ses brutalités?

Nos pilotes parlaient ensemble sur la navigation, à l'issue du dîner. J'y étais et m'informais sur la carte des routes des nations et par quel chemin on avait abrégé le cours des voyages. Ils me les montraient sur la grande table de la dunette. Le même soldat qui nous a fait rire le jour de la cérémonie de la ligne et qui sert M. de la Chassée, venait de faire son lit. Il était environ trois heures et c'était la bande de bâbord qui était de quart ; ainsi Bouchetière devait être dans sa chambre, ou à dormir, ou à bâtir des châteaux en Espagne, et nous songions aussi peu à lui qu'à Jean de Wert. Ce soldat nous a regardés compasser la carte et n'a certainement point ouvert la bouche. On a nommé plusieurs îles et celle des Rats comme les autres. Apparemment qu'il a cru

qu'on voulait l'insulter, il est sorti de sa chambre en fureur, mais ne voyant que les deux premiers pilotes et moi, il n'a pas jugé à propos de se jouer à nous, et demandant à ce soldat : Que fais-tu là, toi? il lui a donné sur la tête un coup de canne si fort, qu'il l'a jeté tout en sang les quatre fers en l'air.

Ce soldat n'avait en vérité, pas dit un mot. Chaviteau, le second pilote, s'est jeté sur Bouchetière, et étant extrêmement fort et robuste, il l'a rencogné dans sa chambre où s'il l'avait osé, il l'aurait accommodé en chien renfermé. On a envoyé chercher La Fargue et je suis descendu à la chambre du Conseil où le commandeur jouait aux échecs avec M. de la Chassée. Je leur ai dit ce qui venait d'arriver. Quand celui-ci a su que c'était son soldat favori, il est monté avec une fureur épouvantable et ç'a été un très grand bonheur que Bouchetière fût dans sa chambre et qu'on ait empêché l'autre d'y entrer.

Le commandeur l'avait promptement suivi, lui a expressément défendu les voies de fait et lui a promis justice. M. de la Chassée, obligé de se calmer en enrageant, a dit qu'il regardait ce coup comme donné à lui-même et que si le Conseil ne le vengeait pas, il saurait bien de quelle manière s'y prendre.

Je vous ferais mettre aux arrêts, lui a dit le commandeur, si je vous croyais capable de faire une extravagance : tranquillisez-vous. Celui-ci qui connaît M. de Porrières pour homme à le faire comme il le dit, s'est tû. On a été au blessé qui a la tête cassée, avec une contusion de quatre bons doigts : heureusement, le crâne qui est découvert n'est que peu offensé.

Le commandeur a envoyé demander à Bouchetière son épée, celle de feu M. Hurtain, sa canne et lui a fait défendre de sortir de sa chambre, à la porte de laquelle le capitaine d'armes a posé une sentinelle. J'ai eu ordre de dresser le procès-verbal et de n'y point oublier la défense qui lui a été personnellement faite de porter canne. Comme j'étais présent à l'action, ce verbal a été promptement fait : je l'ai signé comme témoin ; les deux pilotes ont fait la même chose. J'ai ordre de garder l'original jusqu'à nouvel ordre et d'en envoyer copie au commissaire.

Voilà une belle affaire pour Bouchetière !

*Du mercredi 10 mai.*

Toujours bon vent et beau temps. Nous étions, à midi, par vingt et un degrés trente minutes au Sud de la ligne, nous ne sommes qu'à quarante lieues du tropique ; si le vent continue il sera passé demain.

*Du jeudi 11 mai.*

Le vent a continué. Nous n'étions, à midi, qu'à dix lieues du tropique et nous l'avons peut-être passé à l'heure que j'écris.

Le commandeur, les autres capitaines et le général ont dîné au *Florissant*. Le commissaire est sur ce vaisseau, il a copie du procès-verbal de lundi dernier. Dimanche prochain, jour de la Pentecôte, ils viendront tous dîner ici. C'est là que l'affaire de Bouche-

tière sera décidée. M. de la Chassée en est dans une impatience terrible. Nous avons lui et moi, dîné tête à tête dans ma chambre et y avons fait, comme dit le Suisse, *un petit régatement...*

*Du dimanche de la Pentecôte, 14 mai.*

Tous ces messieurs sont venus dîner ici, M. du Quesne est venu avant les autres. Lui et le commandeur se sont amusés à jaser seul à seul en faisant le prélude du dîner.

Il y a eu trois tables à bord aujourd'hui !

La première, du général et des capitaines ; MM. Blondel, de la Chassée et le Vasseur ont été des leurs. Ainsi, ils étaient douze, compris M. d'Auber-ville, le lieutenant du *Gaillard* et M. du Mont que M. du Quesne aime. Cela était sur la dunette.

La seconde, dans la grande chambre, pour les missionnaires, l'aumônier, le chirurgien et les passagers : ils étaient dix.

La troisième, la mienne, dans la chambre du commandeur qui me l'avait prêtée. Nous n'étions que quatre, savoir : Hérault, Mercier, Duhamel, écrivains de l'amiral, du *Florissant*, du *Dragon*, et moi.

Ces trois tables ont été fort bien servies, les vins français et espagnols ont été à discrétion, tout le monde s'est diverti mais fort sobrement.

[Une demi-heure après le repas, le valet de chambre du commandeur m'est venu dire que M. du Quesne me demandait. Je suis monté. M. de Porrières m'a fait signe de donner à M. de la Chassée le procès-

verbal qu'il m'avait vingt fois inutilement demandé. Je le lui ai donné et ai été retrouver mes convives qui m'attendaient.]

Un quart d'heure écoulé, on m'a fait remonter, pour le lire tout haut, je l'ai fait et suis redescendu dans l'instant. J'ai dit à mes convives de quoi il s'agissait et ce qu'on traitait là-haut. Ils n'ont pas jugé à propos d'y monter, non plus que moi d'y rester ; parce qu'il aurait paru que nous ne l'aurions fait uniquement que pour triompher de la confusion de Bouchetière et que tant de curiosité ne ferait pas notre cour.

Ces messieurs avaient fait venir les pilotes qui leur avaient certifié la même chose que moi. Ils avaient ensuite fait monter le chirurgien ; il leur avait dit que la blessure était plus dangereuse qu'il n'avait cru d'abord ; que ce matin même, il avait été obligé de faire une nouvelle incision ; que le blessé avait une grosse fièvre ; que si nous étions encore dans les chaleurs, ce serait assurément un homme mort, parce que la gangrène se mettrait dans la plaie ; qu'il ne répondait pourtant pas de sa vie ; et que s'il empirait, il demanderait le secours de ses confrères, par un pavillon en berne, comme il avait voulu faire pour feu M. Hurtain.

Ceci est très sérieux, a repris M. du Quesne ; en même temps il a fait retirer tout le monde, M. de la Chassée comme les autres. Bouchetière avait pu tout entendre ; mais il n'a pas entendu le reste, parce que ces messieurs sont descendus dans la chambre du Conseil et nous ont fait sortir de celle du commandeur, où nous sommes revenus après que

le Conseil a été tenu, qui a duré près d'une heure.

Le commissaire nous a dit qu'il y avait eu des voix, suivant ses conclusions, pour transporter Bouchetière sur le vaisseau amiral et l'y retenir prisonnier ; pour lui faire son procès criminel dans les formes, si le blessé mourait ; et qu'il s'était porté partie formelle contre lui. Que ses conclusions lui auraient été adjugées, si le Conseil n'avait sagement réfléchi, que tous messieurs les lieutenants en auraient été au désespoir et que Mme la marquise de Maintenon trouverait peut-être mauvais qu'on eût traité à la dernière rigueur une de ses créatures, toute indigne qu'elle était de sa protection ; que si le soldat mourait, on reconduirait Bouchetière en France, toujours aux arrêts et qu'on le mettrait dans les prisons royales de la ville où on arriverait, avec son procès, dont on enverrait copie à la Cour ; et que si le soldat ne mourait pas, Bouchetière était assez puni par ce qui venait de se passer.

A l'issue du Conseil, ils ont fait venir Bouchetière à qui le commissaire a lu le procès-verbal. Il n'a point disconvenu des faits. Après son aveu, M. du Quesne lui a fait une réprimande qui lui a tiré les larmes des yeux. Il s'est fait apporter l'épée de M. Hurtain et la canne de Bouchetière. Il a envoyé l'épée au blessé pour le dédommager ; ç'a été le sergent qui la lui a portée.

Il a fait monter le tambour, lui a fait mettre la canne en main (1). Il lui a ordonné de la casser et de la

(1) La scène se passe sur le gaillard d'arrière que Challes appelle à tort la dunette.

jeter à la mer, à l'exception de la poignée et de la chaîne d'argent que le Conseil lui donnait pour sa peine. Cette canne était si grosse et si forte qu'il a fallu une hache pour la briser. Notez que sur les vaisseaux du Roi, le tambour est le maître des hautes œuvres.

Tout cela s'est fait en présence de Bouchetière qui, après une sévère réprimande, a eu encore la douleur de voir son bien dispersé et de rester aux arrêts jusques à nouvel ordre :

*Quam male est extra leges viventibus!*

dit Pétrone....

*Du lundi 29 mai.*

Le temps a toujours été couvert, on n'a point pris de hauteur, cependant nous sommes proches de terre. Le *Dragon* est allé à la découverte avec ordre de tirer un coup de canon s'il la voit ou s'il la trouve à la sonde. Notre premier pilote dit que pour aujourd'hui il perdra assurément sa peine, mais que pour demain, il compte de sonder lui-même à dix heures du matin sur le Banc des Aiguilles et de trouver la terre à la sonde, et qu'il compte bien aussi de voir, sur les cinq heures du soir, le cap de Bonne-Espérance.

Il faut qu'il soit bien sûr de son fait pour s'expliquer si hautement, car ordinairement le point d'un pilote, c'est-à-dire l'endroit où il se fait, ne se dit qu'au seul capitaine et encore, comme je l'ai observé, cela ne

se dit que tête à tête. Pour lui, il fait plus, c'est qu'il a gagé contre M. de la Chassée un Atlas qui vaut bien dix écus, contre une montre.

*Du mardi 30 mai.*

M. de Chamoreau a vainement sondé hier et ce matin. Nous avons forcé de voiles, dès la pointe du jour et à dix heures justes, Lénard a trouvé fond à soixante-douze brasses. Il a eu l'honneur de mettre le premier le signal de terre et en même temps tous les vaisseaux lui ont répondu par un pavillon français à la poupe. A l'issue de la messe, M. de la Chassée a payé sa gageure avec plaisir, je l'ai appuyé de trois bouteilles de vin et le commandeur nous en a envoyé deux autres et de quoi déjeuner.

Nous admirons l'habileté de cet homme qui, après soixante-dix jours de navigation sans voir aucune terre, tant de routes différentes et de différents vents, se trouve juste à son point. Nous avons vu, dès les cinq heures, les terres comme il l'avait dit, et demain, Dieu aidant, nous passerons à la vue du cap de Bonne-Espérance.

*Du mercredi 31 et dernier mai.*

M. du Quesne a mis pavillon rouge au grand mât et conduit la bande. Nous avons côtoyé les terres du cap, pavillon français à la poupe. Nous avons vu à midi le fort des Hollandais mais de trop loin pour dire

comment il est fait. Nous ne cherchons point leurs maisons, nous voudrions seulement trouver quelques-uns de leurs bâtimens. Ils nous ont vus et nous voient bien encore, ayant passé à cinq ou six lieues d'eux et outre cela, ils ont des sentinelles posées sur toutes les hauteurs qui les avertissent des vaisseaux qui vont ou qui viennent, de leur nombre et de leur nation. S'ils osaient, ils viendraient à nous, mais ils ne prennent point de navires ici, à moins qu'ils n'aillent se jeter dans leur gueule comme ont fait la *Maligne* et le *Coche*.

C'est ici le lieu d'en parler comme j'ai promis ci-dessus.

Le *Coche* était commandé par un très brave homme et très résolu. Il se nommait d'Armagnan, natif de Saint-Malo. Il revenait des Indes et ne savait pas que la guerre, par l'invasion du prince d'Orange en Angleterre, avait été déclarée entre la France et les États-Généraux ; et, pour son malheur, il avait sur son bord quatre Jésuites mathématiciens, qui ne le savaient pas non plus. Il prit envie à ceux-ci de faire des observations sur la longitude du cap ; car, pour la latitude, elle est certaine. Par parenthèse, est-ce leur métier, ou devrait-ce l'être ?

Le pauvre M. d'Armagnan avait des pressentimens de ce qui allait lui arriver. On ne peut vaincre son étoile ! Ils le rassurèrent et le menacèrent de l'indignation de la Société, par conséquent de celle du Roi et de Mme de Maintenon, s'il leur refusait ce qu'ils lui demandaient. Il eut beau leur apporter de bonnes raisons ; entre autres, qu'on ne savait si on était en paix ou en guerre : son malheur voulut qu'il se rendît.

La *Maligne* alla devant et il la suivit peu après. Il entra et ne vit rien qui lui donnât du soupçon. La *Maligne* avait toujours son pavillon français et il ne s'aperçut de son malheur que lorsqu'il vit trois vaisseaux en mouvement, pour le prendre par ses côtés et son derrière. Il lui était impossible de se défendre ; il voulut périr et mettre le feu aux poudres. Il entra dans la sainte-barbe, le pistolet à la main ; et comme il levait l'écoutille des poudres, un coquin de canonnier, qui vit son dessein, lui donna par derrière un coup de pertuisane dans le corps, qui lui perça le cœur et le tua. Le pistolet lâcha : les Hollandais entrèrent au coup et s'emparèrent du vaisseau, qui était chargé de marchandises de la valeur de deux à trois millions.

Ce fut ainsi que ces deux navires furent pris en 1688. Tout ce que les officiers purent faire fut de demander que le misérable, qui avait tué son capitaine, leur fût remis entre les mains. Les Hollandais le leur livrèrent sans difficultés. Cette petite satisfaction ne leur coûtait rien. Les officiers lui firent son procès et il fut pendu. Cela ne rendit pas la vie à d'Armagnan, ni à la Compagnie son bien. Ces officiers furent honnêtement traités ; mais les Jésuites furent considérés comme gens auxquels la Compagnie hollandaise devait deux prises si riches. Aussi le gouverneur qu'elle y entretient en agit à leur égard avec toute la gratitude possible.

C'est ici que commence la puissance formidable des Hollandais dans les Indes. Cette nation, la plus attachée au commerce et qui sait le mieux ses véritables intérêts, connut tout d'un coup de quelle

importance était ce poste, pour en faire un entrepôt aussi nécessaire que commode pour ses vaisseaux, tant en allant qu'au retour ; et résolut de s'en emparer, de quelque manière que ce fût. Les Anglais s'en étaient saisis, mais ils ne l'avaient pas assez fortifié pour le mettre à couvert d'insulte. La Compagnie hollandaise se servit d'un temps de guerre entre l'Angleterre et les États-Généraux, du temps de Cromwell. Elle y envoya huit vaisseaux bien armés et deux mille hommes de débarquement. Le chétif fort des Anglais fut emporté : la Compagnie en devint maîtresse et n'a jamais voulu entendre à restitution, quelque équivalent que la Couronne d'Angleterre lui ait offert. L'entrée du port est à présent mieux défendue, que celle de Constantinople ne l'est par les Dardanelles. J'ai été à celles-ci, et n'ayant pas été au Cap, je m'en rapporte à notre premier pilote, qui a été à l'un et à l'autre.

La Compagnie hollandaise y entretient toujours douze cents hommes de troupes réglées. Elle choisit les officiers et les soldats qui se sont distingués et qui n'ont point d'autre métier que celui des armes. Elle distribue ces troupes dans tous les endroits où elles peuvent lui être nécessaires ; et comme elle les traite avec douceur et humanité, on ne doit pas s'étonner si elle est toujours bien servie.

Ceci est un des plus beaux endroits de sa politique ; et un autre qui, à mon sens, l'égale, supposé qu'il ne le surpasse pas, c'est qu'elle a obtenu des États-généraux, que tous ces officiers et ces soldats sont, aussi bien que les naturels Hollandais, soumis à sa juridiction, et qu'elle a sur eux droit de vie et de mort,

sans rendre compte de sa conduite aux États-Généraux...

Les cartes mettent le cap de Bonne-Espérance par trente-cinq degrés de latitude Sud et quarante-trois degrés de longitude. Je l'ai déjà dit plusieurs fois, cette longitude est incertaine et je répète encore, qu'il serait fort à souhaiter que les Jésuites donnassent leurs observations. Elles coûtent assez à la Compagnie pour qu'ils lui en fassent part.

Nous avons ce soir chanté le *Te Deum*. Le soldat blessé par le chevalier de Bouchetière, le huit du courant, étant hors de danger, il a été remis en liberté et a bien promis de mieux vivre. Il a soupé ce soir avec nous, et fait à présent son quart.

## CHAPITRE VIII

Meilleurs sentiments de Bouchetière. — Madagascar. — Navigation dans le canal de Mozambique. — Les îles flottantes. — L'escadre mouille à l'île de Moaly. — Description de celle-ci et de ses habitants. — Séjour à terre. du 23 juin au 2 juillet. — Challes découvre les bananes.

*Du jeudi 1<sup>er</sup> juin 1690.*

L'été est à présent en France, ou peu s'en faut, et nous sommes dans l'hiver. Nous avons vu toute la journée les terres d'Afrique. Le vent est bon et bien froid. Nous courons le Nord-Est pour attraper l'île de Madagascar par la pointe Sud. Si ce vent-ci continue, nous y serons dans huit jours.

Il semble que Bouchetière veut en effet changer, il a fait aujourd'hui civilité à tout le monde. Il a même fait plus, il a été voir le soldat qu'il a blessé et lui a fait présent d'un pot de noix confites. Cette action qui a d'abord été sue, lui a attiré des applaudissements de tout le monde, dont il ne se sent pas de joie. Cela lui valut, en soupant, un discours fort pathétique de la part de M. Charmot. Il a fort bien pris la chose et a naïvement avoué qu'il avait tort.

*Du vendredi 2 juin.*

Les honnêtetés de Bouchetière continuent. Il a apporté ce matin avant la prière, un flacon de fenouillette de Ré, et nous est venu quérir, M. de la Chassée et moi, pour en boire. Nous avons accepté et en avons bu deux coups chacun. M. le Vasseur nous tenait compagnie et le commandeur qui ne boit pas de liqueur forte en a pris un simple travers de doigt. Il en a fait boire aux pilotes et aux passagers et voulait achever son flacon, mais il était de trop gros volume et la messe qu'on a sonnée a mis fin à cette séance. Lorsqu'elle a été dite, MM. Charmot et Guisain, notre aumônier et le chirurgien en ont bu, nous autres premiers conviés en avons bu sur nouveaux frais. Conclusion, son flacon de cinq chopines a sauté et il l'a remporté vide. Il nous a, à tous, fort aimablement demandé notre amitié et nous l'avons tous embrassé de bon cœur. Dieu veuille que cela continue. Le commandeur est ravi de le voir revenu de ses égarements...

*Du dimanche 11 juin.*

Nous avons vu ce soir la pointe de l'île de Madagascar, du côté Sud, et comme nous la côtoierons demain, je remets aussi à demain d'en parler. Elle me paraît couverte de montagnes.

*Du lundi 12 juin.*

L'île de Madagascar est une des plus grandes que l'océan renferme dans son sein. Elle est plus grande que l'Angleterre seule, détachée de l'Écosse et de l'Irlande. Elle est surnommée de Bourbon, parce que sous les auspices du cardinal de Richelieu et du maréchal de la Meilleraye, les Français s'y établirent en 1635, sous le gouvernement de M. de Flavacourt, au nom duquel a été donnée au public une Relation très circonstanciée des mœurs, des coutumes et du génie de ses habitants. N'y ayant point été, je ne peux la connaître que par ce qu'on m'en a dit ou par la lecture.

Cette île peut avoir trois cent vingt lieues de long, sur soixante-dix de large. Si on multiplie sa longueur par sa largeur, on trouvera qu'elle contient vingt-deux mille quatre cents lieues carrées, de quoi l'Angleterre n'approche pas. Je ne donne pas cette dimension pour juste : il faudrait pour cela, que je l'eusse mesurée par les règles de la géométrie.

Il y a dans cette île plusieurs havres bons et sûrs, tant dans l'est que dans l'ouest. Le meilleur n'est pas celui où les Français s'étaient établis : ils étaient dans le Sud-Est de l'île, et le bon est dans le Sud-Ouest. Toute la mer qui borde cette île est pleine de poissons de toutes sortes. Les rivières qui s'y déchargent en sont remplies. Leurs eaux sont salubres, quantité de sources y forment des étangs naturels, et des prairies toujours vertes fournissent largement le pacage à une

infinité de bœufs ou taureaux, vaches, chevaux, ânes et autres animaux sauvages, mais non malfaisants.

Les bois y sont tels que ceux d'Europe, mais plus durs : ils sont liants et flexibles. Il y en a quantité qui rendent de la poix et de la résine : ainsi, on y peut facilement construire des vaisseaux et même les armer, puisqu'il y a des mines de fer et d'autres métaux.

Les fruits de toutes sortes qui y viennent en abondance et sans culture, y croissent meilleurs qu'en Europe. Ces bois sont remplis de toutes sortes de gibier et de bêtes fauves, toutes bonnes à manger. Il n'y croît aucun animal malfaisant, ni lions, ni tigres, ni loups, ni ours, pas même des serpents, ni des lézards.

Un printemps, un été et un automne perpétuels règnent ici ; l'hiver seul y est inconnu. Les habitants ne sont sujets, pendant toute l'année, qu'à un vent impétueux qui dure trois ou quatre jours et qu'on nomme ouragan. Ce vent a son temps fixé ; c'est toujours à la fin de février ou au commencement de mars : le reste de l'année est tranquille.

Ils ne cultivent que du maïs, qui est ce que nous appelons en France blé de Turquie : le reste ne leur coûte que la peine de le ramasser à terre, ou de le cueillir aux arbres, où ils montent comme des chats.

Après avoir dit ce qu'il y a de bon sur cette île, il faut dire aussi ce qu'il y a de mauvais. On en peut dire ce que les Italiens disent du royaume de Naples, que c'est le paradis terrestre ; mais qu'il est habité par des diables.

Ce pays est sans contredit un des plus heureux que le soleil éclaire ; mais les habitants sont les plus perfides, les plus traîtres et les plus cruels de tous les

hommes. La charité et l'hospitalité leur sont absolument inconnues ; ne connaissant pas même l'humanité, se tuant de sang-froid pour rien. Leur plus grand plaisir est l'effusion du sang : aussi, en voit-on très peu mourir d'une mort naturelle.

La justice, l'ombre même de la justice y est méprisée. Plus des trois quarts des Français et d'autres Européens qui y étaient passés, ont été assassinés en trahison par ces peuples féroces. Le reste a été obligé de se retirer dans l'île de Mascarey, à deux cents lieues dans l'Est, pour éviter leur totale destruction ; ces peuples ne leur permettant, ni de semer, ni de recueillir, et tuant à la flèche ceux qui sortaient hors du fort où ils étaient comme incessamment assiégés. Ils courent dans les bois comme les bêtes fauves et grimpaient aux arbres comme des écureuils, sitôt qu'on allait à eux ; de sorte que de l'aveu des Français, ils les ont forcé de tout abandonner, sans qu'on ait jamais tué qu'un seul homme. Quelque paix qu'on ait jamais faite avec eux et quelque serment qu'ils eussent fait de l'entretenir, on n'a jamais pu fixer ni leur cruauté, ni leur mauvaise foi...

Nous allons bien avec un bon vent du S.-O., nous portons au N.-N.-E., pour attraper les îles d'Amzuam (Anjouan).

*Du mardi 13 juin.*

Nous avons dîné aujourd'hui à l'amiral, le commandeur, M. de la Chassée et moi. On ne peut pas plus rire et plus boire. Il fait bien chaud, mais nous

avons beau temps. Nous étions, à midi, par vingt-trois degrés huit minutes. Ainsi, le tropique du Capricorne est passé...

*Vendredi 16 juin.*

Toujours bon vent, nous allons bien. Nous étions, à midi, par vingt degrés huit minutes latitude Sud...

*Du mercredi 21 juin.*

Nous avons porté fort peu de voiles cette nuit, de crainte de donner sur les îles d'Amzuan ou de Jean de Nove, dont on se croit proche. Il fait parfaitement beau et le vent est bon, mais ne voulant pas trouver ce que nous ne cherchons pas, nous n'en avons point profité et avons été doucement.

Autre sottise des pilotes, c'est une île flottante ! Plusieurs vaisseaux se sont perdus dessus, y ayant été donner debout au corps, faute de s'en méfier ! C'est ce qu'ils disent.

*Et moi j'enrage,*

*Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.*

Se peut-il qu'il y ait au monde une île flottante seulement connue par des naufrages ? Je n'en crois et je n'en croirais jamais rien, à moins qu'on ne m'en donne une preuve convaincante.

On défère à l'avis et aux ridicules préventions des

pilotes sur leurs îles flottantes. J'y trouve, moi, si peu de vraisemblance, ou plutôt un si grand ridicule, que je suis étonné comment des gens de bon sens et qui se piquent d'esprit, peuvent donner dans des visions si romanesques et si enfantines. Je conviens qu'il y a des îles flottantes, supposé que ce qu'on va lire en soit.

La mer, par ses brisements, son flot et son jusant, ou si l'on veut son flux et son reflux, peut caver et miner sous terre des endroits dont la superficie est couverte d'arbres qui, étant liés ensemble par leurs racines, peuvent être détachés de la terre et entraînés au large par les vents qui, comme dans des voiles, s'engouffrent dans les branches et les feuilles de leur cime et être poussés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cela peut arriver et arrive en effet très souvent dans le Nord-Est du Canada, surtout à l'embouchure du fleuve de Saint-Laurent. J'en ai une fois trouvé sur le grand Banc, à plus de six vingt lieues de terre : mais ces prétendues îles flottantes ne conservent leur consistance, que jusques à ce que la mer ait dissous et séparé la terre qui reliait ces arbres dans leurs racines ; et à mesure que cette terre se délie, les arbres, sans contrepoids au pied qui entretienne leur liaison, tombent comme des quilles ; et ce qui paraissait une île n'est plus rien.

Cependant, cette île prétendue aura été aperçue le soir par tous les gens d'un vaisseau qui aura, à cause d'elle, retardé sa marche. La solution de cette île se sera faite dans la nuit et ainsi ne paraîtra plus le lendemain. La voilà baptisée île flottante : le

pilote, également timide et ignorant, aura jeté sa ridicule vision sur son Journal ; et ceux qui seront venus après lui auront, sur la foi de ce Journal et le rapport des matelots, pris pour une vérité ce qui n'était qu'une chimère et se seront figuré un corps réel au lieu d'un fantôme.

*Les hommes la plupart sont étrangement faits!  
Dans un juste milieu l'on ne les voit jamais,  
La raison a pour eux des bornes trop petites.*

*Du jeudi 22 juin.*

Le *Dragon* qui était allé à la découverte, a fait signal de terre sur les trois heures et nous avons vu Moaly au soleil couchant. Son atterrissage et l'entrée étant pleins de roches, nous n'y entrerons que demain. Notre premier pilote qui seul a été à cette baie et le seul sur qui on puisse faire fond, est allé coucher au *Gaillard* et conduira toute l'escadre qui le suivra le beaupré sur l'arçasse.

*Du vendredi 23 juin.*

Nous sommes entrés ce matin à Moaly. Je vais à terre faire préparer une tente pour nos malades, au nombre de seize, presque tous atteints du scorbut. Je n'écrirai plus que sous voiles.

*Du samedi 1<sup>er</sup> juillet 1690.*

Nous sommes tous rembarqués avec une ample provision de bœufs, cabris, poules, fruits, légumes, bois et eau. Plus de malades, il n'y est mort aucun homme de l'escadre, signe évident que l'air de cette île est très pur et très salubre. On n'a emporté qu'un seul malade, c'est le premier enseigne de M. du Quesne, nommé M. de la Ville-aux-Clercs. On le fait fils naturel de M. le duc de Lesdiguière ; cela ne peut être, puisqu'il est plus vieux que lui. Pour son frère, passe, car M. de Lesdiguière mort en 1682, a été sur l'article un maître sire. Quoi qu'il en soit, celui-ci est très mal, attaqué d'une dysenterie depuis Saint-Yago.

Nous comptons mettre demain à la voile, et je remets à demain ce que je sais de Moaly.

*Du dimanche 2 juillet.*

Nous avons mis à la voile à la pointe du jour.

L'île de Moaly (1) est une de celles qu'on nomme îles de Jean de Nove, ou d'Amzuam : elle est éloignée de celle-ci de dix à douze lieues dans le Sud. Elle a dans l'Est à environ sept ou huit lieues une autre île nommée Gommone et ces îles sont toutes égale-

(1) L'une des Comores, avec Mayotte et Anjouan, au nord de Madagascar. Colonie française depuis 1896.

ment saines et fertiles. Moaly, qui est celle dont nous sortons, a environ neuf à dix lieues de tour et contient beaucoup de peuple pour sa grandeur.

Les habitants en sont bien faits et presque tous d'une taille au-dessus de la moyenne. Leur teint est olivâtre. Ils ont les cheveux noirs et longs ; plusieurs les ont ondes et annelés ; peu les ont plats. Je n'en ai vu aucun qui les ait en tonsure de mouton, comme les nègres de Guinée, qui ne sont pas rares à Paris Mme de Lesdiguière, la douairière, en a huit, qui lui servent de valets de pied.

Le mouillage est dans le Sud-Ouest de l'île, d'une très bonne tenue, sur un sable rempli de coquillages. On mouille par vingt-deux à vingt-quatre brasses d'eau. Ce havre est d'une entrée très difficile. A la vue, il n'offre qu'un passage aisé. Cependant, ce n'est du côté du Nord que des rochers à fleur d'eau, qui ont fait périr bien des vaisseaux ; dans le Sud, c'est une barre de pareilles roches, aussi à fleur d'eau, qui continue près d'une lieue sans paraître, étant couverte de la mer à quatre ou cinq pieds de profondeur. Un vaisseau qui aurait le malheur de donner dessus, ne s'en relèverait assurément jamais.

La véritable entrée est entre ces deux barres et ne paraît pas avoir, à ce que dit Lénard, plus d'une portée de fusil de large. C'est la difficulté de ce canal, qui empêche les navires d'y aller prendre leurs rafraîchissements, quoiqu'ils soient beaucoup à meilleur compte qu'à Amzuum.

Quand on a passé ces deux barres, on découvre une grande pelouse dans le Sud-Est de l'entrée, sur le bord de la mer. Elle est bordée de bois ; c'est sur

cette pelouse que nous avons campé fort commodément. Le chirurgien et moi, y avons toujours resté et couché, aussi bien que les autres écrivains et chirurgiens des vaisseaux, dont les capitaines ne sont que trois ou quatre fois descendus à terre, restant à bord, pour faire embarquer l'eau, le bois, les bestiaux, et aussi pour être à portée de sortir, si quelque vaisseau ennemi avait paru.

L'endroit pour faire de l'eau est extrêmement difficile, parce que c'est une eau de source, qu'il faut aller chercher dans le bois comme à Saint-Yago, par un chemin infiniment plus rude, puisqu'il faut faire passer les barriques sur des roches brutes. On en vient pourtant à bout, mais ce n'est pas sans bien de la peine.

Le travail du bois est celui des soldats, qui n'ont d'autre fatigue que d'abattre et d'apporter ce qu'ils ont abattu jusque sur le bord de la mer où les matelots l'embarquent. Comme le bois borde la mer, ces soldats n'ont au plus que vingt pas à apporter.

Le dedans de l'île est rempli de toutes sortes de gibier à plumes. On leur donne des noms qui me sont inconnus, mais ils sont tous excellents. Je n'y ai point vu, ni entendu dire qu'il y eût du gibier à poil. Le pays est trop humide pour en produire ; et tout ce que j'y ai vu qui vient de terre, ce sont deux hérissons, pareils à ceux qu'on trouve dans les montagnes d'Auvergne. J'en ai envoyé un à bord et mangé l'autre dans ma tente, avec d'autres qui, comme moi, l'ont trouvé très délicat.

La mer fourmille de poissons de toutes espèces. On en a pris à rompre les filets : la dorade l'emporte sur tout.

Outre le gibier, qui est ici très commun, parce qu'il n'est point chassé, on trouve des bœufs en très grande quantité. Ces animaux sont bons et d'un bon suc. Ils ont entre les épaules une espèce de loupe, que les matelots nomment graisse, mais qui n'est rien moins. Elle donne à la soupe un fort bon goût, et c'est tout ; car du reste, elle est dure et coriace ; et toute cuite qu'elle puisse être, il n'y a que les matelots capables de la manger. De quoi ne mangeraient-ils pas ? Je crois que le diable rôti, bouilli, grillé, traîné par les cendres, laisserait ses grègues sous leurs dents.

Ce pays a cela de commun avec Madagascar et les autres terres qui sont entre les tropiques, que l'hiver seul y est inconnu et que les autres saisons y règnent. Il abonde en toutes sortes de fruits et de légumes que nous avons en Europe et en produit une infinité d'autres que nous ne connaissons pas. Ils ont, entre autres, un fruit que les matelots nomment figes, mais qui n'en est pas.

Ce fruit vient sur un arbuste par grappes ou régimes, comme nos groseilles rouges. Chaque fruit est gros comme le haut du pouce et long comme le doigt, séparé l'un de l'autre d'un travers de doigt, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Chaque grappe en porte de douze à vingt. On ne le mange que mûr ; car lorsqu'il est vert, il est aigre et âcre : cependant on le cueille vert et on pend la grappe. Les grains mûrissent comme sur la tige. On connaît qu'ils sont en maturité, lorsque la peau est jaune. Cette peau est comme une petite écorce, aussi fine que celle d'une pêche un peu trop mûre ; elle s'enlève de même et laisse le fruit

seul, propre et sans eau. C'est un des plus délicats mangers qui croissent dans tout le monde, et si je n'avais pas mangé d'ananas, je dirais que ce fruit, l'un des plus savoureux qu'on puisse manger, l'emporte sur tous les autres. Je ne puis mieux comparer ces figues, qu'à la pâte d'abricots : celui-ci n'approche qu'imparfaitement du goût naturel et de la délicatesse des autres.

Le coco mérite aussi un moment d'attention. C'est le père nourricier de l'homme frugal, qui peut y trouver et y trouve en effet, de quoi boire, de quoi manger et de quoi se mettre à couvert des injures du temps par les cordes et la toile qu'il peut faire de l'écorce de l'arbre et du fruit. Le dedans de ce fruit est rempli d'une pâte qui tient à son bois et qui est épaisse de la moitié du petit doigt. Cette pâte est blanche et a le goût de nos noisettes : elle est bonne et nourrissante et je ne crois pas qu'un homme puisse en manger à un repas plus qu'un coco en contient. Ainsi, ce fruit assure la vie d'un homme frugal...

Après avoir parlé de l'île et de ce qu'elle produit, il faut parler de ceux qui l'habitent. J'ai déjà dit que les hommes y sont bien faits et n'ont rien de hideux. Pour les femmes, je n'en ai vu aucune au visage, parce qu'ils ne souffrent pas qu'on les voie. Le hasard m'en a fait rencontrer six, qui allaient ensemble quérir de l'eau. J'étais à la chasse, accompagné du nègre qui est avec nous, en qualité de coq, autrement de cuisinier de l'équipage. Il est venu ici trois fois et en entend l'idiome. Il est de Goa, marié au Port-Louis avec une Bretonne qui était servante, lorsqu'il l'a épousée. Elle est assez jolie ; je connais

quantité de femmes, même de qualité, qui ne sont pas si heureuses qu'elle.

Il était avec moi et me servait de truchement. Dès que ces six femmes parurent, il me dit de leur tourner le dos, et que c'était le vrai moyen d'acquérir l'amitié de ces peuples. Il y avait avec nous plusieurs nègres qui retournaient chez eux, après avoir vendu au cap les bestiaux qu'ils y avaient conduits. Je suivis le conseil d'Alexandre, mon nègre, et il me parut que ces gens m'en surent bon gré. Cela fut cause qu'ils me conduisirent dans un endroit où les perdrix et les poules pintades sont en si grande quantité, que si le plomb ne m'avait pas manqué, j'en aurais tué tant que j'en aurais voulu, puisque j'en remportai seize en moins d'une demi-heure. Je ne vis donc point ces femmes au visage : je ne les vis que par le dos. Il me parut qu'elles n'avaient quoi que ce soit sur le corps et qu'elles étaient également nues partout. Toujours suis-je certain, que leurs douze côtés et leurs six derrières étaient *in puris naturalibus*.

Elles sont grandes et bien faites, de couleur olivâtre foncé, mais non pas noires. Leurs cheveux étaient retroussés au haut de leurs têtes et formaient le bourrelet sur lequel leur pot était appuyé ; tout de même que dans les tapisseries sont représentées les filles de Laban, que Jacob défendit contre les bergers qui les empêchaient de puiser de l'eau.

Les hommes n'ont pour tout habillement qu'un morceau de toile de coton de la largeur de deux aunes. Ils s'en ceignent le corps, depuis le nombril jusqu'aux genoux. Il y en a quelques-uns qui ont des vestes des Indes. Je n'ai vu que le fils de leur roi,

qui eût un turban d'une mousseline blanche moyenne. Les autres vont tête nue : ce n'est pas par respect pour lui, puisque partout ailleurs ils vont tête découverte, malgré la chaleur excessive du soleil...

Leurs logements ordinaires ne sont que des cabanes, faites de roseaux et de cannes à sucre, nattés ensemble fort adroitement et fort proprement. Ces cabanes contiennent plusieurs petites chambres assez commodes. Le tout est soutenu par des piliers de bois de coco, ou d'un autre bois à leur choix. Tout cela n'offre rien de désagréable à la vue et la maçonnerie n'y entre en rien. Nous avons parcouru, les missionnaires, les aumôniers et moi, tout le village que ces insulaires avaient déserté à notre arrivée : qui en voit une cabane voit tout le reste, le tout étant de pareille architecture. Ce village est à un bon quart de lieue de la mer. Cependant cela ne tient rien des Arabes, qui n'ont aucune demeure permanente et qui changent de lieu suivant les saisons et les pâturages. Ce que je puis dire sur cet article, c'est que cette île est trop étroite pour y pouvoir mener une vie vagabonde.

Ces gens-ci ne couchent point à terre comme les autres noirs de Saint-Yago ni les sauvages du Canada ; leurs lits sont de bois, élevés d'un bon pied de terre, couverts d'une natte très fine, incomparablement plus belle et plus douce que celle de Saint-Yago. Du moins, la mienne que j'y ai achetée pour une des plus délicatement travaillées, n'approche pas de celles que j'ai vues ici. Celle qui fait le fond et le ciel de lit est un peu moins fine que celle qui le couvre ; mais elle est aussi douce que de la grosse toile de chanvre

à demi usée. Cela est propre et frais. Notre premier pilote en a acheté une fort belle et bien fine : je ne sais ce qu'elle lui coûte ; mais, si j'en avais trouvé une à vendre, je l'aurais achetée. Il n'a tenu qu'à moi d'en prendre dans ce village abandonné. Peu d'autres auraient, comme moi, résisté à la tentation violente qui m'y poussait ; mais, en honnête homme, je n'ai pas cru devoir mettre à profit la terreur panique du propriétaire : outre cela, le bien d'autrui n'est point à moi.

Leurs cabanes ne ferment qu'à un simple loquet de bois. On dit aussi qu'ils ne se font point de tort les uns aux autres et qu'ils ne prennent jamais rien sur les terres qui ne leur appartiennent pas. Si cela est, ils font bien, mais ils ont le tort de ne pas observer cette loi de nature à l'égard des étrangers, comme ils l'observent entre eux ; étant certain que leurs mains sont bien subtiles et, dans un besoin, iraient de pair avec celles des plus adroits filous qui courent le Pont-Neuf et bornent leur course en Grève.

## CHAPITRE IX

Attaque et destruction du navire anglais, le *Philipes Harbert*, devant l'île d'Anjouan. — Belle conduite du lieutenant de Bouchetière. — Sa réconciliation avec Challes et la Chassée. — Méaventure advenue à ce dernier. — Inhumanité de M. de Joyeux. — A travers les îles Maldives. — Les distractions du bord. — Arrivée devant Ceylan.

*Du jeudi 3 juillet.*

Nous remîmes hier à la voile sur les deux heures de l'après-midi. Le vent était bon quoique bien faible, mais il affraîchit. Nous faisons route pour Amzuam où nous avons appris qu'il y avait des vaisseaux anglais.

Nous arrivâmes au mouillage sur les 5 heures du soir et aperçûmes un navire qui ne nous parut pas gros quoiqu'il le fût beaucoup, mais pour parler matelot, la terre le mangeait. Le vent cessait peu à peu et calme presque tout plat.

Notre amiral mit pavillon hollandais au grand mât et nous mîmes même pavillon à poupe, pour ne point épouvanter les oiseaux. Les quatre autres navires de l'escadre étaient à plus de deux grandes lieues derrière nous.

Pendant que nous avançons, nous voyions aller et venir les chaloupes de terre au vaisseau et du

vaisseau à terre, mais il était impossible de les joindre. Notre amiral était trop arrivé au vent et nous l'avions tenu. Nous vîmes tomber au vent de l'Anglais, car c'en était un, qui nous parut grand pour lors. Nous mouillâmes sur sa bouée d'ancre et demandâmes d'où était le navire? Il nous répondit : *De Londres*. Nous lui criâmes d'envoyer sa chaloupe à bord, mais n'en faisant rien et voyant au contraire des feux courir dans son entre-deux-ponts, nous lui lâchâmes toute notre bordée de canon.

Nous n'étions pas à une portée de pistolet l'un de l'autre, aussi on peut s'imaginer le fracas que nous lui fîmes. Tout son monde de l'entre-deux-ponts et surtout ceux qui viraient au cabestan de l'arrière se mirent à crier : *Miséricorde! Nous nous rendons*.

Nous criâmes : *Vive le Roi*, mais nous nous trompions ; ni nous, ni son équipage n'avions consulté le capitaine qui commandait ce navire. En effet, si nous l'avions vivement attaqué, il nous répondit de même. La mousqueterie jouait pendant des deux côtés, on ne voyait que feu et l'on n'entendait dans l'air que le siffilage des boulets de canon et des balles de mousquet. Nous fîmes continuellement feu sur lui et lui sur nous. Il ne faisait pas un souffle de vent, la mer était unie comme une feuille de papier et tirer de si près et toujours sur nos derrières qui est le plus dangereux endroit d'un navire, il est certain que l'un de nous deux aurait coulé l'autre à fond sur son ancre, s'il n'avait pas coupé son câble. Il passa tout proche de nous et notre feu et le sien continuaient toujours d'une égale vigueur, tant du canon que de la mousqueterie, aussi ne pouvions-nous nous dis-

tinguer que par le feu que nous faisons mutuellement l'un sur l'autre.

Ne voulant pas le quitter, nous coupâmes notre câble comme lui, mais ayant coupé le sien longtemps devant nous, nous ne pûmes pas le joindre si tôt et il alla tomber sous le feu du *Gaillard*. M. du Quesne avait mis trois feux à poupe et un sur son beaupré ou château-d'avant ; et nous, pour nous faire connaître, en mîmes un aussi à poupe et un autre au beaupré.

Ils tirèrent fort vigoureusement l'un sur l'autre, et tandis que nous tâchions de rejoindre l'ennemi, nous entendîmes crier du côté de terre : *A moi, Français, à moi!* M. de Porrières, sachant que c'était un Français qui s'échappait du bord de l'Anglais et qui s'était jeté à la mer pour nous joindre à la nage, envoya au plus vite sa chaloupe au-devant de lui et on l'a sauvé à la voix.

Nous avons appris de lui, lorsqu'il a été à bord, que ce vaisseau était anglais, parti de Londres depuis six mois, qu'il allait, pour le prince d'Orange, porter des ordres et des soldats à Bombay, qu'outre ces soldats au nombre de cent trente, reste de cent cinquante qui s'étaient embarqués, il y avait deux cent cinquante hommes d'équipage ; qu'il portait soixante canons dont il y en avait cinquante-quatre de montés ; qu'il était chargé de drap d'écarlate, de fer, de clous, d'argent monnayé et en lingots et de vin qu'il avait pris aux Canaries ; que le navire se nommait le *Philippe-Harbert* ; que c'était un homme fort résolu qui le commandait, dont il ignorait le nom, les Anglais n'appelant jamais leur capitaine par son nom propre

mais seulement *Sir Captain*; que ce capitaine avait dit que si nous étions Français, il se ferait plutôt brûler et sauter que de se rendre. Voilà ce que nous avons appris.

M. Charmot, qui a été dans ce navire, dit que c'était un vaisseau de neuf cents tonneaux et plus beau que le *Florissant* qui est cependant un des plus beaux vaisseaux qui soient à la mer. Retournons trouver le *Gaillard*.

Ils se battaient, comme j'ai dit, fort vigoureusement à leur tour. Nous fûmes bientôt à eux. Je ne sais s'il nous craignait plus qu'il ne craignait les autres, ou si c'était à cause que nous l'avions attaqué le premier, qu'il nous en voulait, mais sitôt que nous fûmes à portée, il tira sur nous et nous sur lui, sans dessein de nous épargner l'un l'autre. Cette seconde charge-ci fut aussi vivement poussée et soutenue que la première, parce que nous l'avions approché à une petite portée de fusil.

Se voyant attaqué de deux navires, il fit la manœuvre d'un habile matelot, qui fut de se mettre entre le *Gaillard* et le nôtre, afin de nous empêcher de tirer, crainte de nous offenser l'un l'autre, et lui, faire feu des deux côtés. Cette manière de combattre tantôt contre le *Gaillard* et tantôt contre nous, qui dura environ deux heures, avec un peu plus d'une heure et demie que nous avons été seul à seul, donna aux autres vaisseaux le temps de nous joindre et le *Florissant* tomba sur lui avec beaucoup de résolution.

Nous ne fûmes pour lors que spectateurs du combat et entendions les boulets qui frappaient les navires

de part et d'autre, parce qu'ils se battaient de fort près et que l'obscurité était si grande, que nous ne pouvions distinguer le *Florissant* d'avec l'ennemi qui avait eu la prudente malice de mettre comme nous un feu à poupe et l'autre à beaupré.

Tout le monde admirait l'opiniâtreté de cet homme de ne se rendre pas à une force si supérieure à la sienne et en même temps son bonheur de n'être pas coulé à fond après avoir reçu tant de coups. Le vent était tout à fait calmé, le *Florissant*, ni lui, ne perdaient pas un coup, tout portait. Enfin, après trois quarts d'heure de combat, les courants les séparèrent comme ils nous avaient séparés, et l'ennemi tomba sous le feu du *Lion* qui se battit fort bien, mais de loin, n'étant pas assez fort pour l'affronter de près.

L'*Oiseau*, le plus mauvais voilier de l'escadre, parut en scène, et ne pouvant aller faute de vent, il se faisait mener en toue par sa chaloupe. A tout venant beau jeu, il fut reçu aussi gaillardement que les autres. Jamais le canon ne fut plus promptement servi. Nous tâchions de rejoindre l'ennemi et allions le plus vite qu'il nous était possible, lorsqu'il arriva une chaloupe de la part de M. du Quesne, pour nous dire de ne plus tirer, que dans l'obscurité qu'il faisait nous nous incommodions les uns les autres ; qu'il fallait remettre la partie à la pointe du jour et cependant observer l'ennemi. On ne tira donc plus et on se contenta de le garder à vue. Ce repos qu'on lui donna fut terriblement employé par lui.

Sur les deux heures et demie après minuit, il se leva un petit vent du Sud dont il fit son profit autant qu'il put. Il mit toutes voiles dehors pour tâcher de

nous échapper, mais M. de Porrières qui voulait lui donner ce matin le premier l'aubade, comme il lui avait donné la sérénade hier, a fait aventer, et comme l'*Ecueil* va parfaitement bien, nous l'avons eu joint en peu de temps. Nous avions déjà cargué nos voiles pour faire jouer nos violons et attacher avec lui un combat réglé et seul à seul, sous les voiles et à la mer, lorsqu'il a tiré le premier coup sur nous et nous sur lui.

A peine notre bordée a été lâchée, que nous avons tout d'un coup entendu dans son entre-deux-ponts, un bruit de mousqueterie lâché comme d'un salut sans intermission. C'était un coffre plein d'artifices, qu'on nomme ordinairement coffre à feu. Ce vaisseau parut tout d'un coup en feu et en flammes. Le désespoir de ne pouvoir le défendre avait obligé ce capitaine anglais à mettre lui-même le feu à son navire. Nous avons bien vu s'éloigner la chaloupe dans laquelle il s'est sauvé, mais nous l'avons bientôt perdue de vue. Nous nous sommes éloignés de ce navire le plus vite qu'il nous a été possible, crainte de quelque éclat qui aurait pu mettre le feu au nôtre.

Quelle horreur de voir un navire en feu ! En un moment ce ne fut que flamme ! Quelle horreur d'entendre les cris du reste de son équipage que ce malheureux avait abandonné à une mort certaine ! Quelle horreur d'entendre le mugissement des animaux consumés tout en vie ! Ce navire fut plus d'une heure et demie qu'il semblait un charbon ardent. Le feu qui sort de la fournaise n'est pas plus éclatant. Je ne crois pas qu'on puisse voir au monde pendant la nuit un spectacle plus horrible, surtout lorsque

le feu eut pris aux poudres, il semblait un enfer qui vomissait feu et flamme contre le ciel. L'air en fut tout en feu pendant un demi-quart d'heure ; ensuite succéda une noire et épaisse fumée qui fut une grosse demi-heure à se dissiper.

C'est ainsi qu'a péri le *Philippe Harbert* de Londres, l'un des plus beaux et des plus forts navires qui fussent à la mer, et cela, par l'intrépidité et l'inhumanité de son capitaine, digne assurément d'une meilleure fortune, s'il eût suivi le parti de son prince, mais homme à jamais condamnable, non seulement par cette raison, mais aussi par la cruauté qu'il a eue d'abandonner aux flammes et à une mort également certaine et horrible les mêmes hommes qui avaient si opiniâtrément secondé son courage et son désespoir.

Cette perte est pour les Anglais très considérable, ce navire était tout neuf et ce n'était ici que son second voyage. Le corps seul du navire armé et agréé valait plus de deux cent mille écus, et il portait pour plus de dix-huit cent mille livres de marchandises outre ses provisions. Quoique le Roi ni la Compagnie ne profitent pas de sa perte, et qu'au contraire, il nous ait fort maltraités, c'est toujours un grand profit pour nous, de nous être défaits d'un si féroce et si rude ennemi qui, dans les Indes, aurait pu nous faire bien du mal s'il avait été secondé ; mais aussi de ce que les Anglais ne recevront par cette voie ni secours, ni nouvelles.

Si nous l'avons obligé de brûler son vaisseau, les coups que nous avons reçus donnent à présent et donneront plus de huit jours, de l'occupation à nos

charpentiers et à nos calfats. Notre mâât de civadière est percé de part en part, notre mâât d'artimon est coupé au tiers. Toute notre mâture de rechange qui était élongée par nos porte-haubans est presque hors de service. Nous avons reçu six coups à fleur d'eau qui ont donné et donnent encore bien du travail à nos pompes. Nous avons soixante-quatre coups dans le seul arrière du vaisseau entre les pompes et l'arcasse (1) et pas un dans la dunette, ce qui nous paraît extraordinaire, puisque notre artimon est coupé. C'est dans ce derrière que nous sommes le plus endommagés, les boulets de vingt-quatre et de dix-huit livres de balle qu'il nous a envoyés, nous ont percés de part en part. La chambre du commandeur et la chambre du Conseil, autrement la grande chambre, sont toutes crevées.

Nous avons mis dans celle-ci toutes nos provisions, bœufs, vaches, cabris et moutons au nombre de plus de six-vingts, la boucherie en a été horrible, les entrailles crevées et percées ont envoyé le sang et la fiente de tous côtés, c'était une puanteur à étouffer et un spectacle affreux.

Grâce à Dieu, nos seuls bestiaux ont payé de leur vie et c'est un bonheur tout particulier, de ce que, dans un feu aussi rude que celui que nous avons essuyé cette nuit, nous n'ayons eu personne de tué ; bien il est vrai, que nous ayons des blessés. M. de Bouchetière, notre lieutenant, a reçu trois balles dans la jambe gauche dont l'os est découvert, un

(1) L'arcasse ou l'étambot : forte pièce de bois implantée dans la quille d'un navire, qu'elle continue obliquement à l'arrière.

éclat au genou et un autre au col et au visage, mais ce ne sera rien.

Un caporal a deux doigts coupés de la main droite.

Voilà les plus blessés, les autres n'ont eu que quelques contusions d'éclat, moi-même en ai reçu un au coude gauche. Tout le monde ici a fort bien fait son devoir. M. du Quesne nous a fait la grâce de dire à M. de Porrières qu'il était content de nous.

La sincérité, dont j'ai toujours fait profession, m'oblige de rendre justice à tout le monde. J'ai assez parlé de fois en termes méprisants du chevalier de Bouchetière ; c'est avec bien du plaisir que je trouve l'occasion de lui rendre mon estime, et même très sincère et très bien méritée. Je ne le croyais ni brave ni prévoyant. Je me trompais : il est assurément l'un et l'autre et je puis affirmer qu'il a fait paraître pendant l'action autant de sagesse que de bravoure. Il s'est signalé par celle-ci parce que, tout blessé qu'il était à trois endroits dès le commencement, il n'a pas voulu quitter son poste et a continué, s'étant fait panser à trois reprises. On ne peut montrer plus de courage et plus de cœur. Tous les officiers et tout l'équipage en sont également charmés : aussi n'en attendait-on pas tant de lui.

Le jeune le Mayer, fils de M. le Mayer, directeur pour Messieurs de la Compagnie à l'Orient, et qui n'a pas plus de douze ans et demi, n'a pas branlé de son poste et a toujours tiré avec un fusil plus lourd que lui, sans s'étonner du sifflement des balles et boulets de canon. C'est un enfant qui témoigne beaucoup de cœur et qui réussira sans doute pourvu que la fortune le seconde. Quelque chose que M. de Por-

rières, qui se faisait un scrupule d'exposer un enfant de cet âge, ait pu lui dire, il n'a jamais pu gagner sur lui d'aller se mettre en sûreté dans la fosse du chirurgien et il a toujours resté auprès de lui sur la dunette.

On s'étonnera peut-être de ce que je rapporte tant de particularités, moi dont le poste naturel était dans la soute aux poudres ; mais n'ayant encore point vu de combat sur mer, qu'à ma propre défense, quand les Anglais me prirent à la Hève, côte d'Acadie, qui n'était qu'un jeu, n'ayant point de canons, mais seulement des pierriers ; et étant naturellement curieux, j'avais prié M. de Porrières de souffrir que je lui tinsse compagnie. Il me l'avait accordé et Landais remplissait mon poste dans la distribution des gargousses, poste qui ne lui plaisait guère, parce qu'il aurait bien voulu être à l'air.

J'avais vu quelques actions à terre, puisque j'étais au combat de Mont-Cassel, le jour de Pâques Fleuries, le 11 avril 1677, et au siège de Saint-Omer. J'avais encore vu quelque chose l'année passée, à la descente que M. du Quesne, qui est à présent notre général, fit en Irlande sous le commandement de M. le marquis de Cœuvres, fils de M. le maréchal d'Estrées ; mais en vérité tout cela n'était que jeu de marionnettes en comparaison de ce qui s'est passé cette nuit. Il faut même que l'occasion ait été vigoureuse, puisque le commandeur, qui n'en est pas à son apprentissage, dit que nous nous sommes bien chauffés.

Le *Gaillard* a eu sept hommes de tués, trois mortellement blessés et douze moins grièvement.

Le contre-maître du *Florissant* a été tué avec cinq

autres, et il y a plus de trente hommes blessés.

C'est tout ce que je sais pour ce qui regarde les autres navires et que M. du Quesne a été légèrement blessé au bras. Ces vaisseaux n'ont pourtant pas approché l'ennemi si proche que nous, puisque les vergues de notre vaisseau et du sien se sont touchées, lorsqu'il a coupé son câble et que si ces vergues ne s'étaient pas sitôt débarrassées, M. de la Chassée aurait sauté à l'abordage où je l'aurais suivi. Si j'apprends quelque chose de nouveau, je le dirai.

Nous avons tâché de rattraper le mouillage pour retirer notre ancre dont nous avons coupé le câble ; mais l'escadre étant à plus de trois lieues de nous sous le vent, nous avons mieux aimé abandonner notre ancre que notre armée. Nous sommes en route et allons chercher les îles Maldives. Le vent est Sud et bon petit frais.

*Du mercredi 5 juillet.*

Toujours vent du Sud, mais très faible. Nous étions, à midi, par 11 degrés au Sud de la Ligne.

Je reviens à l'article de notre combat d'avant-hier. J'y ai omis le nombre des coups que nous avons tirés ; c'est que je ne l'ai su que ce matin, par ma visite dans la soute aux poudres. Il monte à quatre cent quatre-vingts coups de canon de tous calibres, du moins, ce nombre de gargousses pleines manque à nos poudres. C'est beaucoup de consommation, mais nous avons été attachés à l'ennemi plus de trois

heures et demie à deux reprises et, pendant ce temps, le feu a été continuel.

Il faut que ce navire ait essuyé plus de mille coups de canon.

*Du vendredi 7 juillet.*

Toujours bon petit vent. Le plus éloigné de nos vaisseaux n'est pas à une portée de fusil du nôtre ; nous nous parlons à la voix.

M. du Quesne, en passant proche de nous, a demandé des nouvelles de M. le chevalier de Bouche-tière et ordonné qu'on lui fît ses compliments. M. de la Chassée s'est chargé de la commission et s'en est acquitté avec plaisir. Le chevalier ne se sentait pas de joie et voulait se lever pour aller remercier le général ; mais on l'en a empêché, effectivement il n'est point en état de sortir de son lit.

M. du Quesne a donné à dîner à tous les capitaines de l'escadre qui sont retournés à leurs navires de bonne heure à cause du vent qui a rafraîchi et qu'on craint qu'il ne redouble, parce que c'est aujourd'hui le premier de la lune.

M. de la Chassée et moi avons dîné dans la chambre du chevalier et nous sommes servi de sa potée, son lit nous a servi de table. Tel est le caractère de l'homme, il passe, sans s'en apercevoir, d'une extrémité à l'autre. Autant nous le méprisons, autant nous l'aimons.

Nous avons appris par le retour de M. de Porrières, qu'il était mort à bord du général deux hommes

blessés à Amzuam et qu'il garde le matelot qui s'est sauvé du bord de l'anglais. Il devrait être à nous, puisque c'est nous qui l'avons recueilli, mais notre général a perdu trop d'hommes pour lui disputer celui-là. Outre cela, il est le maître.

Nous avons appris aussi que la chambre du Père Tachard a été sacrée aux boulets, aucun n'y a donné. Il n'en est pas de même de celle de M. Charmot, la sienne fait pitié, tout y était crevé et délabré. Ses livres et ses papiers n'ont pas été épargnés, non plus que la quantité de lettres qu'il avait pour plusieurs personnes qui sont aux Indes...

*Du lundi 10 juillet.*

Nous ne sommes plus dans le Sud de la Ligne, nous l'avons passée pour la seconde fois ce matin, sur les cinq heures par 104 degrés de longitude suivant l'estime des pilotes. Nous ne verrons plus guère le soleil à l'envers puisque nous allons au-devant de lui, tout aussi vite qu'il se recule de l'Europe pour venir à nous. Je ne dirai rien de la chaleur, sinon qu'elle étouffe, malgré le vent.

*Du mercredi 12 juillet.*

Toujours bon vent, nous étions, à midi, à soixante lieues de la Ligne vers Paris, mais il faudra retourner. d'où nous venons avant de voir la rue aux Ours ou celle de la Huchette. En tous cas ce ne sera pas les

mains vides, car je viens d'apprendre à bord du *Flo-rissant* où j'ai dîné que M. du Quesne est fort résolu de rester ici plutôt deux ans que de s'en retourner sans proie. Tant mieux, chacun y aura sa part.

*Du vendredi 14 juillet.*

Nous avons toujours bon vent et allons à merveille. On dit que chemin faisant, nous irons visiter les comptoirs de nos bons amis les Hollandais qui sont à Ceylan. Il y aura quelque chapeau à vendre, mais ce ne sera pas une affaire, pourvu que je rapporte le mien et que ceux qui iront retournent riches et bien chargés.

*Du samedi 15 juillet.*

Toujours vent arrière. Au roulis près, c'est un plaisir d'aller comme nous allons. Ce roulis achève de tuer nos bestiaux de Moaly que l'Anglais avait épargnés et qui ne sont point accoutumés à être bercés. Notre équipage ne s'en trouve pas plus mal, parce qu'on est obligé d'abattre et de manger plus tôt qu'on aurait voulu, ceux qui s'estropient.

Ces roulis font faire plus de contorsions que n'en font nos Précieuses Ridicules que Molière a célébrées ; ils donnent de la sauce à tel qui aurait bien voulu manger sec. M. de la Chassée en a été échaudé à dîner. Il lui est tombé plus de soupe et de bouillon dans ses grègues qu'il n'avait envie d'en mettre dans son ventre et malheureusement pour lui, cette soupe

sortait de la marmite. Il s'est mis à crier au feu avec une mine qui nous a tous fait éclater de rire. Il a pris lui-même une potée d'eau et en a rafraîchi l'endroit qui le cuisait. Autre éclat de rire. Il en a ri aussi, mais du bout des dents, comme saint Médard. Je laisse à penser les plaisanteries qu'il a fallu qu'il ait essayées ; il les prend bien, en comme qui entend la raillerie. Cela ne nous a pas empêchés de nous laver le col cet après-midi. Le chirurgien lui a mis un grand cataplasme mais le moins qu'il puisse lui en coûter, c'est la perruque. Effectivement, il est brûlé dans un endroit bien sensible. Il ne me le pardonnerait pas s'il savait que j'en plaisante...

*Du mardi 18 juillet.*

Toujours bon vent, la répétition m'en plaît. Nous roulons terriblement. M. de la Chassée est si bien échaudé qu'il lui en coûtera la peau. Il entend raillerie et je ne l'épargne pas. Il donnerait de tout cœur quelque chose de bon pour rire à mes dépens car nous ne nous faisons aucun quartier l'un à l'autre. C'est ordinairement la table qui nous sert de champ de bataille et, après y avoir bien querellé et bien ri, un verre de vin d'Espagne fait notre paix, car soit dit entre parenthèse, nous en avons d'excellent.

C'est un vieux routier qui en sait bien long et qui pourrait faire de très curieuses anecdotes sur la guerre de 1672 contre la Hollande. Il m'en a plusieurs fois entretenu et n'a jamais rien écrit ; c'est qu'il serait obligé de développer des mystères d'ini-

quité qui lui attireraient des ennemis si puissants qu'il en serait accablé.

M. de Porrières, par un bon conseil comique, avait ordonné au chirurgien de lui défendre l'usage du vin et de l'en empêcher d'en boire à dîner. Il a pensé le battre et nous a donné une nouvelle comédie.

Je me fais un plaisir par avance de manger des poulets à Pondichéry. On dit qu'ils sont excellents, je les trouverais bien meilleurs si quelque Anglais ou Hollandais nous les donnait gratis.

*Du vendredi 21 juillet.*

Il est mort cette nuit un de nos matelots. La chaleur tue et lorsque la fièvre s'en mêle la maladie est courte.

Afin de n'être point tant incommodés à notre premier combat que nous l'avons été à Amzuam et afin que l'entre-deux-ponts soit plus libre, on a fait jeter à bas les coffres des matelots. Il est inutile de leur prêcher l'obéissance qui s'observe dans les couvents ; elle n'est pas plus grande que celle qui s'observe à la mer. Nos matelots ont eux-mêmes, au premier commandement, mis la hache dans leurs coffres. Les pauvres sont toujours à plaindre, la perte n'est jamais que pour eux. Cela me fait dire avec Ovide :

*Pauper ubique jacet.*

Il en est tombé un ce matin de l'amiral à la mer. Ils travaillent et fatiguent beaucoup nuit et jour au hasard de leur vie, ils sont mal nourris en comparai-

son de ce que les ouvriers mangent à terre, peu soignés et avec cela, quelquefois bien battus ! Sont-ils moins hommes que les autres ?

*Du dimanche 23 juillet.*

M. Joyeux a régalé aujourd'hui. Tout y a été magnifique, surtout le dessert. Nous en sommes revenus très contents et bien remplis.

J'ai appris que j'ai assez bien tiré le caractère de M. le chevalier d'Aire qui commande l'*Oiseau* en le représentant comme un homme dur. Lorsque le capitaine du *Philippe Harbert* a mis le feu à son vaisseau, plusieurs Anglais se jetèrent à la mer, espérant trouver dans les Français plus d'humanité qu'ils n'en avaient trouvé dans leur capitaine de même nation qu'eux. Ils nagèrent vers l'*Oiseau* qui était le vaisseau le plus proche et crièrent leur : *come Frenchman!* Leurat, maître d'équipage ou capitaine des matelots, eut pitié d'eux quoique Provençal, nation pourtant très peu pitoyable. Il dit à M. d'Aire que des Anglais appelaient à leur secours.

— As-tu de quoi leur donner à manger ? lui demanda froidement M. d'Aire.

— Ils vivront avec l'équipage et pourront être dispersés sur l'escadre, répondit Leurat.

— Tu n'es qu'une bête, lui dit M. d'Aire, il vaut mieux les laisser boire puisqu'ils sont à même. Et n'en a sauvé aucun. Je ne dis rien là-dessus ; les plus grands approbateurs de cette action sont les Jésuites.

*Du lundi 24 juillet.*

Toujours en joie, point de chagrin, nous avons dîné chez M. du Quesne qui m'a donné deux ou trois tapes pour me remercier de lui avoir fait gagner quinze pistoles d'Espagne en quatre parties de piquet qu'il a topé, masse et paroli, tout de suite sur mon jeu, pendant que je jouais hardiment une pièce de quatre sols. Il s'est moqué de M. de Quistillic qui les a perdues, l'a raillé sans pitié et m'a rossé moi, pour avoir, dit-il, violé les droits sacrés de l'hospitalité, en ne me laissant pas perdre.

Le vent étant bon et faible, et faisant beau, nous ne sommes revenus que sur les cinq à six heures sans faim ni soif, surtout le seigneur de la Chassée qui a défrayé la compagnie aux dépens de sa brûlure qu'on a rafraîchi le plus qu'on a pu.

A peine avons-nous été à bord que nous avons vu six îlots ou petites îles, ce sont celles du Nord des Maldives (1). Nous croyions en être fort dans l'Est, mais apparemment les courants nous ont été contraires. Quoique nos pilotes soient aussi habiles qu'il puisse y en avoir au reste du monde, ils ont été surpris de ce revers qu'ils n'attendaient pas. En effet, ils ont donné assez de preuves de leur savoir pour qu'on soit sûr que ce n'est pas une méprise faite par ignorance ni par négligence.

Sur qui en rejeter la faute? Il faut convenir que la

(1) Archipel de l'océan Indien au S. O. de Ceylan.

navigation est établie sur des principes bien faux ou du moins bien incertains, puisque les plus expérimentés en sont dupes. J'aimerais mieux dire que les cartes sont fausses. Ne verra-t-on jamais celles des Jésuites?

*Du mardi 25 juillet.*

Toujours bon petit vent et autre diable à confesser : nous avons encore vu une autre île ce matin, laquelle est-ce? Les courants sont terribles ou les cartes sont fausses ; car il est certain que suivant l'aire de vent où nous avons porté toute la nuit, qui est Est-Sud-Est, nous ne devons pas en trouver sur le chemin de Ceylan où nous allons et dont nous nous croyons encore fort éloignés dans l'Ouest-Nord-Ouest. Où sommes-nous? Dieu le sait, les pilotes ne le savent pas, leurs sentiments sont partagés ; je ne le sais pas non plus. Nous courons au Sud-Est pour trouver la pointe de Ceylan qui regarde le Sud.

*Du mercredi 26 juillet.*

Nous allons toujours vent arrière, pendant le jour, mais bride en main pendant la nuit, crainte de trouver ce que nous ne cherchons pas. Ç'a été effectivement un très grand bonheur pour nous d'avoir vu de jour les Maldives, lundi dernier, car certainement deux heures plus tard, par la route que nous tenions et par le vent qu'il faisait, nous aurions donné dessus

à pleines voiles ou debout au corps, pour parler matelot.

*Du vendredi 28 juillet.*

Notre premier pilote jurait ce matin contre les courants, et jurait en homme de mer, c'est-à-dire qu'il se donnait à plus de diables qu'il n'y a de pommes en Normandie, que sans les courants on verrait terre. Sa colère a tenu bon contre les pieuses remontrances de nos missionnaires qu'il a envoyé dire leurs matines, c'était jeter l'huile sur le feu ! Il avait tort de jurer, mais il avait raison de soutenir son sentiment, car sur les huit heures du matin, l'*Oiseau* a mis pavillon français, ce qui est le signal de terre, un quart d'heure après, nous l'avons vue, le brouillard nous la cachait. C'est l'île de Ceylan.

Il est venu de terre deux chaloupes pour nous reconnaître. On a serré les pavillons blancs et on a arboré pavillon hollandais pour les faire venir à bord. L'appât était trop grossier, elles n'ont pas voulu y mordre ; au contraire, elles sont retournées à voiles et à rames, on leur a inutilement donné chasse. Ils ont des signaux pour se reconnaître, et ne les sachant pas, nous passerons toujours pour ce que nous sommes.

On dit ordinairement, qu'à quatre grandes lieues au large, on sent la canelle et le girofle dont cette île est pleine. J'ai l'odorat fin : je ne suis point enrhumé ; je puis affirmer que je ne sens ni l'un ni l'autre. Nos

missionnaires avouent aussi bien que moi, qu'ils ne sentent rien moins.

On dit qu'on voit un navire bien loin, tant pis, car on ne voit presque goutte. Il vaudrait mieux qu'il parût le matin, on aurait la journée à soi.

## CHAPITRE X

Capture et pillage de la flûte le *Montfort de Batavia*. — Lâcheté du sous-lieutenant le Vasseur, qui fait perdre à Challes une part de prises importante. — Aventure de M. de la Chassée et d'une belle Hollandaise. — Autre capture d'un caboteur. — L'escadre défile en vue de Trinquemalé, Négapatam, Trinquebar, Porto-Novo, Gigeri et arrive à Pondichéry.

*Du samedi 29 juillet.*

Grande joie à bord dès le matin. Et moi, j'écris la rage dans le cœur, non seulement par rapport au gain que je devais faire et que je n'ai point fait, mais plus que cela, parce que j'ai eu part à la plus basse lâcheté qui s'est jamais faite.

Dès la pointe du jour, nous avons aperçu le même navire que l'on vit hier au soir. Il ne se méfiait point de nous étant resté toute la nuit sur ses ancres. Nous lui avons donné chasse, il a été mouiller dans une anse à une portée de fusil de terre, et nous avons vu que ce n'était qu'une grosse flûte sans défense (1).

M. de Porrières y a envoyé le canot pour s'en emparer et amener le capitaine ou empêcher sa chaloupe de gagner terre en allant lui couper le chemin,

(1) Les flûtes étaient des bâtiments de guerre peu armés, généralement réservés au transport du matériel.

pendant que je resterais à la flûte à remplir les fonctions de mon emploi. L'*Écueil* aurait eu tout le butin, si son intention avait été suivie, mais il avait confié l'exécution de ses ordres à un indigne officier. Son nom est trop précieux pour le cacher ; c'est le sieur le Vasseur, natif de Dieppe, frère de M. le Vasseur, avocat au Conseil. Nous n'avons ni arrêté la chaloupe, ni le canot, ni la flûte, ni été jusques à elle. M. de Bouchetière était trop incommodé de la jambe et quoiqu'il se fût levé malgré M. de Porrières et qu'il voulût y aller, il n'était pas de la prudence ni de la charité du commandeur, d'engager dans une si grande fatigue un bon officier déjà fort blessé.

Ainsi, nous étions commandés par le second lieutenant. Le dirai-je ? Oui, il faut le dire : notre digne officier, et un quartier-maître, aussi lâche que lui, se sont figuré qu'il paraissait plus de quarante hommes armés de mousquets et de grenades qui nous attendaient pour nous choisir, et, sur ce beau prétexte, ont retourné. On ne m'accusera pas d'avoir eu part à cette lâcheté quand on saura que je lui dis, dans la rage qu'une si infâme poltronnerie me causait :

— Eh ! morbleu, monsieur, où diable voyez-vous ni mousquets, ni grenades ? Je ne vois que de pauvres diables assis sur leur cul, la pipe à la gueule. Donnons dessus, nous les enlèverons comme des corps saints, ou du moins exécutons nos ordres et coupons le chemin à la chaloupe qui fuit à terre.

— Eh f..., monsieur, mêlez-vous de vos écritures, ai-je eu pour toute réponse.

— Vous avez raison, ai-je repris, nous en vivrons

plus longtemps. Ensuite je me suis tu en enrageant dans l'âme. On leur a crié à plus d'une portée de fusil de venir à bord.

— Eh ! comment diable y viendront-ils, ai-je répondu, leur chaloupe et leur canot fuient à terre ; y viendront-ils à pied ?

Un beau — mêlez-vous de vos affaires — a été la réponse. Je me suis appuyé sur le canot dans un désespoir enragé, d'avoir eu part en quelque sorte à une lâcheté qui s'est faite à la vue de toute l'escadre.

M. du Quesne qui l'a vue nous a fait signal d'aller à son bord.

— Comment, monsieur ! lui a-t-il dit, M. de Porrières se moque-t-il de vous exposer à la gueule du canon ? un bon officier, un brave homme comme vous ? Suivez M. d'Auberville, et faites comme lui.

La beauté du fait est que notre digne sous-lieutenant n'a pas distingué la raillerie, qu'il a pris l'affirmative et sur ce pied-là voulait que j'applaudisse à son action. Mais il s'est trompé.

— J'ai vu l'action, ai-je crié à M. du Quesne, mais je n'y ai point de part.

Tout le monde de l'amiral s'est mis à rire. Il a pour lors commencé à ouvrir les yeux. Je dirai ce qui en a réussi. Nous avons suivi M. d'Auberville et sommes allés à la flûte. Je dirai ce qui s'y est passé après avoir dit ce qui était arrivé à notre chaloupe.

A peine avons-nous été partis de l'*Écueil*, que le commandeur avait envoyé la chaloupe avec les mêmes ordres d'empêcher le canot et la chaloupe de la flûte de gagner la terre. Elle était commandée par un brave homme qui s'est fort bien acquitté de la

commission. C'est M. de la Chassée. Il a vu que la chaloupe de cette flûte tirait à terre aussi bien que le canot et il a sagement jugé que le capitaine ne la défendrait point, que peut-être lui-même fuyait dans la chaloupe et qu'elle et le canot emportaient ce qu'il y avait de plus riche et qu'aussi le plus sûr était de gagner terre et de les empêcher d'y aborder.

Sur ce sage fondement, il a fait jouer l'aviron le plus qu'il a pu et ses matelots qui comptaient sur un butin certain, tirant de toutes leurs forces, et quinze soldats animés par la même raison, tirant aussi, et aidant les matelots, il ne faut pas s'étonner si des gens bien intentionnés ont réussi. Il a enlevé chaloupe et canot. Tous les Hollandais avaient fui à terre où ils espéraient mettre à couvert ce qu'ils emportaient, mais étant vivement poursuivis, ils avaient tout abandonné. Presque tout a été pillé, ils en sont revenus riches et moi je n'ai rien eu, par la lâcheté du seigneur le Vasseur. Entre ceux qui fuyaient à terre, il y avait une jeune Hollandaise fort jolie (1) à ce que M. de la Chassée m'a dit. Elle avait été aperçue par un Français aussi amateur de beau sexe que de l'argent. J'en aurais peut-être fait autant :

*Nec cor nec mores mutant qui trans mare currunt.*

Celui-ci s'était mis à ses trousses et comme c'est un égrillard qui va bien du pied et que cette fille

(1) Rikwart nous a dit longtemps après que cette fille qui n'a qu'environ dix-sept ans, est nièce de M. Speelman, général à Batavia, et qu'elle venait trouver le gouverneur de Trinque-malé auquel elle était fiancée.

(Note de l'auteur du *Journal*.)

chargée ne pouvait pas suivre les autres qui fuyaient plus vite qu'elle, il l'a rejointe à l'entrée du bois. Il l'a déchargée de ses richesses et lui a ôté jusqu'à un très beau fil de perles qu'elle avait au col, ses pendants d'oreilles et ses bracelets de diamants, sans que cette fille plus morte que vive ait dit mot. Si après cela, il l'eût laissée aller, toutes ces richesses lui seraient restées, mais le diable qui se fourre partout lui a inspiré la tentation, il a voulu la satisfaire.

Cela se passait à l'entrée du bois, et cette fille qui n'avait pas soufflé pendant le vol, s'est défendue de toutes ses forces et s'est mise à crier au meurtre et au viol à pleine tête. M. de la Chassée qui entend le hollandais mieux que moi le français, y a couru, il a délivré cette fille de toute violence, et le galant, à sa seule vue, avait lâché prise et fuyait à son tour.

Notre Père la Chassée est un sac à péchés mortels, fort ami de la joie et du beau sexe. Il a su d'elle ce qui s'était passé et ce que le Français lui avait pris qui valait plus de quinze cents pistoles. C'était un sac de deux cents coupants d'or, chaque coupant valant trente-sept livres dix sols de notre monnaie ; un collier de perles de deux mille écus, et les pendants d'oreilles, les bracelets, la rose et le reste à proportion.

Il a cru devoir faire le généreux par une libéralité qui ne lui coûterait rien. Il a amené cette fille sur la rive. Il a retiré du matelot les bijoux, il les a rendus à cette fille, en lui disant que les Français sont trop honnêtes gens pour faire la guerre aux femmes et aux filles surtout aux belles pour lesquelles ils ont un fonds inépuisable de respect ; ensuite il l'a con-

gédiée, et son monde étant rembarqué, il a pris le chemin du général.

Que cette aventure-ci et sa brûlure vont me donner beau jeu ! Je ne voudrais pas pour beaucoup que cela ne lui fût pas arrivé.

Il a conduit à bord de l'amiral et de l'*Ecueil*, la chaloupe et le canot de la flûte, chargés de coffres et de barils, pour savoir ce qui était dedans, le tout ayant été promptement défoncé. Cela ne me regarde plus, quoique cela eût dû me regarder. J'ai rempli mes devoirs, le reste m'est fort indifférent.

Nous étions cependant à bord de la flûte où chacun pillait dans l'entre-deux-ponts à qui mieux mieux. On ne voyait que coffres brisés, porcelaines rompues, enfin toute la confusion que l'avarice et l'avidité peuvent causer dans un bâtiment pris de force. Je ne parlerai point des autres ; à mon égard, je n'ai rien emporté qu'un couteau et un miroir de la chambre de l'écrivain, qui pourtant m'aurait appartenu en entier si j'y avais entré le premier et que j'eusse apposé le cachet, mais par la lâcheté de le Vasseur, l'écrivain du Roi de l'amiral qui y était entré le premier s'en était emparé.

Cet écrivain du Roi, nommé Hérault, n'a pas eu l'honnêteté de m'offrir rien du tout d'un butin qui aurait bien dû, tout au moins, nous être commun. Après cela, il est retourné à un nouveau pillage dans l'entre-deux-ponts ; et le Vasseur, plus capable de piller que de tout autre chose, s'est jeté sur tout ce qu'il a pu avec la frénésie et l'avidité d'un Normand bien lâche et bien voleur.

Cette flûte, d'environ six cents tonneaux, est armée

de douze petites pièces de canon. Elle a été bâtie à Sardam à une lieue d'Amsterdam, elle n'a que cinq ans, ayant été faite en 1684. Elle était commandée par un Hollandais nommé Jérôme Rikwart qui avait quatre-vingt-dix hommes d'équipage et dont douze sont esclaves. Elle est nommée le *Montfort de Batavia*. Elle est chargée de riz qui est la provision qu'elle portait aux comptoirs que les Hollandais ont à cette île de Ceylan, à la vue de partie desquels elle a par conséquent été prise. Elle a des coffres pleins d'armes, beaucoup de médicaments pour les mêmes endroits et de l'argent destiné à payer les ouvriers, commis et autres que la Compagnie hollandaise y emploie.

Pendant que nous avons été à son bord, il a fallu essuyer mille railleries et autant de grossières turlupinades que le Vasseur entendait, car c'était pendant qu'on pillait qu'on les lui disait. J'admirais la bassesse de sa tranquillité. Cela me devait être indifférent puisque ce n'était pas moi qui avais commandé ; et n'en aurais certainement pas branlé si, par une mauvaise plaisanterie, le capitaine d'armes de M. du Quesne ne m'eût mis personnellement en jeu en venant, avec un air empressé, me demander une plume, de l'encre et du papier, de la cire et un cachet, disant que j'en devais avoir de reste puisque je ne m'en étais pas servi.

— J'ai, outre cela, ce que vous ne savez pas, lui ai-je dit, c'est qu'il me reste de quoi payer un insolent et un mauvais plaisant. — Et en même temps, lui ai appliqué le coup de poing le plus rude et le mieux placé que j'aie donné de ma vie. Ma main laisse quelquefois des marques, il a dit lui-même, qu'en

plein jour, je lui avais fait voir plus d'un million d'étoiles. Je n'en sais rien, mais je sais bien qu'il lui en coûte deux grosses dents de la mâchoire gauche, que je lui ai arrachées sans polissant. J'ai retourné à la charge et lui ai montré, pour sa propre expérience, que tous les gens de l'*Écueil* ne sont pas également endurants. M. d'Auberville me l'a ôté des mains.

Cela a calmé une partie de mon chagrin, mais je craignais que cela ne me fît quelque mauvaise affaire avec M. du Quesne qui est venu à l'issue du dîner avec le commissaire. Il n'en est rien, son neveu l'avait instruit de tout à mon avantage. Il m'a seulement renvoyé à bord de l'*Écueil*, et m'a fait plaisir, car je n'avais ni bu ni mangé de la journée, et il était près de trois heures.

A peine ai-je été arrivé, que j'ai été instruit de la générosité de M. de la Chassée pour la belle Hollandaise. M. de Porrières et moi avons pensé le désespérer en lui prouvant par bonnes raisons que sa sagesse n'était point le fruit de sa vertu, mais un effet de sa brûlure qui l'avait mis hors d'état de faire aucun péché ; que cette partie de lui-même, qui avait senti la chaleur du pot, n'était point en état de s'exposer à sentir celle de la chaudière des diables. Il a voulu faire exhibition de pièces. Autre matière à risée. Enfin on lui en a tant dit, qu'il a demandé quartier.

Nous allions nous mettre à table pour souper, lorsque le Vasseur est venu. Le front de cet indigne sous-lieutenant m'a remis tout de bon en colère. Il n'y a rien de désobligeant et d'outrageant que je ne lui aie dit sur sa lâcheté et sur sa tranquillité à souffrir les railleries qu'on lui avait faites à sa barbe.

Le commandeur a ajouté qu'il le croyait tout autre ; qu'ordinairement les gens de sa nation sont soldats ; qu'il ne devait pas se charger d'aucun ordre s'il ne s'était pas senti assez de cœur pour l'exécuter. A ces beaux compliments, le guerrier s'est levé, les yeux plus rouges qu'écarlate. J'ai voulu voir ce qu'il allait faire avec son air furibond. Il est descendu bravement sur le pont, a pris par les cheveux et a gourmé le quartier-maître, son conseiller. L'éclat de rire que j'ai fait a obligé tout le monde à regarder, et tout le monde a ri de bon cœur aussi bien que moi. Quand il a été bien las, il a enfoncé son chapeau dans sa tête, a remonté fièrement sur la dunette ; et, à grands pas, s'est allé claquemurer dans sa chambre, d'où il n'a pas sorti depuis et n'a point soupé.

*Du dimanche 30 juillet.*

Nous avons resté ici à l'ancre toute la journée, je n'ai point sorti de bord, dont je suis très aise. Le pillage a continué et M. du Quesne a dit à le Vasseur qui n'a pas perdu un voyage, qu'il le châtierait de tant prendre et de mériter si peu. Paroles très gracieuses.

*Du lundi 31 juillet 1690.*

Nous avons appareillé ce matin et emmenons la flûte à Pondichéry. Il n'y a que deux jours de chemin si nous allions en droite route. Nous avons donné trois

de nos matelots pour faire partie de son équipage. Dieu nous donne d'autres prises, j'y profiterai assurément car, quand je devrais me perdre en n'obéissant pas, je n'irai de ma vie avec un homme qui m'a fait rougir.

Nous avons ici trois Hollandais dont l'un servait de ministre ou de prédicant sur la flûte. Il ne sait que le jargon de sa nourrice et pas un mot de latin. Il me paraît aussi beaucoup ivrogne, tant pis pour lui. Les deux autres sont bons matelots qui gagneront bien leur vie. Nous avons aussi deux Lascaris ou esclaves noirs qui sont affreux. Ces malheureux se laisseraient plutôt mourir de faim que de toucher à ce qu'un chrétien aurait touché. On leur a donné un pot et du riz. Qu'ils s'en accommodent.

*Du mardi 1<sup>er</sup> août 1690.*

Nous avons mouillé ce soir à deux portées de canon de terre.

*Du jeudi 3 août.*

Nous ne mouillerons plus, parce que ceci est plein de roches, ou de très mauvaise tenue. Les courants nous ont dérivé à plus d'une lieue du reste de l'escadre, et le *Lion* a perdu une ancre, son câble ayant été coupé par les roches. Nous ne quittons pas de vue l'île de Ceylan. Ce pays-ci doit être bien malsain, toujours embrumé et couvert de nuages.

Ce qui est bon à prendre est bon à rendre, dit le

proverbe. MM. de Porrières et de la Chassée ont été dîner chez M. du Quesne. Ils y ont appris qu'il a ôté à Hérault une partie de son pillage de la flûte. J'en suis ravi. Bien loin de piller, un écrivain du Roi doit empêcher le pillage et le désordre. Je ne voudrais pas, pour tout mon sang, avoir été l'objet d'un pareil reméré. J'en suis à couvert, mais le général dit que si je ne pillais pas, je fais autre chose qui ne vaut pas mieux ; il veut parler de son capitaine d'armes qui a encore, comme dit Garreau, les badigoinces écarbouillées. J'en suis fâché mais je n'en suis point cause, s'il avait été moins insolent, il ne porterait pas mes marques....

*Du dimanche 6 août.*

Il a plu cette nuit pendant plus de six heures, les éclairs éclataient de tous côtés, et quelques coups de tonnerre se sont fait entendre, mais peu. Le vent était bon petit frais et je me suis baigné, étant exprès resté à la pluie. Je m'en étais déjà bien trouvé et je m'en trouve bien encore.

Nous avons vu, dès le matin, un navire à plus de quatre lieues de nous. Nous l'avons cru gros, mais l'ayant approché, nous avons vu que ce n'était qu'un engin de trente-cinq tonneaux. M. du Quesne lui a tiré un coup de canon, il a amené son pavillon hollandais et on l'a pris sans coup férir. C'est un de ces petits bâtiments qui servent à aller de comptoir en comptoir le long de la côte, porter et rapporter des marchandises nouvelles. Il venait de Trinquemalé, à

dix lieues d'ici, à Capello qui est justement l'endroit où nous l'avons pris, à deux lieues de terre ou environ. Il venait chercher du riz et du bois et est chargé de roches. Ils n'étaient que douze hommes dedans, deux desquels sont à présent ici, et nous avons donné deux Français en leur place pour emmener cet engin avec nous. Il va bien à la voile et ces petits bâtiments sont d'un très grand secours. Nous avons appris que le long de la côte de Coromandel où nous allons et où nous sommes presque, il y a six gros navires bien chargés. Tant mieux, nous pourrons en naturaliser quelqu'un.

*Du lundi 7 août.*

*Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane.*

Il a fait toute la nuit un temps de diable, mais il s'est éclairci avec le jour. Les courants nous ont été absolument contraires, nous avons reculé au lieu d'avancer, nous avons été obligés de mouiller cette nuit devant un endroit où l'on voit de loin un grand bâtiment qui paraît neuf. On dit ici que c'est une pagode, mais après l'avoir observé autant que la distance me l'a pu permettre, je crois que c'est un magasin nouvellement construit.

*Du mardi 8 août.*

Nous avons remis à la voile, deux heures avant le soleil levé, nous avons été tout le jour à une lieue de terre au plus par le plus beau temps et le meilleur

vent du monde. Nous avons passé devant une forteresse hollandaise nommée Trinquemalé : elle est, à ce qu'il m'a paru, bâtie dans une péninsule qui s'avance dans la mer. Une montagne la couvre du côté de la terre. Elle commande toute l'entrée du port qui est étroite mais bonne.

L'ouvrage m'en paraît régulier et neuf, à ce que je puis juger par mes longues-vues. C'est un pentagone bien flanqué, revêtu dans ses courtines et bien garni de canons. Il faut passer sous leur feu pour aller au mouillage. M. du Quesne dit que, s'il était dans ce mouillage, avec un seul vaisseau de cinquante canons, il en empêcherait l'entrée à une armée royale. Cela paraît effectivement bien fort. Il y a été, et moi non. Cependant les Français qui ont possédé cette terre, n'ont pas su la conserver et ont été obligés de l'abandonner avec cinquante pièces de canon. En effet, j'ai toujours ouï dire à la honte de la nation, qu'elle est propre et bonne à tout entreprendre, mais qu'elle est trop remuante pour rien achever.

*Du mercredi 9 août.*

Nous sommes fort bien intentionnés et si nous n'attrapons rien, ce n'est pas de notre faute. On dit qu'il y a une flûte à l'entrée de la côte de Coromandel ; et, comme M. du Quesne voulait l'avoir, nous avons mouillé cette nuit pour ne pas la manquer.

M. du Quesne est venu ce soir à bord. J'ai dit ci-dessus qu'il avait fait rendre gorge à Hérault son écrivain, mais je ne comptais pas avoir part à la res-

titution. Je l'ai eue pourtant, puisque notre général m'a fait présent de cent piastres et le commandeur de vingt-cinq pour me dédommager du profit que je devais faire à la flûte et que je n'ai pas fait. Ainsi, avec la réputation de n'être point pillard, j'ai eu part au pillage par un endroit qui me fait honneur.

Je ne sais si tout le monde qui est dans l'*Ecueil* est aussi content que moi de la visite de notre général. Je ne le crois pas, ayant vu ce soir à table un certain M. le Vasseur qui m'a paru faire de très mauvais sang et avoir le gosier aussi étroit que ses yeux étaient rouges et gros. M. du Quesne et le commandeur l'ont fait descendre dans la chambre du Conseil ; d'où, au bout d'un quart d'heure, il est remonté seul dans sa chambre et en a emporté une pochette de cuir qui n'était pas vide, et cette poche est entrée avec eux, sans lui, dans la chambre du chevalier de Bouchetière. Y aurait-il eu quelque partage forcé ? L'apparence le dit et je ne la crois point trompeuse. Je le saurai, car je ne crois pas que M. de Porrières me le cache.

Cette flûte était bien riche et a été cruellement pillée. Il y a des matelots qui y ont fait fortune dans leur état, s'ils savent se borner. Il est inutile de dire que j'ai salué la santé de mes bienfaiteurs.

*Du jeudi 10 août.*

Nous avons remis à la voile de grand matin ; et, au lever du soleil, nous avons vu sept navires. Nous avons donné dessus et espérons bien en prendre quelqu'un. Mais non. En voici la raison. Ces navires

sont mouillés devant Negapatam, premier fort que les Hollandais ont sur la côte de Coromandel, en sûreté sous son canon, excepté une flûte qui s'y est allée mettre sitôt qu'elle a vu que nous tâchions de l'approcher. Nous avons cru qu'elle s'était échouée, mais elle avait simplement touché.

M. du Quesne a mis pavillon de Conseil ; les capitaines y ont été. Le résultat a été de poursuivre la route, par plusieurs bonnes raisons : entre autres, que nous n'avons point de pilotes qui connaissent le havre, ni son entrée ; que ces navires sont sous le feu du fort qui nous choisirait si nous approchions de la portée de son canon dont il a soixante-dix pièces ; et qu'enfin pour y aller, il fallait passer sur des basses où nous pourrions toucher aussi bien que la flûte.

Nous avons donc poursuivi notre route et, à cinq lieues de là, nous avons passé devant une autre forteresse belle et grande, qui se nomme Trinquebar et appartient aux Danois, il y avait trois de leurs navires mouillés devant. Nous ne nous sommes point arrêtés, n'ayant rien à démêler avec eux...

*Tempora vanescunt, tacitisque senescimus annis.*

*Le temps insensiblement fuit,*

*Le nombre de nos ans augmente.*

*Malheureux que je suis ! J'en compte un avec trente,*

*Sans pouvoir en montrer le fruit.*

C'est à pareil jour de saint Laurent, dimanche 10 août 1659, que je suis né, et que ma mère, à ce qu'elle m'a dit, souffrit beaucoup pour rien qui vaille. J'y étais, mais j'ai beau rappeler mes idées, je ne

m'en souviens plus. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais valu grand'chose.

*Du vendredi 11 août.*

Nous avons remis ce matin à la voile ; et, à midi, nous avons passé à la vue d'un endroit où il y a quatre pagodes proches l'une de l'autre. Nous avons vu Porto-Novo où les Portugais ont un fort. Il y avait trois navires qui ont arboré le pavillon danois. Nous avons continué notre chemin, sans leur faire plus au long décliner leur nom. Peut-être sont-ce des Anglais ou des Hollandais. Quoi qu'il en soit, il n'y a guère d'apparence qu'ils osassent, à la vue des Portugais, se dire Danois. Outre cela, nous avons ici assez d'ennemis sans en faire d'autres de gaieté de cœur, étant une insulte aux Portugais de prendre, dans leur rade, des gens qui s'y sont réfugiés.

Cette terre me paraît parfaitement belle, unie, plate et couverte de verdure. On ne voit de tous côtés que des pagodes.

Nous avons encore mouillé ce soir parce que le vent a tout à fait calmé et que la nuit approche. Nous voyons Pondichéry et n'en sommes qu'à deux bonnes lieues.

*Pondichéry. Du samedi 12 août 1690.*

J'écris, sur les dix heures du matin, pour dire qu'après avoir bien chanté Noël, Noël est enfin venu ; c'est-à-dire que nous sommes à l'ancre devant Pon-

dichéry. L'endroit me paraît beau, mais je n'y vois point de fort. On dit pourtant qu'il y en a un. Quand j'aurai été à terre, je dirai comme il est fait. On nous a salués de neuf coups de canon et M. du Quesne a rendu coup pour coup. Nous avons chanté le *Te Deum* à l'issue de la messe. Dieu veuille que nous en fassions autant en France avec autant de joie à notre retour et en aussi bonne santé que nous sommes tous.

La mer est couverte de nègres qui pêchent sur des radeaux. Ce ne sont que trois bûches jointes ensemble avec des cordes. Ils ont apporté des fruits et le poisson qu'ils prennent. Le premier qui est venu à bord avait amarré son radeau à un anneau et était monté en haut. Soit par la malice de quelqu'un, ou que la corde ne valut rien, elle a cassé et le radeau allait à vau l'eau. Un Français aurait été déconcerté, mais le nègre a dans le moment pris son parti. Il s'est jeté à la nage, la pipe allumée à la bouche. Il a rejoint son radeau et est revenu, sans que sa pipe fût éteinte. La manière dont il s'y est pris me fait déjà connaître que ces gens-ci sont aussi bien que les sauvages du Canada et de l'Acadie, des animaux amphibies, moitié chair et moitié poisson.

J'irai à terre sitôt que j'aurai déjeuné. Le Messer Gaster de Rabelais veut être servi et rempli, et le mien est aussi vide qu'un tambour.

Je ne sais quand je reprendrai la plume.

## CHAPITRE XI

Description de Pondichéry, établissement mal choisi et place mal défendue. — Les éclopés de Vénus. — La situation au Siam. Départ pour Madras.

*Du jeudi 24 août 1690.*

Je n'ai point écrit depuis le 12 du courant parce que j'ai presque toujours été à terre ou tellement occupé à bord, que je n'ai pas eu un instant à moi. Mais à présent que nous sommes sous voiles, je vais écrire en un seul article, tout ce qui me paraît de Pondichéry, ayant mes mémoires tout prêts.

Premièrement, cette terre-ci est fort basse : les vaisseaux mouillent à près d'une demi-lieue ; les chaloupes, ni les canots, ne peuvent approcher de terre qu'à une grande portée de fusil, parce que la mer brise tellement que ce serait vouloir se perdre que d'en approcher davantage. Les noirs du pays viennent prendre ceux qui y vont, les marchandises et autres choses dans de grands bateaux plats, qu'on appelle *chelings*, dont les bords sont fort élevés. Ces bateaux sont faits de planches fort minces, non clouées, mais simplement cousues ensemble avec de la corde, sans bitume, goudron, poix, ni étoupe. Ainsi, l'eau y entre de toutes parts, en si grande quantité, qu'on

est toujours en risque d'être noyé et que les marchandises sont toujours mouillées.

Je ne sais pourquoi la Compagnie n'y fait pas construire un quai : il épargnerait le coût de ces chelingues et assurerait la vie et les marchandises. C'est, dit-on, du sable mouvant et on ne peut bâtir sur un fondement si peu solide.

[Pourtant la chose n'est point impossible et très certainement on réussirait si on l'entreprenait. Avec la faible connaissance que j'ai des fortifications et de la géométrie, je me chargerais volontiers de l'exécution, au péril de ma vie.]

Le fort est bâti à deux cents pas de la mer. Ce n'est qu'un carré barlong, très irrégulier, n'y ayant que trois mauvaises tours rondes et qui n'est flanqué que du côté du jardin, où il y a un bastion régulier.

J'ignore quel est celui qui en a fourni le plan et le nom de celui qui a conduit la construction ; mais, certainement, ni l'un ni l'autre n'entendait les fortifications ni l'ingénierie. Il n'y a en tout que trente-deux petites pièces de canon, de quatre, de six et de huit livres de calibre. Ainsi, n'est-il que de très peu de défense : mais on dit qu'ils n'ont rien à craindre, ni du côté de la mer, les vaisseaux ne pouvant approcher, ni du côté de la terre, étant sous la protection du Mogol.

Ce fort paraît neuf et l'est aussi. Il est bâti de brique couverte d'une espèce de chaux, infiniment plus belle que celle que nous avons en France et qui en vieillissant contracte une couleur et un éclat uniforme qui la ferait prendre pour du marbre blanc. Ce fort n'a en dehors ni fossé, ni glacis. Ce n'est qu'une

muraille tombante, sans talus ni cordon ; en un mot, un fort très indigne d'en porter le nom. Le jardin est derrière dans l'Ouest ; il est bordé d'un marais et d'un petit ruisseau qui lui conserve son humidité. C'est proprement un potager et une gueuserie pour nous.

[Le directeur et les autres officiers logent dans ce fort, dont tous les bâtimens ne sont pas achevés, particulièrement l'église des Capucins qui y sont établis. Il y a quelques maisons de Français en dehors du fort, assez proprement et commodément bâties, d'un seul étage, toutes enduites à la chaux dont j'ai parlé, ce qui forme une vue assez agréable.]

Les cabanes des noirs sont éparses çà et là, sans ordre ni alignement et ne sont faites que de terre détrempée, soutenue en elle-même par des morceaux de branches d'arbre qui y sont mêlées.

Les Français y sont environ deux cents personnes, compris les officiers et les soldats. Les trois quarts et demi de ceux-ci n'osent retourner en Europe : non qu'il leur soit défendu de revenir dans leur patrie ; mais c'est que les filles suivantes de Vénus les ont si bien salés et poivrés, qu'ils crèveraient dans les froidures du cap de Bonne-Espérance, s'ils hasardaient de le repasser. Ils ne sont pas difficiles à distinguer. Ils sont si pâles, livides, maigres et hideux, que si je ne les avais pas vus l'épée au côté, je les aurais pris pour de nouveaux Lazares, ou du moins des moines de Notre-Dame de la Trappe. Ils ont si peu de force, que d'un souffle de vent on les jetterait par terre. Voilà des gens bien capables de faire résistance aux ennemis !

On fait garde perpétuelle dans ce fort, comme en Europe. Ils devraient y vivre chrétiennement et surtout chastement, du moins pour leur santé. Ils ont devant les yeux quantité de bons exemples ; y ayant, outre les Capucins, des missionnaires et des Jésuites qui y passent très souvent et un Frère Cordelier qui demeure avec les Capucins ; en un mot, autant de pasteurs qu'il en faut pour un si petit troupeau. Tous les officiers que j'y ai vus, pourris ou non, me paraissent gens d'esprit, ponctuels, intelligents. C'est dommage des premiers.

C'est d'eux tous que nous avons appris que, malgré les faux bruits répandus, l'usurpateur Pitachard est toujours roi absolu ; que le roi de Siam, notre allié, est mort d'un genre de mort inconnu ; que M. Constance est mort dans les tourments huit jours après et qu'on ne sait ce que sa femme, ses enfants et la princesse de Siam sont devenus ; que les catholiques y sont toujours persécutés, particulièrement les missionnaires, qui sont toujours aux fers et qui sont exposés à des supplices, que Busiris, ni Phalaris, son ingénieur d'exécrable mémoire, n'auraient jamais inventés... (1).

Quoi qu'il en soit, le R. P. Tachard ne veut point demander à Pitachard la confirmation du caractère d'ambassadeur dont le feu roi de Siam l'avait revêtu : son voyage de Siam est fait, et sa légation imparfaite, si les choses ne changent de face.

M. Charmot revient avec nous : il espère passer à Siam ou au Tonkin. Il est certain que la douleur

(1) Voir l'introduction.

d'abandonner de nouveaux convertis lui arrache tous les jours des larmes. Son zèle le portait à s'exposer à tout pour la foi de Jésus-Christ ; l'intérêt de la mission le rappelle en Europe et c'est à quoi il obéit...

[Je retourne à Pondichéry. C'est l'endroit le plus stérile et le plus mauvais de la côte de Coromandel. Il n'y croît rien du tout qu'un peu de riz et des herbes potagères. Je ne puis comprendre à quel dessein les premiers Français, qui sont venus ici, se sont fixés dans un endroit de si difficile accès et si incommode pour la vie. Je l'ai plusieurs fois demandé : on ne me l'a point dit, parce qu'on ne le sait pas et je ne puis le deviner.]...

Le trafic consiste en toiles, poivre, coton, soieries, salpêtre et autres marchandises, qui viennent du Bengale où nous allons. J'en parlerai, si j'en suis mieux informé...

Ce pays-ci appartenait autrefois au Mogol et a été usurpé sur lui par un de ses généraux, nommé Sombagi ou Sévahi, dont le fils règne à présent, mais dont l'autorité est chancelante, à cause de sa jeunesse. On m'a promis de me faire, au retour de notre hivernement, une relation de la guerre qui dure encore entre le Mogol et Remraja : celui-ci pour conserver les conquêtes de son père, l'autre pour l'en chasser.

Voilà tout ce que je sais et que j'ai appris des Indes à Pondichéry. A nouvelle connaissance, nouvelle écriture. Nous avons remis à la voile sur le midi, par un petit vent du Sud qui est bon. On m'a dit ce matin, en déjeunant au fort, que nous allons à

Madras, trouver des Hollandais qui y sont et que nous y tirerons du canon, sous les auspices de saint Louis et du Roi, dont c'est demain la fête. Dieu le veuille, pourvu que ce soit *ad majorem gloriam nominis sui, ad utilitatem quoque nostram.*

## CHAPITRE XII

Bombardement de Madras. — Retraite de l'escadre. — Sang-froid du commandeur de Porrières. — Incendie d'un navire anglais de 300 tonneaux. — Trait de courage de Challes. — Croisière dans le golfe du Bengale. — Relâche à Balassor. — L'escadre dispersée par la tempête. — Étrange conduite de M. de Joyeux. — Le P. de Quermener. — Châtiment original de deux matelots voleurs. — Arrivée à l'île Négrade.

*Du vendredi 25 août.*

L'on nous a dit hier que nous tirerions le canon aujourd'hui, on ne m'a pas trompé.

Nous sommes arrivés à la vue de Madras dès le matin, mais le vent étant extrêmement faible, nous n'avons pu en approcher que sur le midi. Nous y avons compté quatorze navires tant gros que petits, dont cinq anglais et neuf hollandais, tous mouillés sous le canon de la forteresse qui est la plus belle et la plus forte que les Anglais aient aux Indes (1). Elle a vingt-six pièces de canon de trente-six à quarante-huit livres de balle, ce que nous avons connu par la suite. La forteresse est un heptagone régulier qui commande de face et de revers : la mer,

(1) A l'approche aussitôt signalée de l'escadre, tous les navires de commerce s'étaient réfugiés sous le canon des forts, à Négapatam et à Madras.

le canal pour entrer au mouillage, ce mouillage ou havre et la terre ; et, n'y ayant que douze lieues de cet endroit à Pondichéry, on sait de certitude qu'il y a huit cents hommes de garnison. On appelle cela assurer son commerce, c'est qu'ils l'entendent et que la France ne veut pas s'en donner la peine.

M. du Quesne les voyant si avantageusement placés, a mis pavillon de Conseil. Il y a proposé que si nous allions attaquer ces vaisseaux par le petit vent du Sud qu'il faisait, nous nous mettrions en proie au feu du fort qui nous incommoderait beaucoup : outre que nous ne pourrions prendre ces navires que par leur travers, dont les canons nous donneraient bien de la peine ; que pour obvier à tout cela, son sentiment était d'attendre le vent de mer, qui nous serait favorable pour les prendre par le derrière, et qu'ainsi ils ne pourraient pas faire feu sur nous.

Il n'y avait rien de si sage et de si prudent que cet avis. Si on l'avait suivi, il est certain que ces navires étaient perdus ; mais la bravoure des Français, jointe à leur impétuosité naturelle, les empêchera toujours de profiter de leur avantage.

Un capitaine, c'est M. le chevalier d'Aire, à qui les mains démangeaient et qui aurait déjà voulu être aux coups, a opiné autrement, opposant que ces navires marchands n'étaient que faiblement armés et que si on les approchait rapidement, le canon du fort ne leur serait que de peu de secours, et qu'enfin si on ne voulait pas y aller en corps, il offrait d'y aller seul, qu'il avait vu d'autres périls dans sa vie et que celui-là ne l'épouvantait pas.

— Ni moi non plus, a répondu M. du Quesne en se levant, je ne crains pas plus pour ma peau qu'un autre. Allons au nom de Dieu et de saint Louis, mon sentiment me paraissait le plus sage, mais le vôtre est le plus brave, suivons-le. — Et là-dessus, il a été résolu que nous irions à eux à l'issue du dîner et que le *Lion* et le *Dragon* iraient les premiers pour attacher la partie. La résolution était française pour ne pas la baptiser autrement. Voici comme nous en sommes sortis.

Le *Dragon* a été le premier et le plus proche de terre qu'il a pu. Le *Lion* l'a suivi un peu plus au large et pendant qu'ils ont été sous voiles, on leur a tiré du fort quantité de volées dont les boulets portaient plus loin que nous et ne les touchaient pas. Ces deux navires n'ont point tiré sur les ennemis qu'ils n'en aient été fort proches et mouillés.

L'*Écueil* allait cependant à petites voiles ; et la première chose qu'a fait le commandeur, a été de défendre à nos canonniers de faire aucun feu sur les ennemis que nous n'en fussions tout proches et à demi-portée, pour ne pas perdre un coup.

C'est une maxime ordinaire de faire feu sur les plus gros vaisseaux afin d'en venir à bout les premiers, parce que après cela on a bon marché des autres. Le fort, ni les vaisseaux ne l'ont point oubliée. Nous avons essuyé tout leur feu, sitôt que l'*Écueil* a été à leur portée. Nous sommes restés pacifiques tant que nous avons été sur les voiles, mais sitôt que nous avons été sur une ancre, nous les avons chauffés le mieux que nous avons pu.

Le *Florissant* nous a suivis et pendant quelque temps s'est assez bien battu.

Le *Gaillard* est venu ensuite et l'*Oiseau* a tenu la queue. Nous sommes restés ainsi une heure et un quart à nous canonner très vivement et, comme nous nous sommes aperçus que le courant nous avait jetés sur le *Lion* et que nous le prenions par son derrière, nous avons filé de notre grelin afin qu'il ne servît point de plastron aux ennemis et qu'il n'empêchât pas notre feu. Dans le même moment, le *Florissant* a fait une manœuvre toute contraire. Il s'est halé sur son câble de sorte qu'il nous a pris tout à fait par notre travers et nous a mis justement entre lui et les ennemis. Ainsi, nous les couvrons ; et malgré cela, tirant sur les ennemis à coups perdus et par nos entremâts, il nous a beaucoup incommodés surtout dans nos manœuvres courantes, de sorte que nous avons été obligés de lui crier de ne plus tirer. Il s'est remis le mieux qu'il a pu, mais non dans son vrai rang, car il ne l'a point du tout observé.

Nous avons été ainsi entre le *Florissant* et les ennemis environ une heure et en sommes encore bien restés deux autres à nous canonner. Ils avaient sept gros vaisseaux et un autre plus petit qui faisaient un feu tout extraordinaire, en sorte qu'un coup n'attendait pas l'autre, particulièrement l'amiral hollandais qui semblait en feu, tant son canon était bien servi.

Pendant que nous étions dans le plus grand feu, M. du Quesne a fait signal au brûlôt d'aller s'attacher à cet amiral hollandais. C'était le même petit bâtiment que nous avons pris le 6 du courant et qui

avait été accommodé en brûlot à Pondichéry. M. d'Auberville, lieutenant de M. du Quesne, le commandait et vient de faire une action aussi intrépide qu'on puisse faire en mer.

Il a avancé au signal et, malgré les coups de canon qui lui ont été lâchés sur sa route, il a abordé le hollandais et n'a point mis le feu à son brûlot qu'il n'ait été à bord. Ce brûlot aurait assurément brûlé le hollandais, si les grappins qu'il avait au bout de ses vergues eussent été des grappins d'abordage, mais ce n'étaient que de simples cercles de fer de barriques qu'on avait ajustés ensemble le mieux qu'on avait pu. Ils l'ont largué et le brûlot a été inutilement consumé.

Après quatre heures et plus de combat, M. du Quesne voyant qu'il n'y avait rien à gagner avec ces gens-ci qui nous rendaient pois pour pois et même avec usure, a fait signal de cesser le combat et de se retirer. En même temps, il s'est retiré lui-même. Nous étions tellement acharnés que nous ne nous sommes aperçus de ce signal que lorsqu'il a été sous voiles et même assez éloigné. Nous l'avons suivi, le *Florissant* a fait la même chose, le *Lion* et le *Dragon* sont venus ensuite, et l'*Oiseau* a quitté la partie le dernier. Les ennemis nous ont reconduits tant qu'ils ont pu et, sitôt que nous avons été hors de la portée de leurs canons, ils ont tous mis à la voile. Je croyais qu'à leur tour ils venaient nous trouver ; je me trompais, ils se sont seulement retirés plus proche de terre qu'ils n'étaient et se sont mis davantage encore sous le feu de leur forteresse. Nous sommes mouillés à un quart de lieue d'eux, chacun sous son pavillon.

Voilà le combat que nous venons de rendre, dont certainement tout l'avantage nous serait resté, si l'intention de M. du Quesne avait été suivie. Nous avons pourtant battu les ennemis ; preuve de cela, c'est la retraite qu'ils ont faite sous le canon de leur fort, crainte que nous ne retournions les visiter. Nous étions trop éloignés l'un de l'autre pour en venir à la mousqueterie, ainsi, j'étais simple spectateur et n'étant occupé en rien, cette inutilité m'a donné le temps de regarder le péril dans toute son étendue. J'étais bien sur la dunette, mais je ne m'en cache pas, les boulets passaient si fréquemment au-dessus de ma tête et à côté de moi, que je me suis recommandé à Dieu d'aussi bon cœur que j'aie fait de ma vie. Cependant je puis dire que la peur que j'avais a été celle d'un honnête homme ; cette peur n'a été connue qu'à moi et je n'en ai changé ni de couleur ni de place. Dont bien m'a pris, car l'endroit de la dunette où j'étais a presque été le seul qui n'a point été incommodé. Elle ne m'a pas même fait perdre l'appétit ni la soif, puisque j'ai bu quatre grands coups pendant le combat, et ç'a été pendant le plus grand feu que le commandeur a été blessé d'un éclat à la joue et à l'épaule droite, dans le temps que je lui donnais un verre de vin et d'eau.

Nous avons, entre nos matelots, un nommé Jacques le Roux, il était un de ceux qui servaient le canon sur la dunette avec les pilotes. Je ne buvais point que le commandeur ne bût aussi ; dans le temps que je lui en avais versé et que j'attendais qu'il eût bu pour reprendre le verre qu'il portait à sa bouche, est venu tout à coup un boulet qui n'a fait qu'un article

de la tête de Jacques le Roux et n'a laissé que le tronc qui est tombé sur ma jambe gauche. Le sang et la cervelle se sont répandus de tous côtés, le visage de M. de Porrières en a été couvert.

Dans l'instant que je reprenais le verre de sa main pour le jeter à la mer, suivant ses ordres, il s'est senti frappé à la joue et à l'épaule par un éclat de la lisse, et le boulet qui venait de briser cette lisse est passé entre lui et moi à la hauteur de l'estomac, sans nous faire d'autre mal. Pendant qu'il s'essuyait, j'ai été chercher un autre verre, je l'ai rincé et il a bu et moi après lui et m'a dit que celui-là avait passé bien près.

Nous n'avons eu que trois matelots tués. L'un nommé Jacques le Roux qui a eu la tête emportée, je l'ai dit ; Olivier Lequartier qui a eu un boulet dans l'estomac et Pierre Roué qui a été tué d'un éclat qui lui a coupé le ventre, et du boulet qui lui a brisé la cuisse. C'était une horreur de voir les entrailles sortir de ces deux corps. Nous avons trente-deux blessés de ces éclats, grâce à Dieu, légèrement.

M. le chevalier d'Aire a eu un coup bien favorable. Un boulet a donné dans la manche droite de son justaucorps, il étendait le bras pour donner quelque ordre, sa manche a été crevée, la violence du coup l'a jeté bas et il en a été quitte pour se relever.

Notre navire fait pitié, toutes nos manœuvres courantes sont coupées, nos haubans s'en ressentent, les galhaubans presque détachés, nos voiles et nos pavillons percés comme des cribles ; et, le pis de tout, c'est notre mâture hachée. Nous avons quarante coups dans le corps du vaisseau et la mâture, sans

ceux qui donnent dans les cordages, les pavillons et les voiles ; mais nous n'en avons aucun à l'eau, ni au-dessous de la préceinte.

M. d'Auberville a eu la main brûlée et plusieurs matelots des autres navires ont été tués et blessés.

Toute l'escadre a fait son devoir à la fausse manœuvre près du *Florissant*, et tous conviennent que l'*Écueil* a été en proie au plus grand feu des ennemis.

Qui que ce soit ne pouvait concevoir comment des navires marchands qu'on disait n'avoir que peu d'équipage pouvaient faire un feu si beau et si prompt, mais on a cessé de s'étonner quand on a su, par M. d'Auberville et les matelots de son brûlot, qu'ils avaient tous leurs canons à bâbord, y ayant transporté toute la batterie de tribord ; et que pour être promptement servis, ils avaient pris sur leurs vaisseaux des soldats du fort.

Nous sommes à présent à l'ancre et nous enverguons un jeu de voiles neuves à la place de celles qui sont crevées et qu'on raccommodera. Nous ajustons aussi nos manœuvres coupées, ne sachant encore ce que nous deviendrons, c'est-à-dire si nous recommencerons demain le branle, ou si nous continuerons notre route. Le fort nous a beaucoup incommodés et je ne vois pas beaucoup d'apparence que nous retournerions l'affronter de plus près. Nous voyons d'ici un navire justement sur le chemin que nous devons tenir.

Il a été tiré aujourd'hui, tant de notre côté que du côté des ennemis plus de sept mille coups de canon, à ne mettre les navires qu'à quatre cent cinquante coups chacun, l'un portant l'autre. Pour

nous, nous n'en avons tiré que trois cent quatre-vingt-dix-huit, parce que dès le commencement du combat, nous avons eu deux canons mis hors de service par celui du fort.

*Du samedi 26 août.*

Nous avons resté toute la nuit à l'ancre, et ce matin, le Conseil s'est tenu à bord de l'amiral où il a été résolu que nous poursuivrions notre route, parce que les navires sont hors de prise, qu'il faudrait que nous approchassions encore de plus près qu'hier et que le fort nous donnerait trop d'embarras. Il est certain que les ennemis furent hier bien battus ; ce qui nous le prouve, c'est qu'ils ont souffert sans branler que nous ayons pris à leur vue le navire que j'ai dit que nous vîmes hier, et qui était encore sur notre route ce matin.

C'était un anglais dans lequel on n'a trouvé personne. Tout le monde a fui à terre et ils ont eu toute la nuit pour y sauver les marchandises. J'y ai été, et je puis me flatter d'avoir sauvé la vie à trente-deux hommes que nous étions, dans la chaloupe de l'amiral et la nôtre. En entrant dans l'entre-deux-ponts, je sentis le brûlé. M. d'Auberville et moi avons suivi l'odeur qui sortait de la soute aux poudres. J'y suis promptement descendu, malgré le risque, et ai ôté d'un baril plein de poudre un bout de mèche allumé que les Anglais y avaient mis, à dessein de faire sauter le navire et en même temps tous les Français qui s'y seraient trouvés. Ce baril est de deux

cents livres pesant de poudre bien fine et de chasse. C'est tout ce qui y a été trouvé, outre huit petits canons et quatre pierriers et pas un diable avec ; ainsi rien du tout à jouer de la griffe. Cette action, qui passe pour être assez hardie, m'a attiré quelques compliments de M. du Quesne et du commandeur. Je ne l'aurais pas rapportée si elle avait fait moins de bruit sur l'escadre.

*Du dimanche 27 août.*

Toujours bon vent, nous allons bien. Le navire anglais que nous prîmes hier et qui était de quelque trois cents tonneaux aurait été métamorphosé en brûlot s'il avait été voilier ; mais n'allant point du tout, on y a mis le feu aujourd'hui...

*Du mercredi 30 août.*

Nous avons vu ce matin un navire et avons donné dessus, il a été impossible de le rejoindre, il a donné à terre et s'est échoué.

*Du jeudi 31 et dernier août 1690.*

Nous ne sommes point heureux de n'avoir pas pris le navire que nous vîmes hier et que nous voyons encore. On a envoyé les chaloupes armées pour le prendre, mais la mer brise tellement et le fond est

si bas que les chaloupes n'ont pu aller jusqu'à lui. Il s'en est sauvé trois Lascaris qui ont été menés à bord de l'amiral et conduits au *Lion* où j'étais lorsqu'ils sont arrivés. Ils ont dit que ce navire appartient à un Anglais, marchand particulier ; qu'il est chargé d'argent en saumons, de cuivre et de drap ; qu'il a mis toute la nuit à terre le plus de ballots qu'il a pu, s'étant servi de ses vergues pour faire des radeaux ; et que les noirs de la côte avaient pillé et pillaient encore le tout. Ces trois Lascaris sont aussi magnifiquement vêtus que ceux de Pondichéry, et la première chose qu'ils ont demandée en portugais et que M. de Pressac, lieutenant du *Lion* expliquait, c'est qu'ils suppliaient que personne ne touchât à leur manger et à leurs plats. Ils ne vivent que de légumes et jamais de viande. Nous en avons deux à bord, qui nous viennent de la flûte. On leur donne du riz et de l'eau. *Natura paucis contenta...*

*Du jeudi 7 septembre.*

Nous avons mouillé ce soir devant Balassor (1), qui est la première terre de Bengale, à l'embouchure du Gange, où les Français ont un établissement. Quoiqu'il y ait des montagnes sur cette côte, elle est plus basse que celle de Coromandel, qui est une terre unie. Nous sommes à plus de six grandes lieues au large, cependant nous n'avons sous nous que six

(1) Balassor, au S.-O. des bouches du Gange, sur le fleuve côtier Barabalang. Elle avait été cédée quelques années plus tôt à la Compagnie des Indes par Chah-Djekan.

brasses d'eau, c'est-à-dire trente pieds. M. du Quesne a tiré trois coups de canon à un *Miserere* l'un de l'autre, ce qui est apparemment un signal dont il est convenu pour faire venir les Français à bord. Nous sommes déjà mangés de maringouins ou mouches de pré qui font élever la chair qu'ils piquent, de la grosseur d'une fève blanche et y causent une démangeaison à s'écorcher soi-même. D'où diable viennent-ils de si loin pour nous dévorer ou du moins nous défigurer? Nous sommes accablés de chaleur, pas un souffle de vent et le ciel toujours couvert. Il ne nous manquait plus que ces insectes...

*Du lundi 11 septembre.*

Le sieur Pelé, directeur de la Compagnie à Balassor, est arrivé ici à midi avec les chaloupes et nous a apporté quelques légumes et des limons qui sont fort petits, mais fort bons. Nous avons eu aussi des bestiaux, entre autres des vaches qui disent par leurs poils blancs et leurs tétines pendantes qu'elles pourraient bien compter chacune cinq cents animaux de leur espèce, provenant de leur estoc.

J'ai été souper à bord de l'amiral, j'y ai appris que nous irons à Mergui. C'est une place du royaume de Siam où les Français étaient établis et où sous la protection du roi notre allié et de M. Constance son premier ministre, ils avaient bâti un fort, dont M. du Bruant était gouverneur, brave homme exact et fidèle. C'est de là qu'il est sorti le dernier des Français; et où, avant que d'être forcé d'en sortir,

il a montré autant qu'il a pu, qu'il ne participait pas aux lâchetés que notre nation a faites par tout le royaume et surtout à Bangkok, la principale de nos forteresses, lâchetés si grandes, que le nom français en est en horreur. Je n'en dirai pas davantage ici...

*Du mardi 19 septembre.*

Nous mouillâmes hier au soir, parce qu'il n'y avait pas de vent. La lune était dans son plein ; elle a souffert d'une éclipse, jusques à la moitié de son disque et cette éclipse a duré depuis son lever sur notre horizon jusques à ce qu'elle ait été dans le Sud-Est quart de Sud, c'est-à-dire un peu plus de trois heures. Je ne sais si elle a été cause du mauvais temps que nous avons eu. Nous étions et sommes encore à l'ancre. Il a fait toute la journée une tourmente de vent. *L'Oiseau* a fait voile sur le midi parce qu'il dérivait. Le *Gaillard* a fait la même chose parce que son câble a cassé. Nous avons fait notre possible pour les suivre, mais le vent et la marée sont trop forts, il nous a été impossible de lever notre ancre. Il fait beaucoup de vent d'Est-Nord-Est, une pluie très grande, et nos matelots, mouillés comme des barbets, ne peuvent plus travailler ; le pis de tout, c'est que le temps est si sombre, que nous ne voyons pas à un quart de lieue devant nous et que le vent nous est tout à fait contraire pour attraper Mergui. Il nous pousse sur les côtes du Mogol contiguës au Pégou dont nous sommes fort proches. En un mot nous sommes très mal, Dieu veuille nous en tirer.

*Du mercredi 20 septembre.*

Toujours même temps et même vent. Nous sommes partis de France six vaisseaux de compagnie, nous ne nous étions encore point quittés et nous ne sommes à présent que deux, le *Florissant* et nous. Nous savons le rendez-vous en cas de séparation, mais entre ci et là, nous pourrions bien trouver des loups qui dévorassent le troupeau dispersé. Ce ne serait pas sans coup férir, mais nous n'en serions pas mieux. Le vent est toujours directement contraire et nous ne voyons pas devant nous. Ajoutez à cela que peut-être les courants nous dérivent du côté que nous ne voulons point aller, que la chaleur est si étouffante que nous ne pouvons presque pas respirer et l'on avouera que nous n'avons pas quinte et quatorze en main, le point bon.

*Du jeudi 21 septembre.*

Le vent a calmé, le temps toujours sombre et pluvieux. Nous ne voyons pas encore d'autres navires que le *Florissant*. Nous lui avons parlé ce soir. Le vent est toujours contraire pour aller à Mergui et il pleut à présent bien fort. Si cette pluie faisait éclairer le temps, elle nous ferait bien plaisir, car sans doute nous verrions le *Gaillard* et l'*Oiseau* qui ne peuvent pas être fort éloignés...

*Du dimanche 24 septembre.*

Landais m'a réveillé cette nuit sur les onze heures, pour me dire qu'on voyait deux navires ; mais, ayant appris qu'on se contentait de les suivre et qu'on les garderait jusques au jour, je me suis tranquillement recouché et rendormi. J'ai su ce matin que vers les deux heures après minuit, le *Florissant* a viré de bord pour nous joindre et nous a demandé si nous voyions deux vaisseaux sous le vent. On lui a civilement répondu que la lune était trop belle pour ne les voir pas.

— Poursuivez votre route, a-t-il dit, je vas revirer de bord et vous suivre.

C'est à présent le commandant ; l'*Écueil* a obéi et a suivi la route qui portait sur ces deux navires. Pour lui, il s'en est éloigné de plus d'une grande demi-lieue et, à tout hasard, il a laissé l'*Écueil* seul à démêler la fusée.

Nous avons donc porté sur ces deux navires qui, après s'être parlé l'un à l'autre, se sont séparés dans le dessein de nous mettre entre deux feux. On en voyait passer dans leurs entre-deux-ponts, grand signe qu'ils se préparaient au combat, et M. de Porrières, qui ne voulait pas que l'action se passât sans que je la visse, a eu la bonté de me faire lever. Nous voyions deux navires qui ne paraissaient pas craindre le choc et qui au contraire semblaient nous inviter, ayant mis vent devant pour attendre ; et avec cela, le *Florissant* nous abandonnait, c'en était assez pour faire penser à soi.

Le commandeur n'en a point été étonné, il a fait tout préparer pour le combat et s'est allé vigoureuse-

ment jeter entre les deux, bien résolu de montrer au *Florissant* de quelle manière il fallait s'y prendre (c'est à ce moment qu'il m'a fait lever).

Il est certain que nous nous serions battus en braves gens si c'eût été des ennemis, et que l'*Écueil* était prêt à leur répondre en même temps bâbord et tribord ; mais, en ayant approché de la voix et demandé d'où est le navire, le *Dragon* a répondu — de Rouen — et nous — de Versailles. Ainsi on a ren-gainé. Ces deux navires sont le *Lion* et le *Dragon* que nous avons rejoints grâce à Dieu. Plaise à sa bonté que nous rejoignons bientôt le *Gaillard* et l'*Oiseau*.

Tout le monde est très scandalisé du procédé du *Florissant*. Après la reconnaissance faite, M. de la Chassée a crié au *Dragon* qu'ils paraissaient bien méchants la nuit puisqu'ils faisaient fuir le *Florissant*. J'ai été dîner à ce navire (le *Dragon*), où on m'a dit que l'air résolu et hardi dont l'*Écueil* avait été cette nuit se jeter entre le *Lion* et lui, leur avait donné à penser. S'il y a eu de la crainte de côté ou d'autre, elle n'est pas parvenue jusqu'à moi qui dormais fort tranquillement. M. de la Chassée en a fait coûter un bordage d'artimon à la Compagnie, et à moi, un bon grand flacon de fenouillette. Il a le diable au corps sur la lampée. Il n'a pas plu aujourd'hui. Miracle !

*Du lundi 25 septembre.*

Bon petit vent toute la nuit et toute la journée. Le commandeur a été seul dîner au *Lion*. L'aumônier de ce vaisseau est venu dîner ici, il a amené avec lui

un missionnaire nommé M. de Quermener et sont venus ensemble voir M. Charmot. Ils se sont parlé dans la grande chambre pendant fort longtemps et n'en sont sortis que lorsqu'on a été leur dire qu'on avait servi. Ce qu'ils se sont dit m'inquiète fort peu. Ce sont leurs affaires, de très grande conséquence pour eux et sottise pour moi. Ce M. de Quermener me paraît fort pieux et homme d'esprit et d'étude. On peut lui donner ces six vers de M. Scarron :

*Il porte une barbe en crépine,  
Dieu la préserve de vermine,  
Car si vermine s'y fourrait,  
Trop souvent il se gratterait  
Dont pourrait souffrir du dommage  
La gravité du personnage.*

Effectivement, il porte une barbe toute crépue qui lui descend jusqu'à l'estomac, et quelque chose de vénérable qu'ait pour moi la barbe, je la trouve un objet très peu ragoûtant. Ce n'est pas que la barbe, telle soit-elle, barbe même de capucin, ne soit vénérable, malgré la vermine qui s'y promène à ce qu'on dit, mais chacun a son goût et la barbe n'est pas du mien. Et dans quelle diable de digression la barbe m'a-t-elle jeté? C'est que la mienne est de cinq jours. Je vais la faire, il ne me faut ni jour, ni chandelle.....

*Du lundi 2 octobre.*

Le vent continuant toujours contraire pour aller à Mergui et les vaisseaux commençant à manquer d'eau, on a tenu conseil à bord du *Florissant* où tout

bien pesé et la nécessité de rejoindre le *Gaillard* et l'*Oiseau* et autres bonnes et notables raisons, entre lesquelles tient son rang *in petto* le peu de plaisir qu'il y a d'obéir à M. Joyeux, il a été résolu d'aller à la terre la plus proche et cette terre est l'île de Négradès, à soixante lieues dans le Nord-Est. C'est le rendez-vous en cas que nous ne puissions pas attraper Mergui...

*Du vendredi 6 octobre.*

Ce matin, à la pointe du jour, nous avons vu, à deux portées de canon, un petit navire, et le *Florissant* ne faisant aucun signal de lui donner chasse, nous avons fort longtemps poursuivi notre route. Cela lui a donné le temps de se tirer de nos mains. Enfin le *Florissant* a donné dessus, mais trop tard. On croit, avec toutes sortes d'apparences, que le général des Hollandais à Batavia est instruit de notre arrivée aux Indes et a envoyé ce petit bâtiment pour découvrir notre route, savoir où nous sommes et où nous allons.

Il est certain qu'on l'aurait facilement pris si on avait donné dessus dès que nous l'avons vu, il était au milieu ou au centre des quatre. L'obscurité de la nuit nous l'avait donné, notre négligence nous l'a ôté. On est tout scandalisé des manières de M. Joyeux. On regrette fort amèrement le *Gaillard* et l'*Oiseau* qui l'auraient assurément enlevé s'ils avaient été ici. Le commandeur ne dit pas ce qu'il en pense, mais il n'est pas fort difficile de le deviner, et nous sommes tous persuadés que s'il eût été le maître, ce

navire aurait décliné son nom. Quoique tout le monde sache que M. Joyeux fait ce voyage-ci malgré lui puisqu'il l'a hautement dit à Port-Louis, je n'hésiterai point de dire qu'il ne devait pas le faire, ou qu'il devrait agir comme s'il le faisait de bon cœur. Car enfin tout ceci le perd de réputation....

*Du jeudi 12 octobre.*

Il a venté cette nuit un bon petit vent qui nous a servi. Le temps était embrumé et couvert; heureusement, il a éclairci. Je dis heureusement, car nous allions donner à pleines voiles sur une île nommée Priparis, qui est sur les côtes de Siam et de laquelle on se croyait fort éloigné dans l'Est, tous nos pilotes se faisant proches de Mergui. A qui en est la faute? On dit que les courants nous ont été contraires. Ces courants ont bon dos! Toujours ma chanson: la science est bonne sur mer, mais la prudence la vaut bien.

Attendu que les navires n'ont plus ni eau ni bois, que les gonds de notre gouvernail chassent, que le vent ne vaut rien pour aller à Mergui et est bon pour Négrades dont nous ne sommes qu'à vingt lieues, nous faisons route pour cette dernière.

*Du vendredi 13 octobre.*

Nous avons vu terre ce matin sur les dix heures. Nous en avons fait le signal, le *Florissant* n'y a point répondu et a poursuivi son chemin jusques à midi

qu'on lui a fait un second signal. Il était à plus de deux lieues au vent et derrière nous. Enfin, il a arrivé et nous lui avons parlé. M. de Porrières lui a dit que notre gouvernail étant en pitoyable état, c'était son sentiment d'aller à Négrades pour le raccommoder, qu'en deux jours de travail il serait en état d'aller à Mergui joindre M. du Quesne qui pourtant pouvait être à Négrades aussi bien qu'à Mergui.

M. Joyeux lui a répondu d'aller, que pour lui il allait encore croiser deux jours et qu'il viendrait nous rejoindre s'il ne trouvait pas M. du Quesne à la mer. Nous avons donc fait voiles pour Négrades, mais contre notre attente, le *Florissant* nous a suivis et lorsque nous avons été tout proche de Négrades et que nous nous disposions à entrer dans le canal pour y mouiller, il a reviré de bord, et ne nous faisant aucun signe de rester, l'*Écueil* a été obligé de le suivre.

Cette île de Négrades est la plus orientale et à la pointe Sud du royaume de Pégou.

*Du samedi 14 octobre.*

Nous fîmes très mal de ne mouiller pas ; nous serions à l'abri des terres où nous pourrions en même temps faire de l'eau et du bois et raccommoder notre gouvernail, au lieu que nous sommes à présent très mal. Un vent d'Est-Sud-Est qui a soufflé épouvantablement toute la nuit nous a rejetés au large. Il était accompagné d'une très grosse pluie et redoublait par grains si forts que nous n'osions porter que nos pacfis, encore avec les ris pris ; et ce même vent qui

souffle encore très bon frais nous met hors d'état de pouvoir attraper ni Mergui ni Négrades. Le vent nous a tellement ballottés toute la nuit, que nous avons été obligés de rester ce matin deux heures et demie à la cape pour attendre les autres.

C'est une peste qu'un voleur à la mer. On en avait découvert deux depuis quinze jours, on les avait mis aux fers où ils sont restés jusques aujourd'hui. On a fait cette matinée justice d'un qui est à présent libre ; à l'autre demain. Ce sont deux soldats qui ont cru que tout devait être commun dans ce monde, et qui, sur ce fondement, se sont emparés de l'argent de deux matelots. On n'a point fait d'autre cérémonie que d'en amarrer ou lier un, le ventre sur le canon, et, dans cet état, de l'abandonner à la merci de celui qu'il avait volé, lequel, d'une corde goudronnée grosse de la moitié du bras, lui a chatouillé le corps à trois reprises, à perte d'haleine et l'a tapé en matelot volé et perdant. C'est un plaisir qu'une pareille exécution ; s'il y a à bord d'autres gens capables de jouer de la griffe, l'exemple est pathétique et palpable...

*Du jeudi 19 octobre.*

Nous sommes aujourd'hui entrés à Négrades que notre navire a salué en touchant, parce que nous avons évité de tomber sur le *Florissant* qui a fait une mauvaise manœuvre et qui nous a obligés d'en faire une aussi, crainte de nous incommoder l'un l'autre. Nous en étions tout proches et nous y avons entendu un bruit de tous les diables. Toutes les harengères de la

halle jointes ensemble, en s'arrachant le tignon, en feraient assurément beaucoup moins. C'était cent fois pis ici qu'à notre arrivée à Saint-Yago (1).

(1) Le *Journal* de Pouchot de Chantassin, garde-marine embarqué sur le *Gaillard*, nous fait connaître quelle fut la navigation de du Quesne-Guiton séparé de son escadre.

Conduisant les deux bâtiments qui lui restaient, il avait d'abord cherché à atteindre Mergui, pour y déposer deux mandarins siamois qu'il avait à son bord. N'y pouvant parvenir, le *Gaillard* et l'*Oiseau* mouillèrent le 15 octobre aux îles Cocos, groupe d'îlots situés au nord des Andaman, pour y faire de l'eau. Renonçant alors à se rendre à Mergui, du Quesne gagna l'île Négradès.

## CHAPITRE XIII

Séjour à Négrades. — Arrivée du *Gaillard* et de l'*Oiseau*. — Curieuse histoire du troc d'un officier grincheux. — Pitoyable état sanitaire : les équipages atteints du scorbut. — L'île Chadube. — Délicatesse malencontreuse. — Pénurie de vivres. — Retour à Balassor.

*Du mercredi 15 novembre 1690.*

Nous sortîmes hier au soir de Négrades par un assez bon vent qui s'est rendu contraire dès cette nuit et qui continue. Tant pis.

Grâce à Dieu, nous sommes tous réunis. Le *Gaillard* et l'*Oiseau* arrivèrent ensemble à Négrades le 25 du mois passé et le lendemain mouillèrent proche de nous. Ils étaient accompagnés d'un petit navire portugais qui était parti de Madras le 28 août dernier, trois jours après notre combat.

Le mercredi 8 du courant, il parut au large un autre navire. Le *Lion* a donné dessus et le *Dragon* sortit le 10. Ils revinrent le 12 avec un autre petit vaisseau portugais qui était aussi à Madras lors de notre combat et qui n'en est parti que douze jours après. Nous avons su de lui que les ennemis ont perdu bien du monde dont ils ne veulent pas dire le nombre, que l'amiral hollandais avait eu la tête emportée d'un boulet de canon, que l'amiral anglais a eu le nez

coupé d'un éclat, que ces messieurs font courir le bruit que nous avons perdu plus de cent hommes dont on avait trouvé partie des corps sur le bord de la mer, et que nous avons été à Saint-Thomé, à deux lieues de là, faire enterrer le reste, entre autres M. du Quesne qu'ils assurent avoir été tué et qui pourtant est en état de leur faire connaître qu'il est en vie.

Ce Portugais assure qu'on a trouvé sur la côte plusieurs cadavres que la mer y a jetés. Je ne fais aucune difficulté de le croire ; mais je crois aussi que ce sont les gens de ce bâtiment anglais que nous primes le lendemain de notre combat, dans la soute duquel je descendis et ôtai une mèche allumée d'un baril plein de poudre. Je crois, dis-je, que l'équipage de ce bâtiment ayant voulu se sauver la nuit et ne conservant pas dans leur fuite toute la présence d'esprit nécessaire, auront donné sur quelque roche, où leur chaloupe se sera brisée, et qu'ayant été ainsi noyés, leurs corps auront été poussés à terre.

Négrades est située par 16 degrés de latitude Nord : à l'égard de sa longitude, elle est fort incertaine. Cette île peut avoir deux à trois lieues de tour, elle est contiguë au royaume du Pégou, duquel elle n'est séparée que par un bras de mer, qui n'a pas un quart de lieue de large et qu'on passe à pied sec à marée basse...

Les navires de l'escadre y ont laissé plusieurs de leurs gens, entre autres l'*Oiseau* y a laissé M. de la Ville aux Clercs. Pour ne plus parler d'objets si funestes, l'*Ecueil* est le seul des navires qui n'a perdu personne...

Pendant que nous étions à Négrades, il y a eu un capitaine d'infanterie qui a été troqué, et, pour s'en défaire, on a encore donné, avec sa personne, une barrique de vin qui n'est pas ici peu de chose, puisqu'elle vaudrait bien deux cents piastres. Voici le fait.

La discorde régnait depuis longtemps à bord du *Florissant*. On dit que cela provenait d'un M. de la Ragoterie, capitaine d'infanterie, dont l'esprit, autant et plus ragotin que le corps, est incompatible avec qui que ce soit. M. Joyeux, désirant ôter de son bord cette pierre d'achoppement, si je peux me servir de ce terme, s'est accommodé avec M. d'Aire, pour lui donner sur son navire ce M. de la Ragoterie et prendre sur le *Florissant* M. du Mont, autre capitaine d'infanterie. Mais M. d'Aire ayant perdu beaucoup de vin, n'a pas voulu faire le troc sans y gagner, il a demandé une barrique de vin de retour et elle lui a été très volontiers accordée.

Cela ne fait aucun tort à M. du Mont qui est parfaitement honnête homme et bon officier, mais bien à ce M. de la Ragoterie qui voit qu'on n'a cherché qu'à se défaire de lui à quelque prix que ç'ait été. M. du Mont est plus honnêtement qu'il n'était et qu'il n'aurait été, car M. du Quesne a voulu l'avoir et il est sur le *Gaillard*.

Voilà ce qui s'est passé à l'île de Négrades, pendant le séjour que nous y avons fait. J'ai à ajouter que le quartier d'hiver a été incomparablement plus rude et plus fatigant que la campagne et que nos matelots y étaient presque tous sur les dents, tant par le travail continuel de l'eau et du bois, que du

navire où il y avait bien plus de travail à faire qu'on n'avait cru. Grâce à Dieu, nous en sommes dehors, et chaque pas que nous ferons nous rapprochera de notre patrie.

*Du jeudi 16 novembre.*

Toujours vent près. Nous voyons les terres du royaume d'Aracan et le vent ne valant rien pour y aller, nous allons au large. Il est aujourd'hui tombé vingt-cinq de nos gens malades, tant matelots que soldats. Pluie et chaleur terrible. C'est ici le plus mauvais climat du monde et le plus malsain.

*Du vendredi 17 novembre.*

Nous faisons route pour Bengale. Le vent est bien faible. Vingt-cinq de nos gens sont encore tombés malades ; en deux jours, en voilà cinquante. Le capitaine Rikwart qui est ici, dit que c'est l'ordinaire et que ceux qui sont le plus accoutumés au climat où nous sommes, évitent très rarement les fièvres fort communes dans cette saison. Puisque l'occasion vient de parler de ce Hollandais, qui commandait la flûte que nous avons prise et qui est sur notre vaisseau depuis Pondichéry, je ne puis m'empêcher de dire qu'il est homme d'esprit et bon navigateur. M. de la Chassée son interprète, lui et moi, avalons souvent le petit coup de brandevin...

*Du mercredi 22 novembre.*

Nous avons vu terre ce matin, et c'est heureusement cette île de Chadube que nous cherchions. M. du Quesne y a envoyé trois chaloupes. Dieu veuille qu'elles en reviennent bien chargées, car toute l'escadre a besoin de viandes fraîches, tous les vaisseaux ayant pour le moins autant de malades que nous. Je ne compte plus les morts, mais très assurément, il y a présentement sur l'escadre plus de quatre cents hommes hors de service. Notre navire ressemble plutôt à un hôpital qu'à un vaisseau de guerre. Lieutenant, sous-lieutenant, aumônier, missionnaires, maître-canonnier, premier pilote, tout est malade, nous n'avons pas la moitié de nos gens en bonne santé. Au diable le climat. Je consens à être pendu si j'y reviens. Je dis au pays ce qu'Ovide disait à Rome, mais dans un sens tout contraire :

*Valete loca oculis nunquam visenda meis.*

*Du jeudi 23 novembre.*

Les chaloupes sont revenues ce soir de Chadube ; malgré le besoin que tout le monde a de rafraîchissements, elles n'ont rien apporté du tout et cela, par une bonté ridicule dont les seuls Français sont capables.

Les habitants de cette île ont été maltraités des Anglais, nation terrible lorsqu'elle est la plus forte.

Ces pauvres insulaires ont craint que nous ne fusions de même humeur, ce qui a fait qu'à la vue de nos chaloupes, ils se sont retirés dans les bois et ont abandonné leurs cabanes dans lesquelles nos gens ont trouvé des bœufs, des cochons, des poulets, des œufs, des fruits, des légumes et tout ce que nous voudrions avoir. Plusieurs Français voulaient qu'on emportât tout ce qu'on pourrait et qu'on laissât grassement la valeur en argent ; les gens de l'amiral ont été d'un autre sentiment. Ils ont appréhendé d'être blâmés de M. du Quesne, s'ils prenaient rien que de gré à gré, et le commissaire, mol comme tripe, a consenti que leur avis prévalût sur le sien ; et, sur ce fondement, les trois chaloupes sont revenues aussi peu chargées qu'elles étaient en allant. Il y a bien des gens qui auraient souhaité que j'eusse été de la partie. En effet, j'aurais traité cette raison de vain scrupule, j'aurais pris sur moi le hasard du blâme et aurais espéré m'en tirer ; l'état pitoyable où sont nos navires aurait été pour moi une raison suffisante.

*Du vendredi 24 novembre.*

Il se leva hier au soir un petit vent bon pour aller à Bengale, nous y allons. J'ai eu quatre accès de fièvre et en étant plus que très content, j'ai suivi le conseil de Rikwart et me suis servi de bouillon de cangé ; c'est un bouillon d'eau de pluie et de riz seulement. Notre chirurgien me vint voir avant-hier, très disposé à me saigner. Je le priaï très honnête-

ment de rengainer son compliment et son étui, en lui disant que j'avais promis à ma famille, à mes amis et à moi-même de retourner en Europe ; et que, voulant tenir parole, il voyait bien lui-même qu'il ne m'était pas permis de mourir si tôt, et que c'était cela seul qui m'empêchait de me mettre entre ses mains. Je laisse à penser ce que pensait lui-même un carabin de Saint-Côme, d'un homme tant de fois coupable du crime de lèse-faculté.

*Du samedi 25 novembre.*

Toujours bon petit vent qui nous approche de Bengale dont nous ne sommes éloignés que de quatre-vingt-dix lieues ; et nous avons vu aujourd'hui les dernières terres d'Arcan.

C'était peu d'avoir des malades, la mort s'en mêle, il nous est mort un de nos charpentiers nommé Louis le Cudon. Les fièvres chaudes les accablent et sont accompagnées en partie de charbons de peste qui m'en font plus penser que je n'ose en dire. Il y a des navires dans l'escadre qui n'ont plus du tout de rafraîchissements et qui sont réduits aux emprunts. Grâce à Dieu, nous ne sommes point dans un pareil état, parce que le commandeur, qui est un véritable père des matelots, a mieux aimé faire depuis longtemps très pauvre chère, que d'exposer son équipage à manquer de rien ; et depuis notre départ de Balassor, les matelots n'ont point eu d'autre pot que celui de leur capitaine. Aussi lui et ceux qui ont soin d'eux, en sont-ils bénis et aimés. En mon particulier, j'ai

le malheur de tomber à la mer en sortant du navire à Négradès, il n'y avait aucun péril, mais je ne laissai pas de me voir secouru par plus de trente hommes qui s'étaient jetés à l'eau. Cela me fit un plaisir d'autant plus grand, que deux autres dans le même poste que moi, ont été fort heureux de savoir nager, pour gagner terre...

*Du dimanche 26 novembre.*

Pour achever le nombre des malades, notre chirurgien l'est aussi. A mon égard, peu m'en chaut : *medice cura te ipsum*. C'est l'homme du navire qui m'est le moins nécessaire, et le monde ne finirait pas quand il ne serait pas inondé d'une semblable espèce de bourreaux. Il a fait toute la nuit brume fort épaisse et on a mis à la cape, crainte d'aller donner sur quelqu'un des écueils qui sont proches. Il est mort encore ce matin un de nos charpentiers. Je crois que la mortalité est tombée sur eux. Il vaudrait bien mieux qu'elle se jetât sur les sectateurs d'Esculape.

*Du lundi 27 novembre.*

Le nombre de nos malades et le genre de maladie augmentant, notre aumônier et M. Charmot étant si bien hors d'état d'agir qu'il y a trois semaines qu'ils n'ont pas célébré, et que nous n'avons point entendu de messe, depuis le dimanche 12 du courant que nous

y assistâmes à terre à Négrades, M. de Porrières m'a envoyé au *Lion* pour en amener M. de Quermener, aumônier et missionnaire dont j'ai parlé, afin de donner à nos malades le salut de l'âme, si on ne peut leur procurer la santé du corps. Sitôt qu'il a été à bord, il n'a point manqué d'occupation : la confession d'un côté, l'extrême-onction de l'autre, l'ont si bien employé qu'il y est encore. En vérité, on aurait pitié de nous si on savait comme nous sommes. Nous n'avons pas l'air d'un vaisseau du Roi, ni de vaisseau de guerre, mais seulement d'hôpital...

*Du jeudi 30 et dernier novembre 1690.*

Sur les deux heures, cet après-midi, nous avons vu terre, c'est la pointe des Palmiers, si le temps était fin, nous verrions Balaçor qui n'est qu'à dix lieues d'ici ; mais il fait de la brume et le vent est tout à fait contraire pour y aller, n'étant que Nord. Nous avons cependant besoin d'y être. J'ai soupé au *Florisant*, il n'y a plus de viande fraîche ; officiers et malades sont réduits au bœuf salé et au lard. Ils se sont fait des mardi gras et sont depuis longtemps au mercredi des Cendres. La demande que m'a faite M. Blondel m'a fait très mal augurer et me fait croire qu'ils manquent de tout. Je lui ai donné rendez-vous à demain matin. Landais travaille actuellement pour acquitter ma parole. Je serai grondé s'il est pris sur le fait.

*Du vendredi 1<sup>er</sup> décembre 1690.*

La chaloupe du *Florissant* m'est venu quérir ce matin et, sans que personne s'en soit aperçu, j'ai porté au commissaire les vivres que je lui avais promis hier au soir et que je n'ai pas cru devoir lui refuser, étant presque à terre et à la veille d'en avoir d'autres. Il est mort trente-deux hommes sur ce navire, tant à Négrades que depuis que nous en sommes partis...

*Du lundi 4 décembre.*

Nous sommes présentement mouillés en rade. Nous avons envoyé nos malades à terre au nombre de cinquante-six ; et comme il faudra absolument que j'y aille demain matin, tant pour leur faire donner ce qui leur sera nécessaire que pour recevoir et faire embarquer les marchandises qui seront délivrées au vaisseau, je n'écrirai plus que nous ne soyons sous les voiles pour retourner à Pondichéry.

## CHAPITRE XIV

Le scorbut étend ses ravages. — Mort de M. le Vasseur. — Un aumônier indélicat. — Balassor, ville de fièvre et de boue. — Les Bengalais. — Le P. Bernard et ses reliques. — L'étoile des Rois-Mages. — Une prise manquée par ordre. — Au mouillage devant Pondichéry.

*Du samedi 30 décembre.*

Je n'ai point écrit depuis le 6 du courant parce que j'ai toujours été extrêmement occupé tant à terre qu'à bord. A terre, pour demander ce qui nous était nécessaire ; et à bord, pour recevoir les marchandises que nous devons porter en France. Mais ayant mis à la voile ce matin avant le jour et ayant mes mémoires prêts sur mes tablettes et du temps à moi, je vais dire ce que je sais et ce que j'ai appris.

Je commencerai par ce qui nous regarde et qui regarde aussi tous les navigateurs : c'est le scorbut, maladie très dangereuse. Quoique je n'aime ni la médecine ni la pharmacie, je ne puis m'empêcher d'entendre ce qu'on dit ; et comme il y a ici quantité d'officiers qui ont longtemps servi à terre, dans les armées, voici ce que j'ai pu comprendre de leurs discours et de ceux des chirurgiens auxquels ils parlaient. C'est qu'il y a deux espèces ou deux genres de scorbut, qui quoique différents entre eux, ont

pourtant tous deux la même source, qui est dans les aliments et la paresse.

[Que le scorbut de mer provient des salaisons dont le corps est nourri ; ce qui fait que la guérison ne demande que des viandes rafraîchissantes et des légumes. Que le scorbut de terre provient du mauvais pain, que le munitonnaire général donne aux soldats ; si vrai que tant qu'ils ont mangé de bon pain, c'est-à-dire pendant tout le temps que feu M. de Louvois a été en état d'en faire les marchés et de les faire exécuter, cette maladie du scorbut sur terre a été presque inconnue aux troupes du Roi.]

Que l'un et l'autre scorbut étaient encore fomentés par la paresse où le soldat sans argent croupissait dans un camp, ou dans son branle sur un vaisseau : ce qui était si vrai que les scorbutiques, sur nos navires, étaient presque tous soldats ; cette maladie s'attaquant toujours à eux et rarement aux matelots, qui sont toujours dans le mouvement et l'agitation, ce qui avait donné lieu au proverbe : *Vieux matelot, vieux ignorant ; vieux soldat, vieux fainéant.*

Notre second maître-canonnier est mort le mardi 19. Il se nommait Pierre Hervé. Il a été enterré, ayant été mis à terre à cause de sa maladie. C'est dommage, nous perdons en lui un brave homme et de service.

M. le Vasseur, notre sous-lieutenant, ne lui a survécu que quatre jours, étant mort le samedi 23. J'avais reçu son testament et j'ai fait son inventaire, où je puis affirmer en saine conscience, qu'il ne s'est pas trouvé la centième partie de ce que tout le monde savait qu'il avait. Il avait confié ses clefs à un homme que son caractère devait retenir dans la droiture et

qui, je crois, n'a pas rempli la confiance que le défunt avait mise en lui. Il ne s'est trouvé ni or, ni argent, ni monnaie, ni perles. Il est pourtant très vrai qu'il avait tout cela. Je lui avais donné moi-même quarante pistoles d'Espagne à Moaly pour des piastres et il en avait encore d'autres. Il avait pris sur la flûte que nous avons saisie de très belles pièces de mousseline unies et brodées, des courtepointes d'une finesse et d'une beauté extraordinaires. Rien de tout cela ne s'est trouvé; et pour dire ce que j'en pense, c'est que notre aumônier a profité de tout.

Je n'avais pas pu me dispenser de recevoir le testament de le Vasseur et, en faisant l'inventaire, j'ai fort bien connu que ce testament avait été exécuté par la prise de possession avant la mort du testateur. Je n'ai pu m'empêcher d'en dire ma pensée assez crûment à notre aumônier. Il m'a paru déferré et confus. Je l'ai dit aussi à MM. de Porrières et de la Chassée. Le dernier a répondu pour tous deux en me demandant d'où diable je venais, de ne pas connaître ce qu'un moine peut faire et encore un moine Bas-Breton. Nous jurerions que tout est au *Florissant* entre les mains de l'aumônier, ou dans les soutes aux poudres de notre vaisseau, entre les mains du maître-canonnier (1) et de ses deux frères; et que toute cette manœuvre s'est faite en plusieurs fois et toutes avant la mort de le Vasseur.

J'étais de ses amis avant sa lâcheté du samedi

(1) Le maître-canonnier Querduff était le frère des deux aumôniers de l'*Écueil* et du *Florissant*.

29 juillet, mais les reproches publics que je lui fis l'ont tellement frappé, joints à la restitution dont j'ai parlé, qu'il n'a pas porté de santé depuis. Si cela est, je suis en partie cause de sa mort. On me l'a dit en riant. J'ai répondu sur le même ton que je n'en croyais rien ; et qu'au contraire, j'étais persuadé que sa vie et sa mort avaient été des prodiges de la nature qui l'avait fait vivre sans cœur, et mourir sans rendre l'esprit.

[L'endroit où nous étions mouillés et les terres dont il est environné font partie de l'ancien royaume de Bengale. C'est une grande anse, ou si l'on aime mieux un golfe, où viennent se perdre dans la mer plusieurs rivières, entre autres le fleuve du Gange, si fameux dans l'antiquité et si renommé dans ce temps-ci par les vertus que les païens et les idolâtres attribuent à ses eaux. Il y a une rivière, dont l'eau est douce à un quart de lieue de son embouchure, qui se nomme Balaçor ou Balassor : c'est elle qui donne son nom à la ville, qui est à deux bonnes lieues sur ses bords.]

Cette ville n'est qu'un assemblage confus de maisonnettes de nègres bâties de terre délayée avec de la paille hachée et enduite d'une autre terre glaise très fine et fort grasse. Ces maisonnettes sont propres et fort agréables à la vue. Le dedans est le ménage de Fanchon la Vermine, un pot égueulé, un autre sans anse, des selles à trois pieds comme celles des save-tiers. Un morceau de planche sur des roches leur sert de table et deux bottes de paille à terre, avec un méchant morceau de grosse toile de coton dessus, leur servent de lit. Voilà ce qui m'a paru de la magnificence de leurs meubles...

Le trafic est très grand et très riche. C'est d'ici qu'on envoie à Pondichéry et par toute la côte de Coromandel les marchandises les plus belles qui s'en transportent en Europe.

Les Bengalais sont assez affables, fort intéressés, mais pourtant d'assez bonne foi. Leur religion est généralement parlant idolâtre, c'est la dominante. Il y a quelques Juifs et quelques Mahométans, mais ils n'ont ni temple ni mosquée. Les catholiques romains y ont une église assez propre, quoique pauvre. Elle est desservie par un religieux Augustin, Portugais de nation. Il se nomme Padre Bernard, ou Père Bernard. Je suis le plus trompé du monde, si ce Padre Bernard n'est pas un ouvrier aussi subtil et aussi rusé que le froc en puisse couvrir et faire éclore. Il n'arrive ici aucun vaisseau de sa nation qui ne lui apporte, à ce qu'il dit, des reliques qui lui viennent en droiture de la propre main de Sa Sainteté et qu'elle a la bonté de lui envoyer tous les ans.

Aussi, en a-t-il à lui seul plus que tous les trésors de la chrétienté n'en ont ensemble. Que le lecteur ne prenne pas ce que je vais dire pour un conte fait à plaisir : je le donne pour une vérité ; tous les Européens qui ont été à Bengale peuvent m'en démentir.

L'étoile des trois Rois ne lui a pas échappé : il en a du moins un rayon, qui, pour rendre le miracle plus étonnant, ne luit que pendant les nuits de Noël, jusques à celle de l'Épiphanie comprise. C'est le temps que les Mages employèrent à venir de chez eux à Bethléem. Ce rayon est enfermé dans une fiole de cristal, et n'est rien autre chose que de l'eau bien claire, qu'il fait luire par le moyen d'une bougie,

qu'il met par-dessous et hors de la vue des spectateurs. Je lui en ai parlé ; sa réponse a été en riant : *Ad populum phaleras...*

[Le principal comptoir de la Compagnie est à Ougly, à soixante lieues plus haut sur le Gange : les Français y ont un très bel établissement.]

Celui de Balaçor est tout nouveau. C'est un nommé M. Pelé, très vilain monsieur, mais aussi très honnête et très entendu, qui est directeur de Balaçor. M. Bureau des Landes, gendre de M. Martin (1), est directeur à Ougly qui est, dit-on, le plus bel établissement que les Français possèdent sur les terres du Mogol.

Pendant que nous avons été ici, il est venu un exprès de Pondichéry, qui parle fort du Mogol. Comme nous y retournons, je ne dirai rien pour le moment de la guerre de ce prince contre Remraja. On m'en a promis la relation ; si la promesse est tenue, je me prépare à écrire d'un seul article tout ce que j'aurai pu en apprendre.

Je dirai cependant que cette guerre du Mogol ne me paraît pas faire l'unique motif de cet envoi d'un exprès. J'en soupçonne un autre sujet et cela avec d'autant plus de raison, que nous n'avons pas pris les vivres qui avaient été demandés pour deux mois d'augmentation de campagne. La suite me fera connaître si je me suis trompé, ou si je suis juste ; mais je crois ne pas me tromper.

Nous sommes à la voile dès le matin, comme j'ai

(1) François Martin, directeur général de la Compagnie à Pondichéry, où se trouvent réunis les Français arrivés de Bankok et de Mergui après la mort de Phra-Narai.

dit ; mais nous avons peu avancé, n'y ayant point eu de vent.

*Du lundi 1<sup>er</sup> janvier 1691.*

Je viens d'assister à la messe ; et après avoir donné à Dieu les premiers moments de l'année, je donne les seconds à mes bienfaiteurs et à ma famille. Je voudrais que tous se portassent aussi bien que moi, personne n'y manquerait de bon appétit et, marque que je suis en parfaite santé, c'est que je vais déjeuner et envoyer *in petto* à Paris bien des santés. C'est notre cuisinier qui nous donne nos étrennes pour avoir les siennes. Il a fait à Balaçor un plat de son métier, qui que ce soit ne sait ce que c'est ; nous allons le voir.

C'était un pâté de dinde farci de poulets désossés, appuyé de six pigeonneaux et d'autant de poulets, avec des ris de vaches entre deux ; le tout couvert d'huîtres marinées et de lard par-dessus ; et une croûte très fine et très délicate en surtout. Il était bon, je ne suis pas le seul qui l'ait trouvé de même.

Il n'a point du tout fait de vent aujourd'hui. Le calme nous a pris. Très mauvais commencement d'année.

*Du mardi 2 au vendredi 5 janvier.*

Toujours même temps, calme tout plat,

*Du samedi 6 janvier.*

Le vent est venu cette nuit, assez frais et bon, mais nous ne portons pas toutes nos voiles, parce qu'il vient avec nous un bot qui porte à Pondichéry des canons et des boulets du désarmement de Siam (1). Nous lui servons d'escorte et il ne pourrait pas nous suivre si nous forcions de voiles. Cela a donné le temps à l'*Oiseau* de nous rejoindre. Ce navire est le plus mauvais voilier de l'escadre. Il était tellement encore derrière nous hier au soir, qu'à peine pouvions-nous l'apercevoir...

*Du jeudi 11 janvier.*

Nous sommes passés ce matin devant la forteresse de Madras où nous livrâmes combat le 25 août dernier. Nous leur avons montré nos pavillons ; ils nous ont montré les leurs. Nous avons continué notre chemin sans nous faire d'autre mal les uns aux autres que sans doute nous donner mutuellement à tous les diables. Si le diable prenait tout ce qu'on lui donne, que de femmes et d'hommes de toutes espèces ne feraient plus damner les autres !

Nous avons vu un navire sous le vent à nous, nous lui avons donné chasse toutes voiles dehors : bonnettes en étui, ralingues, perroquets, tout en était.

(1) Voir l'introduction.

C'était un Anglais, lequel voyant qu'il ne pouvait pas nous échapper parce que l'*Écueil* qui va fort bien était prêt de le joindre, est allé, à notre barbe, mouiller dans un port nommé Sadraspatan, entre Madras et Pondichéry. L'*Écueil* lui barrait le chemin de la mer, et le *Dragon* et le *Lion* qui le suivaient en queue, tâchaient de se jeter entre la terre et lui. Eux et nous n'étions pas à deux portées de canon de lui lorsqu'il nous a joué le tour. Nous dévorions déjà des yeux ce navire et sa charge et comptions dessus comme sur un acquêt certain et de bonne prise ; mais il a fallu le laisser là parce que M. du Quesne, qui a apparemment des ordres qui ne sont connus qu'aux seuls capitaines et qu'il croit inconnus et secrets à tout le reste, n'a point fait le signal de donner dessus.

Cette manœuvre convertit en certitude dans mon esprit les soupçons que j'ai formés dès Balaçor, de l'envoi d'un exprès par terre de Pondichéry. Assurément nous n'avons pas pris ce navire, par la seule crainte d'offenser le Mogol qui aurait pu se scandaliser et se venger sur Pondichéry, si, à la vue de ses troupes qui bordent la terre, on lui avait fait l'insulte de prendre un navire qui se serait retiré dans un de ses ports. Ainsi, nous aurions pu le prendre à la mer et sous les voiles, mais à terre et sur les ancres, non.

Autant nos matelots étaient joyeux d'une prise qu'ils croyaient certaine, autant sont-ils étonnés de ne l'avoir point faite. C'est un plaisir de les voir se regarder l'un l'autre, les yeux fixes, sans rien dire. Les pauvres diables mâchent à vide, et cela me fait

rire. Nous sommes à l'ancre pour ne point arriver de nuit.

*Du vendredi 12 janvier.*

Nous avons remis ce matin à la voile ; et, à midi, nous avons mouillé devant Pondichéry. Il paraît un monde très grand sur la rive. Je dirai ce que c'est à mon retour.

## CHAPITRE XV

Nouvelles du Siam. — Déconvenue du P. Tachard. — Rivalité des Missionnaires et des Pères Jésuites. — Conduite blâmable de ces derniers au Japon. — Régal offert par un banian. — Une hospitalité plus qu'écossaise. — Altercation de Challes avec un garde-magasin de la Compagnie.

*Du mercredi 24 janvier 1690.*

Nous venons de mettre à la voile pour notre retour en France. Le bon Dieu nous l'accorde bon !...

Un peu avant que nous ne partions de Pondichéry, on a reçu des nouvelles de Siam par la voie des Portugais qui disent que Pitachard, à présent roi, est devenu plus traitable envers les ecclésiastiques. C'est tout ce que j'ai appris. En tout cas, il faut que M. Charmot en ait appris des nouvelles bien certaines, puisqu'il est resté à Pondichéry, en attendant l'occasion de passer dans ce royaume, car il n'est assurément pas homme à s'exposer au martyre par un zèle indiscret. Mais pourquoi cacher ces nouvelles qui nous auraient tous réjouis ? Les gens d'Église sont toujours mystérieux.

Le P. Tachard, très digne Jésuite, reste aussi. Quel est leur dessein à tous ? Peut-être de se barrer et de se faire de la peine les uns aux autres. Quoiqu'il en soit, ils restent, et je ne vois pas âme qui vive

qui les regrette. MM. Charmot et Guisain sont sortis de l'*Écueil* sans cérémonie, mais il n'en a pas été ainsi du très R. P. Tachard. En partant du *Gaillard* pour rester à terre, son Excellence a été saluée de cinq coups de canon. Je veux pieusement croire que son humilité ne s'attendait point à cet honneur ; que même il aurait empêché qu'on le lui rendît, s'il avait prévu qu'on le lui rendrait, car dès son baptême, il a renoncé aux pompes du monde. Hélas ! sa modestie a été trompée.

Pour rendre compte de tous nos acteurs, les mandarins siamois sont restés à Bengale. Je ne l'ai su qu'à Pondichéry, sans cela, je l'aurais dit plus tôt.

J'ai encore appris que M. Godeau dit vrai, dans son troisième tome de l'*Histoire de l'Église* (1), quand il dit que les saints qui sont encore sur terre sont hommes et que le zèle fait souvent faillir les plus sages.

L'amour de Dieu et leur zèle pour la foi, à ce qu'ils disent, font brouiller ensemble messieurs des Missions étrangères et les Jésuites. Les conquêtes que les uns font sur l'ennemi du genre humain, en convertissant des idolâtres, déplaisant aux autres, chacun voudrait se réserver tout pour soi et être le seul métayer dans une si ample moisson.

Ces motifs d'occasion ou de vérité ouvrent aux missionnaires et aux Jésuites les prétextes du monde les plus spécieux, pour se déchirer les uns les autres avec charité et le tout dans un esprit de fraternité

(1) Antoine Godeau (1605-1672), le *Nain de Julie* (d'Angennes), nommé par Richelieu à l'évêché de Grasse. Son *Histoire de l'Église jusqu'à la fin du huitième siècle* est de 1653.

et de christianisme. Ils sont sur ce sujet dans une mésintelligence continuelle. Les Jésuites ont fait chasser les missionnaires de la Chine : ceux-ci ont fait chasser les autres du Tonkin ; et les Jésuites, qui ne sont à Siam que depuis les missionnaires, ont si bien fait et leur politique a si bien prévalu, que bien loin d'être persécutés, leur maison a été un lieu d'asile et de refuge, et qu'on leur a donné de l'argent dans le temps même qu'on persécutait les autres. Cette cruelle distinction n'est nullement du goût des missionnaires : ils sont trop politiques et trop concertés pour dire naturellement ce qu'ils en pensent ; mais on le connaît assez, pour peu qu'on sache lire dans les yeux et l'altération du visage, les secrets du cœur.

Il serait à souhaiter, pour lever tout sujet de dispute entre eux et tout sujet de scandale aux idolâtres, qu'ils eussent chacun leur département et qu'ils n'allassent plus sur les brisées les uns des autres, car certainement leurs brouilleries font un très mauvais effet, non seulement auprès des Gentils, mais scandalisent aussi les chrétiens et font lâcher à tous, sans en excepter les plus dévots catholiques, des railleries piquantes, qui donnent lieu de croire que l'intérêt temporel a tout au moins autant de part à leurs travaux que le zèle de la foi...

Les missionnaires donnent rarement des relations des progrès de leurs missions. On y voit du moins briller la vérité, ils ne s'étudient pas à surprendre la bonne foi, ni la religion du public. Je leur rends la justice qui leur est due, en affirmant que je n'y ai jamais rien lu qui ne soit conforme à la vérité.

Les Jésuites en donnent très souvent. Elles sont écrites d'un style brillant, amusant et même persuasif, tant il est insinuant ; mais pourquoi y déguisent-ils la vérité ? Pourquoi écrivent-ils pour l'Europe tout le contraire de ce qu'on sait de certitude dans les Indes ? Pourquoi nous donnent-ils pour de saints martyrs, les Jésuites qui ont été punis dans le Japon comme des boute-feux de rébellion et de révolte contre la nature et le souverain ? Pourquoi écrivent-ils l'histoire de cette révolte, comme un effet de leur zèle pour la religion, dans le même temps que tous les Européens qui sont aux Indes, Français, Anglais, Portugais, Danois, Hollandais, savent que cette révolte n'est que le fruit de leur avarice et de l'envie qu'ils avaient de s'emparer d'un bien très considérable et d'une succession qui ne leur appartenait pas ?

Rien ne les force à déclarer la vérité, puisqu'elle leur est contraire ; mais, du moins, qu'ils se taisent plutôt que de mentir. Par exemple, on ne veut pas et on ne peut pas exiger de leur sincérité, l'aveu qu'ils sont cause que le sacré nom de Jésus-Christ est en horreur dans le Japon et que la sainte religion y est en exécration.

Mais qu'ils avouent que, malgré cette prévention des Japonais, le nom de Jésus-Christ et l'Évangile y étaient annoncés et y faisaient de très grands progrès.

Or, qui a troublé ce progrès, si ce ne sont les révoltes des sujets contre le souverain ? Qui a soufflé et fomenté ces révoltes, si ce ne sont eux, pour s'assurer par la force ce que le droit leur refusait ? C'est là-dessus que le nom de Jésus-Christ a été proscrit, que la reli-

gion chrétienne a été absolument bannie et si bien anéantie, qu'on ne croit pas, humainement parlant, qu'elle s'en relève jamais. Les Jésuites y sont en exécution, leur seul habit y porte leur arrêt de mort : ceux qui y étaient ont été suppliciés, non comme chrétiens, la religion n'y entrainait en rien, mais seulement et uniquement comme perturbateurs de l'État.

[Pour parler d'autre chose, j'ai été convié par un banian, autrement dit par un riche marchand, à un régal qui devait se faire chez lui, avec le commissaire et l'écrivain du Roi du *Florissant*. MM. Blondel et Mercier avaient pourvu à tout ; c'est-à-dire qu'ils y avaient envoyé un cuisinier et du vin. La viande, le gibier, le poisson et leur accommodage, tout cela fut aux dépens du banian qui avait eu la précaution d'envoyer des Français à la chasse et des noirs à la pêche.]

Nous fîmes le repas le plus propre que j'aie fait de ma vie. A tout moment, des plats et des assiettes neuves d'une très belle porcelaine, et des serviettes d'une si belle et si fine toile de coton, que quoiqu'elles aient plus de cinq quartiers de large, elles passent avec facilité à travers une bague à mettre au petit doigt.

Le banian ne se mit point à table ; car, outre que ces gens ne mangent rien qui ait eu vie, c'est la coutume par tout l'Orient, que celui qui régale n'ait point de part au festin et ait seulement le soin de servir ses hôtes. Après chair et poisson, parut le dessert, d'une propreté tout appétissante et d'un goût si exquis, à ce que disent les autres, que nos plus habiles confiseurs devraient aller apprendre leur métier dans la péninsule.

Au milieu de ce dessert, parurent huit filles fort blanches, belles et bien faites, couvertes de pagnes fort légers, ayant le col, les bras et les jambes chargés de carcans, bracelets et chaînes d'or, et aux oreilles et aux doigts, des bagues fort larges, enrichies de pierreries. Pour faire honneur au maître du logis, chacun de nous en devait prendre une à son choix et en faire ce qu'Adam fit d'Ève, lorsqu'il planta le genre humain. Jusques à ce qu'on se soit déterminé, ces filles dansent, ayant à leurs mains de petits tambours de basque et des castagnettes dont elles jouent fort agréablement.

Le commissaire sauta le fossé le premier : l'honneur lui était dû ; c'était à lui à montrer l'exemple de bien ou mal faire. Il se détermina en faveur d'une blonde fort bien faite et fort aimable. Elle le conduisit dans un salon, à côté de la salle où nous mangions. Ils restèrent ensemble seuls près d'une demi-heure : il n'est pas difficile de deviner à quoi ils employèrent leur temps.

Mercier suivit son exemple et s'empara d'une brune très aimable ; et moi je restai sage, malgré les tentations. Je n'en ai jamais guère senti de plus fortes : et de vérité je n'avais jamais tant vu à la fois de si belles et si jeunes personnes à ma discrétion ; car la plus âgée ne pouvait avoir au plus que seize ou dix-sept ans. Le commissaire et Mercier me poussaient à les imiter ; mais j'avais pris ma résolution, sur ce qui m'avait été dit que je pourrais revenir seul quand je voudrais et sur le conseil qui m'avait été donné d'être sage en présence des autres, quand ce ne serait que pour ma réputation : ne devant pas douter

que ceci ne fût su, y ayant trop de témoins, pour n'y avoir point d'indiscret. Je résistai donc à leurs beaux discours et à la nature, qui certainement n'avait jamais été mise à une épreuve si forte.

Dès le lendemain, ayant averti mon Père de la Chassée, nous retournâmes chez ce banian, où nous fûmes fort bien reçus et où je ne fus pas si sage que la veille. Il me tomba une petite brunette toute jeune, dont je fus tellement content, que pendant que nous sommes restés à Pondichéry, il ne s'est passé aucun jour, que je n'aie été la voir. Si je suis content d'elle, je ne crois pas qu'elle se plaigne de moi : en tout cas je crois que mon départ lui coûte quelques larmes à présent ; car elle en versa, qui me parurent sincères, lorsqu'elle apprit que j'allais partir. Celle-ci, qui est Mahométane, mangeait de la viande avec moi et buvait aussi de mon vin et de mon eau-de-vie.

Après le dessert, et quand nous fûmes prêts de nous retirer de chez le banian, il nous dit de prendre tout ce qui nous avait servi à dîner. Ces gens croiraient être impurs, s'ils se servaient de ce qui nous a servi. Sachant celui-là, je n'hésitai point d'être du partage. Nous avons eu chacun huit assiettes de porcelaine, douze nappes ou serviettes et six tasses à thé. Les valets que nous avons menés ont eu tout le reste, pots à cuire, plats, théière, grande nappe et le surplus du service. Quoiqu'on leur eût ordonné de garder le secret, l'un des quatre a jασé et tout a été su, ce qui a attiré au commissaire et à Mercier une petite exultation à la Turquoise, comme dit Garreau, qui ne m'aurait nullement plu, de la part de MM. du Quesne et Martin ; et à moi, des compliments que je

prends pour des railleries, d'une pudeur et d'une continence de Joseph ; vertus dont je ne me suis jamais piqué et dont certainement je ne me pique pas encore.

J'aurais bien pu les désabuser, si j'avais voulu ; mais, je n'ai pas jugé à propos de le faire : au contraire, je les ai confirmés dans leur bonne opinion de ma sagesse. Si ce n'est pas là faire le Tartufe, je n'y entends goutte.

Le lecteur va me blâmer, je mérite de l'être. Je n'écris point ceci pour m'attirer des louanges, mais pour faire voir jusques où peut aller la force d'un homme quand la colère l'anime. M. de Chalonge, garde-magasin, vint hier matin à bord pour me faire signer la facture des marchandises que nous portons en France. Nous avons, chacun sur son état, noté les ballots ; lui, ceux qu'il m'a envoyés, moi ceux que j'ai reçus, tous suivant leur numéro. Nous nous sommes trouvés juste à un ballot près qu'il dit m'avoir envoyé et que je n'ai certainement pas reçu. Il voulait pourtant m'en faire signer la facture telle qu'il l'avait dressée. Je n'ai pas cru devoir étendre ma complaisance jusque-là. J'étais certain de ne m'être pas trompé : je recevais les ballots qui venaient du magasin, je les voyais embarquer dans les chelingues et j'envoyais, dans chaque chelingue, l'état par numéro des ballots dont elle était chargée. M. de Bouchetière ou M. de la Chassée et toujours Landais, qui écrit mieux que moi, les recevaient à bord sur ces états, et M. de Porrières en prenait ou en faisait prendre le nota, sans entrer dans le détail du numéro. Ainsi, c'étaient trois receveurs pour un et nous nous trouvions conformes.

M. de Porrières était présent à notre dispute. — Comptez, messieurs, a-t-il dit, combien il y a de ballots, je suis sûr qu'il en est entré 613 et pas plus.

Landais et moi avons trouvé le même nombre de 613 et le garde-magasin soutenait et voulait que nous en eussions 614. Il fut lâché quelques paroles qui ne faisaient pas plaisir ; nature pâtissait chez Chalonge et chez moi ; et, si nous avions été à terre, la dispute aurait été écrite en rouge. M. de Porrières n'était pas content, M. de la Chassée encore moins, Landais rageait et je n'étais pas mieux.

Le commandeur dit au garde-magasin de se retirer sans se le faire redire ; que lui et moi allions trouver M. Martin, et qu'il ferait plutôt décharger le vaisseau que d'en avoir le démenti.

Cet officier en se retirant avait laissé son portefeuille sur la table de la dunette. Un maraud de Lascaris qu'il avait amené, venait de le prendre et un certain mot de *Gavadcho!* qu'il lâcha, ne me plut pas. Je le pris par son brayer et le jetai à la mer par-dessus la lisse, avec autant de facilité que j'aurais jeté un bâton de cotret. Ce seul coup de force me fait regarder comme l'homme du monde le plus robuste. Il est vrai que je suis dans toute ma force, mais si la colère ne m'avait pas animé, le maraud se serait brisé le corps sur un canon ou sur le vaisseau, mais je l'avais jeté plus loin et il en a été quitte pour nager. Au surplus, l'affaire a été décidée en ma faveur.

Nous sommes, comme je l'ai dit, à la voile dès ce matin. Il ne fait que peu ou point de vent, il n'importe, le plus fort est fait et nous ne respirons plus que la France. Nous n'avons plus aucun besoin de trouver

des ennemis, n'étant plus en état de nous battre, chargés de marchandises comme des coches; et toute notre batterie à bas, hors de service par la quantité de ballots qui sont dans l'entre-deux-ponts et dans la sainte-barbe...

## CHAPITRE XVI

De Pondichéry à l'Ascension. — Navigation dans l'Océan Indien. — Le remède de M. de Bassompierre. — Une éclipse de soleil. — Effroyable tempête. — *L'Ecueil* en perdition. — Vœu de l'équipage à sainte Anne d'Auray. — Réflexions de Challes à ce sujet. — Le *Gaillard* disparu. — Les mystifications de M. de la Chassée. — Un aumônier turlupiné. — *L'Ecueil* se détache des autres vaisseaux. — Enfin l'Atlantique!... — Une île mal commode à trouver.

*Du vendredi 26 janvier.*

[Il a fait calme plat toute la journée et pas un souffle de vent, mauvais commencement de voyage. J'ai dit que nous sommes chargés comme des cochés, j'ajoute que notre pont est une véritable basse-cour. Dieu nous préserve de trouver des ennemis, n'étant point en état d'attaquer et assez mal pour nous défendre].

Le voyage devant être long, avant que de prendre terre à l'île d'Ascension où est notre rendez-vous en cas de séparation et où il y a plus de deux mille lieues d'ici, on a réglé l'eau aujourd'hui tant pour les hommes que pour les bestiaux dont nous avons une quantité prodigieuse.

*Du dimanche 28 janvier.*

Le vent s'est rafraîchi et nous allons à merveille. Nous n'avons plus avec nous ni missionnaires, ni

marchands, ni passagers, ni aucun bâtard du vaisseau. Nous sommes tous enfants légitimes, c'est-à-dire que nous n'avons plus que notre équipage dont M. de la Touche fait partie, remplissant la place de feu le Vasseur. Nous portons au Sud-Est pour parer les terres du royaume de Bisnagar dans la péninsule. On dit que nous passerons dans l'Est de Madagascar fort au large et que nous pourrons bien aller à Mascarey (1). Je le souhaite, mais comme cela dépendra du vent, c'est chose très incertaine...

*Du jeudi 1<sup>er</sup> février 1691.*

Toujours bon vent et fort beau temps. Quinze jours de même et je me compte à Mascarey. Le Père la Chassée et moi sommes également très mortifiés : nous n'avons plus du tout de vin de Cahors ni de celui de Saint-Yago. Il n'est pas content ni moi non plus. Nous buvons de temps en temps bouteille de vin d'Espagne que nous avons acheté en commun en Europe, mais comme il nous coûte notre argent, il ne nous paraît pas si bon.

*Du vendredi 2 février.*

Nous commençons à ressentir les chaleurs étouffantes de la ligne. C'est aujourd'hui le jour de la Purification ou de la Chandeleur. Notre aumônier

(1) L'île Bourbon.

a prêché ce matin, et a pris son texte du premier verset de l'Évangile d'aujourd'hui, qui est le 22 du second chapitre de saint Luc. Je lui ai malicieusement dit en soupant que c'était pour tous les hommes une leçon de se purifier, et lui ai demandé si la succession de le Vasseur ne lui tenait pas un peu au cœur et s'il ne s'en purifierait pas, du moins pour nous édifier. M. de la Chassée qui ne lui passe rien, s'est mis de la partie, autant a fait M. de Porrières, et, tout en riant, nous avons prêché le prédicateur. Mais c'est un moine et un moine Bas-Breton. Une pomme cuite s'attacherait à du marbre ; et ici, il ne reste ni impression ni vestige des *Advertatur...*

*Du lundi 5 février.*

Nous avons passé la ligne sur les cinq heures du soir. Il fait une chaleur excessive et c'est aujourd'hui le dernier jour de l'hiver pour tout ce qui est au nord de la ligne, comme c'est le dernier jour de l'été pour tous les climats qui sont au sud...

*Du dimanche 11 février.*

Il a plu toute la nuit ; cet après-midi, le temps est revenu très beau. Le vent est bon frais ; nous allons, grâce à Dieu, parfaitement bien.

Notre pilote qui est Breton dit qu'un paysan croit que la fortune de sa famille est solidement établie quand son fils aîné est procureur et le second prêtre ;

qu'ainsi, il donne le cadet à Dieu et l'autre au diable, mais que Belzébuth fait si bien son compte que tous deux sont pour lui. Je sais bien que dans le bréviaire de Rennes et celui de Vannes, dans l'hymne de saint Yves, il y a cette strophe-ci :

*Sanctus Ivo erat Brito  
Advocatus et non latro.  
Res miranda populo.*

C'en est assez pour caractériser les gens de la basse robe, et puisqu'il faut rendre justice à la vérité, notre aumônier ne laisse aucun doute sur le bas clergé...

*Du mercredi 21 février.*

Toujours bon vent et beau temps. La fièvre commence à me tenir à mon tour. J'en ai été accablé depuis hier à midi ; j'ai un si grand mal de tête que je ne vois goutte. Je dirai demain le remède que je vais prendre. Je prendrais bien du cangé, mais notre riz est échauffé et ne me convient pas par son odeur. Nous étions à midi, à dix-neuf degrés justes au Sud de la ligne. Le vent de Sud-Est nous bouche le chemin de Mascarey. Nous n'y allons plus et courons le Sud-Ouest.

*Du jeudi 22 février.*

J'ai lu les *Mémoires* de M. de Bassompierre et me suis servi de son remède allemand ; c'est-à-dire qu'hier au soir, sans en rien dire à qui que ce soit, je vidai moi seul quatre bouteilles de vin de Graves

et en bus plus de cinq pintes, mesure de Paris, sans rien manger du tout. J'ai sué, vomi et dormi comme un porc ; je suis bien faible et j'ai la tête entre deux marteaux, mais je n'ai point eu de fièvre. Toujours beau temps et bon vent.

*Du vendredi 23 février.*

Mon remède allemand m'a tiré d'intrigue ; quelque soif qui m'ait brûlé, je n'ai point voulu boire. J'ai encore brusqué notre chirurgien qui peut-être voudrait que je fusse crevé ; mais malgré lui, je suis hors d'affaire. Les dents commencent à me démanger, demain je les gratterai et pas plus tôt.

*Du samedi 24 février.*

Le vent est toujours bon et, s'il continue, nous passerons demain le tropique du Capricorne et même de bon matin, étant aujourd'hui à midi, par vingt-deux degrés quinze minutes Sud. Il y avait trois jours entiers que je n'avais rien pris que du vin le jeudi soir, il fallait me voir au déjeuner. Mme la Nature ne veut rien perdre. La Fargue dit que j'ai un corps d'acier...

*Du mercredi des Cendres 28 et dernier février.*

Nous avons vu ce matin une éclipse de soleil ; elle a commencé vers les sept heures et demie et a fini vers les neuf heures un quart, ou environ. Le soleil

a paru couvert de la moitié de son disque ; mais le temps n'étant pas sans nuages et n'y ayant point de Jésuite avec nous, on n'a pas pu l'examiner. Cette éclipse n'a pas pu paraître à Paris, le soleil ne s'y étant pas encore levé, à cause de la différence des longitudes.

*Du jeudi 1<sup>er</sup> mars 1691.*

Le vent est encore devenu plus fort, on ne peut se tenir. C'est un vent de diable, notre misaine est emportée.

*Du dimanche 4 mars.*

Je n'écrivis point hier ni avant-hier parce que je ne l'ai pas pu. Nous avons essuyé jeudi, vendredi et hier samedi, ce qu'on appelle à la mer un ouragan, c'est-à-dire un coup de vent terrible.

On n'a jamais vu de temps si furieux, tout le monde ici en convient et, quelque tempête où je me sois trouvé, sur le Grand Banc et les côtes de Terre-Neuve et même dans le Nord, aux voyages de Copenhague et de Stockholm, je n'ai rien vu qui puisse être mis en comparaison avec ce que nous venons de souffrir. Le vent ou plutôt les vents n'avaient aucune assiette ni tenue, ils soufflaient de tous les côtés du monde.

Nous nous sommes vus, cinq fois en deux jours, dans le péril imminent ; notre barre de gouvernail

ayant cassé autant de fois et notre gouvernail qui n'était point retenu, donnant de si furieux coups dans notre arcase, que nous avons cru cent fois que le derrière de notre navire allait être emporté.

Quinault a raison de faire chanter dans un de ses opéras :

*Quel bonheur d'échapper à l'orage,  
Quel plaisir d'en retracer l'image,  
Quand on est au port.*

Oui, sans doute, c'est un plaisir ; mais, si grand qu'il puisse être, il ne vaut pas la peine d'être acheté...

Je n'ai pourtant pas pu m'empêcher de rire d'une simplicité de notre aumônier qui est venu tout bonnement dire à M. de Porrières, comme nous étions tous dans la sainte-barbe à travailler au gouvernail et où on n'avait laissé entrer que des gens nécessaires et résolus.

— Il faudrait, monsieur, faire mettre tout le monde en prières.

Je tenais un bout de grelin pour tenir le gouvernail assujéti, nous étions douze hommes dessus, entre autres M. de la Chassée qui, sans rire comme moi, l'a envoyé prier Dieu tout seul et songer à sa conscience ; que pour nous qui l'avions nette, nous travaillions dans la nuit et priions Dieu demain. J'y ai ajouté, voyant sa confusion, ce qu'entre autres choses Didon dit à Enée, ou qu'Ovide, que je sais presque par cœur, lui fait dire :

*Perfidiae pœnas exigit iste locus.*

Notre gouvernail sans barre et ses coups doubles à droite et à gauche ne nous présentaient qu'une mort également horrible et certaine dont nous goûtions toute la cruauté avant que de l'assouvir.

On conçoit bien mal les horreurs de la mort lorsqu'on ne la voit que de loin ; il faut avoir été aussi près d'en être victimes que nous l'avons été pendant plus de cinquante heures pour les bien comprendre. MM. le commandeur, de Bouchetière, de la Chassée et tous les autres qui l'ont affronté au canon, au mousquet et à l'épée, n'en ont point été exempts ; un tel d'entre eux qui passe pour être et est en effet intrépide, se battait la tête contre la lisse en levant les yeux au ciel. Pour moi qui ai toujours regardé la mort comme un mal nécessaire et en stoïque, je l'ai regardée ici comme si certaine et inmanquable, que pour me la faire plus prompte qu'il m'était possible, j'avais mis sur mon lit six pistolets chargés à balles de calibre, où j'aurais mis le feu si le navire eût coulé bas comme j'y voyais apparence.

Une de nos soutes a été entièrement gâtée et nous avons perdu plus de trois milliers de pain, ce qui me fait fort craindre qu'on sera obligé d'en retrancher un quart par jour. Notre riz est pourri, les deux tiers de nos bestiaux sont morts ou ont été emportés par les coups de mer dont les vagues montaient plus haut que notre fanal qui en a été aussi emporté, et pour comble de malheur pour messieurs de la Compagnie, c'est que le navire faisait eau de toutes parts et que plusieurs ballots de marchandises ont été mouillés et par conséquent gâtés.

Notre gouvernail n'est point encore raccommodé

et ne peut l'être que d'une mer plus unie et plus tranquille. Nos charpentiers préparent tout, et cependant, nous gouvernons à la voile. Ils espèrent que demain tout sera raccommodé, pourvu que la mer le permette. En un mot, nous sommes mal, si Dieu n'a pitié de nous. Grâce à sa bonté, le vent a calmé à la pointe du jour ; au lever du soleil, le temps s'est éclairci, et ce soir il ne vente presque point du tout.

Nous nous sommes rejoints cet après-midi vers les cinq heures, mais bien éloignés la plupart. Nous ne sommes plus que cinq navires dont le *Gaillard* n'est point du nombre. Nous ne savons ce que peut être devenu M. du Quesne. Dieu veuille qu'il ne lui soit point arrivé de malheur. Nous avons vu un mât de hune à l'eau, il a passé proche de nous, plaise à la bonté divine que ce soit un mât de rechange qu'il a volontairement jeté à la mer pour soulager d'autant un des côtés de son navire. Nous le croyons et l'espérons aussi, d'autant plus que ce mât de hune n'entraînait après lui ni agrès ni cordage.

Les quatre autres vaisseaux, que nous avons rejoints, étaient aussi bien que nous à sec de voiles et, suivant toutes sortes d'apparences, ont été maltraités par la tempête. Ils ne peuvent pas être plus mal que nous.

Notre commandant, qui est à présent M. le chevalier d'Aire, a fait signal pour faire approcher les navires du sien. Nous y avons été, il est encore plus mal que nous. Il a perdu beaucoup de pain, son gouvernail a fait comme le nôtre, ses bestiaux ont fait la même chose, et plus que tout cela ; c'est que l'eau ne tarit point chez lui ; qu'il en a eu jusques à six pieds dans son fond de cale ; qu'il a une voie d'eau

qu'on n'a pas encore pu boucher, parce qu'elle est presque sous la quille ; et qu'il est obligé d'entretenir toujours quatre pompes.

Si cela est, il est à plaindre, n'en fallant pas plus pour mettre un équipage sur les dents. Seize hommes, huit de chaque quart qui se relèvent de deux heures en deux heures, toujours occupés à un travail rude et pénible, sont bien de la diminution sur le reste, outre ceux qui vont être occupés à son gouvernail. Les matelots gagnent-ils bien leur pain et leurs gages ?

Ce navire a tant souffert pendant le mauvais temps, que pour le soulager, M. d'Aire a été obligé de faire jeter à la mer quatre grosses pièces de canon de trente-six livres, de la batterie du tillac, par le travers du mât d'artimon.

Nous avons parlé ce soir à messieurs du *Lion* qui sont, comme par une gageure, dans le même état que nous, et, outre cela, leur éperon a été emporté. Ils ont fait, comme les gens de l'*Oiseau* et nous, un vœu de bien bon cœur à Notre-Dame et à sainte Anne d'Auray. Mais zest !

*Passato pericolo, gabbato il santo,*

dit l'Italien.

*Nos périls tous les jours enrichiraient les saints  
Si nous nous souvenions des vœux qu'ils nous font faire.*

La Fontaine qui le dit, a raison aussi bien que l'Italien.

Nous ne savons dans quel état sont le *Florissant* et le *Dragon*, n'ayant pu leur parler, parce que le vent est faible et la mer fort émue.

*Du lundi 5 mars.*

Toujours même vent bien faible et contraire et la mer aussi unie que la Seine. Le navire est déguisé en friperie, chacun ayant mis ses hardes à l'air, parce que tout a été mouillé dans l'entre-deux-ponts où les coffres nageaient comme à la mer. Notre gouvernail n'est pas tout à fait raccommodé et tout le mauvais temps n'est pas passé, puisqu'il nous reste le cap de Bonne-Espérance à passer ; je désespère presque de retourner en France s'il en faut souffrir la centième partie de ce que nous avons souffert ici.

*Du mardi 6 mars.*

Dieu veille sur tout, ce qu'il garde est bien gardé. L'équipage a été régalé aujourd'hui pour le dédommager de ce qu'il a souffert pendant l'ouragan. Chacun chante l'air d'opéra le mieux qu'il peut et ne se souvient de la tempête qu'à cause des gros bestiaux qu'elle a tués ou emportés, ce qui est pour chacun autant de rafraîchissement perdu. Il a fait beau toute la journée, le vent est contraire, mais, grâce à Dieu, bien faible.

*Du mercredi 7 mars.*

Calme tout plat et beau temps, tant mieux ! cela, s'il plaît à Dieu, nous amènera bon vent. La beauté du temps nous a conviés de mettre à l'air une partie

du pain qui a été mouillé dans la soute. On a proposé à l'équipage d'en retrancher un tiers par repas et de jeter celui-là. Parler à des matelots de jeûner, c'est comme si on parlait aux cardinaux à Rome de faire carême. Ils ont rejeté la proposition et ont dit que tant que ce pain-là durerait, ils en mangeraient le soir dans leur chaudière recuit avec la graisse du dîner, et assaisonné de vinaigre. Le chirurgien a été consulté et ayant dit que cela ne pouvait faire aucun mal, M. de Porrières y a consenti, bien résolu pourtant à ne s'y pas tenir si cela nous donne des maladies.

*Du jeudi 8 mars.*

Le temps, vers les deux heures du matin, s'est tout à fait couvert, il a fait une brume fort épaisse et une petite pluie bien froide ; on ne voyait pas à une demi-lieue devant soi.

*Du vendredi 9 mars.*

Le temps est toujours couvert et embrumé ; celui qu'il a fait hier, joint à l'obscurité de cette nuit, nous ont fait perdre le *Lion* de vue. Nous ne voyons plus que le *Florissant*, l'*Oiseau* et le *Dragon*.

*Du samedi 10 mars.*

On acheva enfin, hier au soir fort tard, d'accommoder notre gouvernail et cela très à propos pour nous, car s'il nous avait encore manqué, nous aurions

été très embarrassés à soutenir le vent violent et contraire qui a soufflé cette nuit. Nous avons tous extrêmement fatigué. Notre grand mât a couru risque de casser, et, pour nous achever, notre soute a fait de l'eau sur nouveaux frais. D'où diable vient-elle? Car il n'a point fait de pluie, les charpentiers et les calfats en cherchent la voie et moi, si l'on pouvait m'entendre d'Europe, je prierais la Compagnie et ma famille de faire prier Dieu pour nous.

*Du dimanche 11 mars.*

Le vent a calmé à minuit, et ce matin est revenu ni bon, ni mauvais. Le temps s'est éclairci cet après-midi. Nous ne voyons encore que trois navires avec nous. Où sont le *Gaillard* et le *Lion*? Hou! Si le troupeau se disperse, gare des loups!...

*Du mercredi 14 mars.*

Le commandeur avec tous les officiers mariniers et moi, avons été à bord de l'*Oiseau* parler à M. d'Aire, à présent notre commandant. Je lui ai lu à haute voix le procès-verbal de l'état où nous sommes, et tous l'ont assuré très sincère. Ensuite M. de Porrières lui a dit qu'attendu le mauvais état du vaisseau, plus de trente hommes malades ou hors de service, tous nos légumes et beaucoup de pain pourris et jetés à la mer, la disette de vivres dont nous sommes menacés, le peu d'eau que nous avons et, plus que

tout cela, notre gouvernail hors d'état de soutenir un gros temps ; son dessein était de se séparer du reste de l'escadre pour gagner les devants ; un navire faisant seul beaucoup plus de chemin que lorsqu'il est en compagnie, obligé de retarder sa route.

[A cela M. le chevalier d'Aire a répondu, que M. de Porrières ne devait pas douter, qu'il n'eût aussi bien que lui quantité de malades et quantité de vivres gâtés, qu'il avait même bien plus souffert à cause de deux grosses voies d'eau et que son gouvernail n'était pas en meilleur état que le nôtre.]

Après quoi il a ajouté : Vous êtes le maître, monsieur, de faire ce qu'il vous plaira, mais, ce ne sera assurément pas de mon consentement que nous nous séparerons. Il est encore à présent de la dernière conséquence de ne nous point quitter, et même plus qu'en venant ; parce que nous pouvons trouver vers le Cap une escadre de vaisseaux anglais ou hollandais venant d'Europe, qui insulteront un navire seul ; mais qui auront les trois quarts de la peur, s'ils nous trouvent ensemble. Pour ce qui est de votre gouvernail, prenez mes charpentiers si vous en avez besoin, comme je prendrais les vôtres, si je n'avais pas fait faire au mien tout ce qu'on peut humainement y faire à la mer ; et qu'à cet égard, j'ai autant de besoin que vous de trouver terre pour le raccommo-der sur les ancres.

[Il a dit encore : Ce n'est pas seulement par le travers du Cap que nous devons craindre de trouver des ennemis ; c'est bien plus que tout cela, à notre abordage des îles de l'Amérique, où les Anglais et les Hollandais croisent incessamment et où ils entre-

tiennent aussi des escadres qui en bouchent l'atterrage.]

En y allant, nous passerons à l'île de l'Ascension, où nous trouverons une bouteille que M. du Quesne y aura laissée en cas qu'il y ait passé avant nous, ce que je ne crois pas ; puisque au contraire, je crois avec beaucoup d'apparence de raison, qu'il est de l'arrière et peu éloigné. Quoi qu'il en soit, s'il y a passé, il y aura laissé une bouteille. Nous saurons où il sera et nous pourrons aller le joindre. Si au contraire nous y passons les premiers, nous y en laisserons une qui l'instruira de la route que nous aurons prise et du lieu où il pourra nous trouver, ou bien nous l'y attendrons, ce qui dépendra du Conseil de guerre.

En tout cas, monsieur, je compte sur vous, comme je suis persuadé que vous me défendrez bien, si je suis attaqué : soyez persuadé aussi que je ne vous manquerai pas. Ainsi, faisons en sorte de partager ensemble la bonne ou la mauvaise aventure ; et, pour cela, ne nous séparons point.

[Enfin M. d'Aire a parlé Évangile. Le résultat de la conférence a été que nous ne nous quitterons point et que nous nous secourrons mutuellement.]

Nous sommes revenus à bord, après la conférence suivie d'une collation assez frugale. Quelque mot, lâché à table en soupant, me fait croire que cette visite sera sans fruit, ne m'apercevant pas que les intentions soient changées ni que l'esprit de séparation nous ait tout à fait quittés. J'en dirai demain des nouvelles ; pour aujourd'hui, je suis las d'écrire.

*Du jeudi 15 mars.*

On a vu ce qui se passa hier après-midi à bord de l'*Oiseau*. Le soir, en soupant, M. de Porrières en fit le rapport en pleine table, et sans dire ouvertement son dessein que nous prévoyons, il en dit plus qu'il n'en fallait pour se faire entendre. Il ne parla ni du manque de vivres ni de celui de l'eau ; au contraire, il dit qu'il avait plus de crainte d'en donner aux autres que de peur d'être obligé de leur en demander. Il parla du gouvernail. Je lui dis que celui de l'*Oiseau* était dans le même état. Il me répondit qu'il était vrai, mais que le mal d'autrui ne guérissait pas le sien. Il ajouta que ce vaisseau qui n'allait pas plus qu'une roche faisait perdre à l'*Ecueil* et à toute l'escadre un temps précieux. Il n'y avait rien à répondre là-dessus. M. de Porrières ajouta que pour ce qui était des vaisseaux ennemis venant d'Europe, il ne voyait aucune apparence d'en trouver vers le cap de Bonne-Espérance, puisqu'à peine pouvaient-ils à présent être sortis de la Tamise ou du Texel, la saison n'étant pas assez avancée. Qu'à l'égard de ceux que l'on pouvait trouver à l'atterrage des îles d'Amérique, la France y entretenait aussi ; et qu'on pourrait aussi bien trouver ceux-ci que ceux-là.

Il ne s'est pas plus expliqué, mais je ne crois pas qu'il faille être prophète ni sorcier pour tirer l'horoscope de son discours. J'avoue que cette séparation ne me plaît point ; et que si j'en étais le maître, je m'y opposerais de tout mon possible.

Le ciel est toujours couvert ; cependant le vent est venu assez bon cet après-midi. Le *Lion* était fort éloigné devant nous et semblait vouloir s'écarter de la bande, mais M. d'Aire a tiré un coup de canon sous le vent pour le faire approcher de lui. Cela marque qu'il ne veut pas qu'on le quitte...

*Du dimanche 18 mars.*

Notre aumônier n'est nullement content de la relation que M. de Porrières fit jeudi soir à table, ni de la résolution qu'il semble avoir prise de se séparer du reste de l'escadre. Il en est très intrigué, et M. de la Chassée, son fléau, homme autant railleur qu'il y en ait au monde, l'a turlupiné d'une terrible force. Ils étaient venus ensemble dans ma chambre et le chevalier de Bouchetière y est entré. Nous y avons bu deux bouteilles de vin de Tursan, outre le déjeuner d'où nous sortions, et y avons ri de bon cœur aux dépens de l'aumônier, qui ne savait à quel saint se vouer pour se tirer de nos brocards.

M. de la Chassée lui demandait s'il craignait que les Anglais ou les Hollandais profitassent de la succession le Vasseur en nous prenant. Bouchetière disait à la Chassée qu'il se trompait, que la prudence du Pater avait été au-devant de ce coup-là, ayant fait transporter sur le *Florissant* et le *Dragon* les plus gros effets.

Je disais de ma part que, pour lui mettre la conscience en repos j'offrais d'en refaire l'inventaire, sous sa dictée ; que je lui laisserais tout en main, sauf à le représenter à qui il appartiendrait.

— Bon, disait la Chassée, tu ne l'entends pas mal, ne serait-ce pas là vouloir rendre, et les moines rendent-ils rien? Et où diable notre Pater, s'il avait rendu, trouverait-il de quoi se faire recevoir docteur afin d'avoir une cure de la dépendance de son Ordre et y vivre en papimane après être sorti de l'île Sonnante?

— Qu'entendez-vous par là? lui a demandé Bouchettièrè.

— Je veux dire, a repris la Chassée, que tous les religieux ou moines, ou soi-disant tels, ont aussi peu de charité l'un pour l'autre que le diable en avait pour Job; qu'ils ne se facilitent rien et ne se pardonnent rien; que Rabelais a raison de dire que l'île Sonnante n'est habitée que par des gens du Pays de trop d'Iceux, et qu'ils sont dévorés d'ambition. Voici leur véritable définition :

Gens rassemblés sans se connaître... Vivant ensemble sans s'aimer... Se quittant sans se regretter... Se trahissant par charité et s'enterrant en chantant. Du reste, aussi attirants que des éponges et aussi peu secourables que le Rat de La Fontaine qui les a peints dans cet apologue.

Par exemple, a-t-il poursuivi, voilà notre patriarche résolu d'aller à Paris pour se mettre sur les bancs et prendre le bonnet. Je me donne au diable, s'il tire aucun secours de ses frères; j'entends les religieux de son Ordre. Il fait bien de se munir d'argent; car il faudra qu'il paie sa pension aux Dominicains de la rue Saint-Jacques, qui ne lui feront pas crédit d'un sou et qui pourtant ne lui donneront le soir que deux onces de pain, un demi-septier de vin et six pru-

neaux. S'il ne s'en contente pas, les cabarets ne sont pas loin ; mais il faudra qu'il y aille bien secrètement, ou qu'il se fasse apporter bien secrètement aussi ce qu'il voudra avoir : encore faudra-t-il gagner le portier. Savez-vous, Père, la chanson du *Portier du Couvent*, dans la *Comédie des Moines*? La voici :

*Quoiqu'il entre ou quoiqu'il sorte,  
J'ai droit de dîme à la porte.  
Pon, patapon, tarare ponpon.  
Je me moque du cellier,  
Dont le Prieur est portier;  
J'avale ce qu'on apporte...  
Pon, patapon, tarare ponpon.*

Ai-je menti, Père? A-t-il continué en apostrophant l'aumônier. Celui-ci, en riant du bout des lèvres, a été obligé de convenir qu'une partie de ce qu'il disait était vrai et qu'il était fort bien instruit...

[Notre aumônier, croyant le faire taire, a été chercher une petite bouteille de fenouillette de Ré. Bien loin de lui imposer silence, il n'a fait que l'animer.]

— Morbleu! a-t-il dit après avoir bu, celle-là vient de le Vasseur (elle en venait en effet). Comptez que je vas vous faire enrager si vous ne nous en donnez pas chacun un gros flacon, vous en avez eu dix-huit.

Le Père a voulu nier.

— Vous le voulez comme cela, lui a dit la Chassée, soit, il faut vous montrer que je suis de parole. Ferme ta porte, ôte ta clef, m'a-t-il dit, il faut qu'il entende malgré lui, dépêche-toi.

Je l'ai fait malgré le Père qui voulait m'en empê-

cher, très impatient de savoir ce qu'il avait à dire.

— Ho ! ma foi ! béat Père, vous allez enrager, lui a-t-il dit, de n'avoir pas voulu nous donner à chacun notre flacon, mais quand j'aurai une fois commencé, il ne sera plus temps de me demander quartier. Je parie m'a-t-il dit, que tout subtil et examinant que tu es, tu n'as pas pris garde à la manière dont les Dominicains ou Jacobins communient en France.

Notre aumônier a voulu sortir, mais la porte fermée l'en a empêché.

Il m'a prié de la lui ouvrir, la Chassée me l'a défendu et il m'a dit de lui jeter la clef. Je la lui ai jetée.

— Ho ! mon très cher Révérend, lui a-t-il dit, vous êtes trop prompt et trop impatient, ne savez-vous pas bien qu'une comédie a cinq actes. Et vous voulez quitter le théâtre avant le commencement du premier ! Vous écouterez pourtant, ou vous irez nous quérir chacun notre flacon, auquel cas je me tairai. Sinon, je me donne au diable si je n'introduis sur la scène votre aimable chanteuse de Morlaix, l'opposition de la tante et la jalousie de votre Prieur. J'y mêlerai la surveillance de vos frères sur celle du portier, j'y parlerai de la fouace. Cela composera les quatre premiers actes ; et au cinquième, pour éviter tout le scandale, malgré les parents et amis de la belle, malgré les jaloux et l'indiscrete vigilance des autres religieux, je vous marierai ensemble.

Le pauvre Pater, tout défait et confus, a mieux aimé qu'il lui en coûtât trois flacons de sa cave que de laisser achever notre vieux reître, qui a je crois, aussi bien que la Rancune du *Roman Comique* de

Scarron, des mémoires de l'histoire scandaleuse de tout le genre humain.

Pendant que notre aumônier a été sorti, j'ai demandé à la Chassée ce qu'il voulait dire sur la manière de communier des Dominicains.

— C'est, m'a-t-il répondu, qu'ils ne communient que de la main gauche, en mémoire de Henri III qui a été assassiné par Jacques Clément, moine de leur Ordre ; mais taisons-nous, j'entends notre patriarche, parlons d'autre chose, — et, en même temps, changea de discours.

Il rentra en effet, et Bouchetière continuant la conversation qui avait été commencée, dit que cette séparation de notre vaisseau du reste de l'escadre ne lui agréait pas non plus. Qu'il n'en savait pas la cause, et que tout ce qu'il pouvait en dire, n'était fondé que sur de simples soupçons, peut-être mal conçus. Nous l'avons prié de nous en faire part : il l'a fait, et voici ce qu'il nous a dit.

Que le commandeur et M. d'Aire n'avaient jamais été bons amis, quoique jamais ils n'eussent eu de querelle ensemble ; que le premier avait espéré s'embarquer pour les Indes, comme capitaine en chef, et non comme capitaine en second. Que l'*Oiseau* avait été donné à M. d'Aire, comme au plus ancien, et que c'était en cette qualité qu'il commandait l'escadre en l'absence de M. du Quesne. [Qu'il croyait que M. de Porrières aimerait mieux être commandé par tout autre que par M. d'Aire, qui n'était que simple chevalier de Malte, alors qu'il en était commandeur et que c'était cette jalousie du commandement, qui le faisait éloigner de lui.]

Cette réflexion du chevalier de Bouchetière nous a paru de très bon sens et sa franchise nous a charmés ; car ce n'est plus le même homme qui s'est embarqué avec nous et il a changé du noir au blanc. Il m'appelle quelquefois en riant son précepteur, la Chassée son gouverneur, et la concorde est entière...

*Du lundi 19 mars.*

Toujours beau temps et mauvais vent. Le chirurgien du *Florissant* est venu à bord voir le nôtre qui est très mal (1). Je l'ai déjà dit, c'est l'homme du vaisseau qui m'est le moins nécessaire. Mais quelle sottise que cette chirurgie ; ou plutôt quelle impertinence que cette médecine !

Celui du *Florissant* qui est venu, a dîné avec nous ; il est Latin et nous avons eu ensemble une conversation à être mise dans le *Malade imaginaire*...

*Du vendredi 23 mars.*

Le vent est venu cette nuit, Nord-Nord-Est, bon frais ; c'est ce qu'il nous faut. Nous allons vent large, en bonne route. Dix jours de même, le cap de Bonne Espérance sera passé et repassé. C'est le seul endroit qui nous reste à craindre pour le mauvais temps...

(1) Le chirurgien La Fargue, embarqué sur le *Fendant*, retournera l'année suivante aux Indes et mourra pendant la traversée de retour, le 28 juillet 1693.

*Du jeudi 29 mars.*

[Le vent a fraîchi encore et nous allons fort bien. Quatre jours de même et le cap sera derrière nous.] C'est le seul trajet qu'il nous reste pour être sûrs de notre retour en France. J'avoue qu'il me donne de l'horreur, ne pouvant me figurer que tant de gens qui en ont écrit, se soient concertés pour mentir.

*Du vendredi 30 mars.*

Le vent a changé sur les deux heures du matin et est devenu tout à fait contraire. Nous avons été obligés de mettre à la cape. Il a plu, tonné, venté et brumé. Ceci est-il un avant-coureur du cap? Les navires se sont encore dispersés. Nous ne sommes plus que trois ; je ne sais où sont les deux autres et ceux que nous voyons étant aussi à la cape et fort éloignés, on ne peut dire lesquels ce sont.

*Du samedi 31 et dernier mars 1691.*

Le vent est redevenu bon sur le minuit, nous avons fait bonne route ; et, de dessein formé, nous avons laissé l'escadre. Je ne sais si nous avons bien fait, mais je sais bien qu'il n'a tenu qu'à nous de nous rallier aux autres, parce que l'*Oiseau* et le *Florissant* paraissaient encore ce matin au vent de nous. Ils étaient à plus de six lieues de l'arrière, mes longues-

vues en portent douze et on a distingué par leur moyen ces deux vaisseaux de notre grande hune. Au lieu de les attendre, nous avons forcé de voiles pour avancer. Dieu veuille qu'il ne nous arrive point de mal. A mon égard, je suis résolu à tout événement ; et, quand je devrais mettre seul le feu au vaisseau, les Anglais ne me régaleront plus. Si nous avons à faire à des Hollandais, nous tâcherons de nous vendre tout ce que nous pourrons valoir ; mais si ce sont des Anglais, je tâcherai de ne pas périr seul. J'aimerais mieux être vingt fois pris par les Algériens que de l'être encore une par cette nation cruelle et traîtresse. J'ai été pris par les Turcs et j'ai éprouvé dans ces barbares mille fois plus d'humanité et de charité que dans les Anglais, qui ne pratiquent pas l'ombre de ces vertus...

*Du dimanche 1<sup>er</sup> avril 1691.*

Depuis minuit, vent contraire. L'*Oiseau* et le *Flo-rissant* ne veulent point nous quitter. Mes longues-vues disent de la hunette qu'il y a un signal et on dit en bas qu'elles ne peuvent pas porter si loin. Si nous ne rallions pas à eux, c'est que nous ne le voulons pas.

*Du lundi 2 avril.*

Toujours vent contraire. Nous avons encore vu deux navires, mais si éloignés derrière nous qu'on ne peut les distinguer. Ce sont encore l'*Oiseau* et le

*Florissant*, du moins l'apparence le dit, et ce soir, on ne les voyait plus du tout...

*Du mercredi 4 avril.*

Nous ne verrons plus nos vaisseaux qu'au rendez-vous. Le froid nous saisit et nous paraît d'autant plus sensible que nous sortons des chaleurs. Un matelot nommé René le Penneven vient de mourir...

*Du samedi 7 avril.*

Nous avons toute la journée, côtoyé la Cafrerie ou les terres de l'extrémité de l'Afrique dans le Sud-Est. Si le vent continue nous passerons cette nuit le cap de Bonne-Espérance et demain matin tout péril de navigation sera évité. Nous ne sommes au plus qu'à cinq lieues de terre. Je n'ai vu, par mes longues-vues, qu'une terre couverte de bois, et pas une seule habitation, on dit cependant que cet endroit est fort peuplé.

*Du dimanche 8 avril.*

Le vent a calmé, cependant nous avons toujours été un peu. Nous avons toujours côtoyé la terre ; et le cap de Bonne-Espérance que nous voyons, n'est pas à plus de neuf lieues de nous. Si le vent renforçait, ce serait du chemin jusques à minuit. J'espère

cependant qu'à l'issue de la messe, nous chanterons demain le *Te Deum*. Du calme au cap de Bonne-Espérance ! Cela me paraît si peu vraisemblable que j'accuserai volontiers de vanité et de mensonge tous ceux qui en ont écrit des choses si horribles.

*Du lundi 9 avril.*

C'est ce matin que, grâce à Dieu, nous avons doublé et dépassé le cap de Bonne-Espérance, d'une mer belle et unie et d'un bon vent. Nous l'avons perdu de vue sur le midi, mais le vent qui est devenu contraire sur les deux heures, nous empêche de quitter de vue les terres d'Afrique. En tout cas, le plus fort est fait puisque nous ne sommes plus dans les mers des Indes et que nous sommes certains de ne point relâcher. Nous avons chanté le *Te Deum*. Dieu nous conserve jusques en France, il y sera chanté encore de meilleur cœur.

*Du mercredi 11 avril.*

Nous avons enfin perdu de vue les terres d'Afrique. Quinze jours de même, nous serons à l'Ascension ; notre rendez-vous y est. Nous sommes seuls à présent, et un vaisseau seul avance beaucoup plus que lorsqu'il est en compagnie. Dieu nous préserve de trouver des ennemis plus forts que nous, la résolution de se faire sauter ne plaît pas *multis*...

*Du dimanche de Pâques 15 avril.*

Il a fait calme toute la journée et le vent s'est jeté ce soir au Nord. Il a fait fort beau et pas plus chaud ni froid qu'il fait ordinairement en France à pareil jour.

Toujours même chose que l'année passée pour la conscience. Vols journaliers dont on a la tête rompue, pas une restitution et tout le monde a communié. Cela a attiré une nouvelle persécution à notre aumônier de la part de M. de la Chassée qui est son fléau et qui ne lui passe rien. La nation bretonne et le monachisme ont éclaté sur la scène...

*Du lundi 23 avril.*

Il y a aujourd'hui un an que M. Hurtain mourut. Nous aurions dû faire hier son anniversaire, mais la célébration de la Quasimodo l'empêcha. Nous l'avons fait aujourd'hui. Il y a encore eu des pleureurs, cela a fait plaisir au commandeur qui a vu le respect que nous conservons pour la mémoire du défunt ; et cela me fait dire à moi, qu'outre la qualité de larrons, celle de bons comédiens ou de gens de cœur assez tendre est due aux Bretons.

*Du mardi 24 avril.*

Toujours bon vent, tant mieux. Les pilotes ni l'aumônier n'ont point oublié ma fête. Le diable de la Chassée qui les en a fait souvenir était à leur tête.

Je ne connais point son saint, mais le mien m'a coûté plus cher que l'année passée.

Je viens d'achever le mémoire pour M. de Seignelai, séparé du journal que je lui destine...

*Du mercredi 2 mai.*

Nous n'avons point encore vu l'île de l'Ascension et l'équipage commence à désespérer. Cependant Lé-nard ne perd point courage et prétend trouver cette île. Il assure que les courants nous ont été contraires. Ces courants sont d'un grand secours aux pilotes. Quoique le vent soit bon et la lune forte, nous n'irons que doucement cette nuit, crainte d'aller donner dessus.

*Du vendredi 4 mai.*

Nous ne voyons pas encore l'Ascension, quoique nous ayons été parfaitement bien depuis trois heures du matin jusques à ce soir. Notre équipage est au désespoir, n'ayant aucun rafraîchissement à espérer de ce côté-là. M. de Porrières paraît être dans un très violent chagrin, parce qu'on ne saura quel parti prendre, ni où dresser la route pour retrouver notre escadre ou du moins M. du Quesne, si nous manquons cette île qui est notre rendez-vous et où nous devons trouver l'indication d'une autre pour nous rassembler, en cas, comme on le croit, que M. du Quesne y ait passé. Cependant les pilotes ne perdant pas l'espérance, ont obtenu que nous poursuivrions la route jusques à demain midi.

*Du samedi 5 mai.*

Nos pilotes ont eu raison de rejeter leur erreur sur les courants. A l'aube du jour, ayant forcé de voiles, nous avons, à huit heures, avant la messe, vu l'île d'Ascension dont je parlerai quand nous serons partis, comptant d'être à terre vers les deux heures après midi. Nous allons dîner.

## CHAPITRE XVII

Quarante-huit heures dans une île déserte. — En route pour la Martinique. — Un équipage décimé. — *L'Écueil* échappe au danger d'être pris. — En vue de la Martinique. — Les alarmes de M. de Porrières.

*Du lundi 7 mai.*

Nous avons remis à la voile pour aller aux Antilles, autrement dit aux îles de l'Amérique et c'est à la Martinique, l'une d'elles, que nous allons. Nous avons quitté l'Ascension où nous avons mouillé avant-hier samedi, vers une heure et demie après-midi. Elle est par huit degrés juste de latitude Sud et est marquée sur les différentes cartes par cinq, six, sept et huit degrés de longitude du méridien, ce qui fait une différence de quatre-vingts lieues.

Cette île n'a au plus que cinq lieues de tour. Elle n'a ni rivière, ni source ; n'étant lavée que de l'eau de pluie qui se précipite des rochers. J'ai bu de celle qui s'était arrêtée dans des creux : elle m'a paru très bonne. Cette île n'est qu'un amas brut de montagnes et de roches ; il n'y a pas cinquante pas de chemin droit et uni, infertile partout, excepté le lit que s'est formé l'eau de pluie. C'est là qu'on trouve en abondance du pourpier, tout pareil à celui de France, mais plus petit et de meilleur goût. On trouve aussi

dans les rochers de très excellente passe ou cassépierre, dont nous avons mangé de très bonne salade et confit deux petits barils. Ces légumes sont un très grand et très salubre rafraîchissement pour des gens qui n'ont point vu terre depuis près de quatre mois et tout le monde s'en est bien trouvé.

L'île est couverte d'oiseaux, que les matelots nomment frégates et fous. Ils sont si familiers qu'ils viennent se percher sur les vergues où on les prend à la main. A terre, on les tue à coups de bâton, tant ils approchent de près ; et, loin de fuir quand on en abat un, il semble que ce soit un appât pour faire approcher les autres en plus grand nombre. Il est impossible d'exprimer la quantité que nous en avons tués. Ces oiseaux sont blancs en tout, excepté que la frégate a une plume noire à l'extrémité de l'aile. Les fous sont les plus gros, et tous à peu près comme la maquereuse. Ils sont bons à toutes les sauces et la meilleure est à la broche...

On mouille dans une anse, proche de la grève. Cette grève est de sable fort fin et fort blanc. Pour connaître le mouillage, les Portugais ont élevé une croix sur une montagne fort haute ; c'est sur cette croix qu'on se règle pour jeter l'ancre.

Excepté cette anse, tout le reste de l'île est bordé de rochers cavés, minés et mangés par les coups de mer qui viennent incessamment s'y briser ; ce qui forme un désert horrible et sauvage que l'art ne saurait imiter.

Nous n'avons trouvé aucune lettre ni de M. du Quesne, ni d'autre, ni aucune chose qui témoignât qu'aucun vaisseau des nôtres y eût passé. Nous en

avons laissé une, suivant le chiffre convenu avec M. du Quesne, chiffre aussi facile à déchiffrer que si la lettre avait été écrite en idiome vulgaire (1)...

Nous avons aussi laissé une bouteille ; si nous n'y avons laissé que cela, je ne m'en soucierais pas, mais nous y avons laissé quatre matelots dont deux sont fort regrettés, à cause de leur hardiesse et de leur expérience, un canonnier brave et de tête, et deux soldats. Ce sont sept hommes, et quantité de malades que nous avons.

Je vois ici quantité de gens qui font bonne mine à mauvais jeu. Je n'en suis ni cause, ni fauteur, ni complice. La planche est tirée, il faut sauter le fossé. En un mot, le péril est ouvert ; tel en peut souffrir, qui n'en peut mais. Pour moi et M. de la Chassée qui avons pris notre parti, il ne nous reste qu'à l'attendre avec fermeté.

*Du mardi 8 mai.*

Le vent est toujours bon mais tellement faible que nous n'avons presque pas avancé. Nous avons le soleil à pic ou au zénith. On voit encore l'île de l'Ascension. Les fous et les frégates sont venus nous conduire. On en a pris quatorze dont six ont été trouvés bons à souper, les huit autres seront encore meilleurs demain parce qu'ils passeront la nuit dans le vinaigre...

(1) Suit la longue et fastidieuse explication d'un chiffre soi-disant parfait que nous supprimons.

*Du vendredi 11 mai.*

Le vent a calmé sur le minuit ; et, à deux heures, il est revenu parfaitement bon : c'est du Sud-Sud-Ouest ; en sorte que nous avons fort bien été et allons bien encore.

Il nous est mort ce matin un matelot. Toutes ces morts me déplaisent terriblement parce que cela affaiblit notre équipage et me donne de la peine fort infructueusement. Il faut faire l'inventaire et le procès-verbal de ce qu'ils laissent et porter chaque article au compte particulier de chaque adjudicataire, afin que la Compagnie qui est chargée de tout, trouve sur le Grand Livre le compte fait par débit et crédit de chacun de l'équipage, tant vivant que mort. Il est vrai que ces inventaires ne sont pas longs ; parce qu'un matelot est toujours assez bien garni, au retour d'un voyage de long cours, lorsqu'il a deux chemises : une sur son corps et l'autre aux haubans ou à la traîne. Enfin ce n'est que de la peine pour moi, mais il faut remplir ses devoirs.

J'ai fait, cet après-midi, une vente générale de tout ce qui a été laissé par le canonnier et les quatre matelots morts à l'Ascension et par celui d'aujourd'hui. Pour ce qui regarde les soldats, c'est l'affaire de M. de la Chassée et de son sergent.

Si l'équipage n'était pas presque tout composé de Bas-Bretons et de Normands, je serais surpris qu'aucun ne laissât ni argent, ni toile, ni autre marchandise des Indes. Il est certain que tous en ont

acheté, les uns plus, les autres moins. Cependant rien ne se trouve. Tout ce que j'en puis dire, après m'être sourdement informé, c'est que les vivants ont bonne griffe et que notre aumônier ne s'oublie pas...

*Du lundi 14 mai.*

Nous avons, grâce à Dieu, passé la ligne cette nuit pour la quatrième et, Dieu aidant, la dernière fois de notre voyage. Nous ne respirons plus que la Martinique. Le vent est bon quoique faible.

*Du mercredi 16 mai.*

Le vent a un peu rafraîchi, mais il fait toujours bien chaud ; cependant l'espérance de respirer bientôt notre air natal nous a donné des forces. On dit que si ce petit vent-ci continue, nous serons dans quinze jours à la Martinique.

On ne perd jamais l'amour de la patrie ; et, quoique j'aie toujours été malheureux dans la mienne, je ne demande qu'à la revoir...

*Du mardi 22 mai.*

Toujours de même, point de changement. Nous avons cinquante-deux malades, tant soldats que matelots, et le nombre augmente tous les jours. Il

court un bruit de charbons de peste qui ne nous plaît point, ce qui nous oblige, M. de la Chassée et moi, à boire tous les matins de l'eau-de-vie avec de l'ail pilé dedans, et de sabler ou avaler tout d'un coup cet ail pilé. Cela pue à ne se pouvoir pas souffrir l'un l'autre. Il appelle cela chasser le diable au nom de Belzébuth...

*Du samedi 26 mai.*

Il est mort cette nuit deux matelots. A peine ont-ils expiré que les mamelles, le dessous des aisselles et tout le tour du nombril sont devenus plombés et verdâtres. Ceux-ci ne coûteront point d'écritures ; on a tout jeté, *propter causam gravem*.

*Du dimanche 27 mai.*

Toujours de même et la chaleur un peu modérée. On a trouvé aujourd'hui de gros vers blancs dans notre biscuit. On dit que c'est l'ordinaire et qu'on ne doit point s'en étonner. Ce n'est donc point cela qui me fait le plus de peine. C'est la mort fréquente de nos matelots et le genre de la maladie dont ils meurent. Je crois que toute la mateloterie a le diable dans les dents. Nous avons ici un nommé René le Gallic qui mange les rats et dit qu'ils valent mieux que des lapins ; les vers qui sont dans le pain sont pour lui du beurre et des confitures, il les étend dessus et croque tout ensemble.

*Du mardi 29 mai.*

Nous avons vu, la nuit passée, vers les neuf ou dix heures, un feu, et entendu tirer un coup de canon. Ce sont assurément des vaisseaux venant de Guinée et qui vont aux Iles comme nous ; ou bien une escadre anglaise qui croise, car il n'y a aucune apparence que ce soit des Français. Quoi qu'il en soit, n'étant nullement en état, seul, avec beaucoup de malades, chargé et sale comme est l'*Écueil*, d'affronter des navires dont nous ignorons le nombre et la force, nous avons éteint tous nos feux, même ceux de nos pipes, et nous avons forcé de voiles.

*Du mercredi 30 mai.*

Il nous est encore mort un matelot cet après-midi et toujours de la même maladie. Le cadavre faisait horreur ; et ceux qui ne pouvaient ni ne voulaient le voir étaient malgré eux forcés de le sentir...

*Du lundi 4 juin.*

La lune, à son dixième jour, nous a fait voir terre à minuit, et c'est la Martinique. Nous l'avons côtoyée tout le jour, et ce soir, bien avant dans la nuit, nous avons mouillé devant le Fort-Royal, par un très beau clair de lune. Je ne sais pourquoi nous n'avons pas

mouillé au Fort-Saint-Pierre puisque c'est là que nous aurions trouvé le général et l'intendant. M. de Porrières vient d'aller au Fort.

*Du mardi 5 juin.*

J'ai mis pied à terre ce matin et j'allais entendre la messe, quand on m'est promptement venu quérir de la part du commandeur qui m'envoie au Fort Saint-Pierre, à sept lieues d'ici, porter des lettres à M. le marquis d'Eragny vice-roi, et à M. du Metz de Goimpy intendant. On m'a lu ces lettres qui avaient été préparées dès hier. On me les a fortement recommandées et on m'a recommandé aussi de les appuyer de toute ma rhétorique et surtout de les amplifier d'un beau et pathétique commentaire. Je connais présentement que c'est pour cela que nous n'avons pas mouillé au Fort de Saint-Pierre, parce qu'on a voulu éviter les premières réprimandes.

On n'avait pas prévu qu'il faudrait en venir aux bassesses. Il n'y va pas moins ici que d'être cassé et déclaré incapable d'avoir jamais de commandement sur les vaisseaux du Roi. J'ai pensé y refuser mon ministère ; et, sans M. de la Chassée, je ne me serais pas mis dans la nécessité de mentir pour justifier une séparation que je n'ai jamais approuvée. N'importe, j'y suis, soit à la nage, soit sur une planche, il faut m'en sauver. Eh ! combien y a-t-il d'avocats qui mourraient de faim s'ils ne plaidaient pas contre leur conscience. Et combien y en a-t-il encore qui gagnent leur cause contre leur propre opinion ?

## CHAPITRE XVIII

Arrivée à Fort-Royal. — Le vice-roi, marquis d'Eragny, et l'intendant du Metz de Goimpy. — Les belles Martiniquaises. — Rassemblement de l'escadre. — La guerre aux Antilles. — Les Caraïbes.

*Du mardi 3 juillet* 1691.

Quand j'aurais voulu écrire jour pour jour, je ne l'aurais pas pu, mais à présent que nous sommes sous les voiles, je vas donner l'essor à ma plume.

Nous arrivâmes à Fort-Royal (1), le 4 du mois passé. Le lendemain, notre vaisseau s'approcha plus près de terre, et moi je vins au Fort Saint-Pierre, lieu le plus beau et le plus considérable de l'île et où est née Mme la marquise de Maintenon. J'y rendis les lettres dont j'étais chargé et si j'ose le dire, j'y parlai si pathétiquement à M. le Général et à M. l'Intendant, que j'en obtins tout ce que je voulus. Dieu veuille que M. du Quesne ne m'en veuille pas de mal. Il est honnête homme, par conséquent point malfaisant.

M. d'Eragny, vice-roi à la Martinique, a été capitaine aux Gardes-Françaises et a commandé le second bataillon de ce corps. Il est très honnête et parfaite-

(1) A présent Fort-de-France.

ment bien fait de sa personne. Il faut qu'il soit aussi brave que sage et aussi sage que brave, puisque le Roi l'avait choisi il y a deux ans pour aller à Siam, en qualité de général des Français ; poste, qui dans la conjoncture des temps, exigeait un homme également de tête et de main.

Sans doute, s'il avait été à la place de M. des Farges, les choses n'auraient pas tourné malheureusement, comme elles ont fait : parce qu'il n'aurait pas tant donné à une avarice crasse, à une indigne jalousie, à une confiance intéressée et n'aurait pas lâchement trahi celle que le roi de Siam et M. Constance avaient en lui ; et que sous sa conduite, les Français n'auraient pas fait malgré eux mille infâmes lâchetés, qui ont perdu dans ce royaume la réputation du nom français (1).

M. du Metz de Goimpy est intendant, neveu de Gédéon du Metz, garde du Trésor royal, très entendu, bon légiste ; mais, sujet à prévention, mauvaise qualité pour un magistrat. Il en revient pourtant ; mais, ce n'est pas sans peine qu'on le désabuse. Outre que c'est la qualité que tout le monde lui donne, je m'en suis personnellement aperçu dans une affaire qui me regardait peu, puisque c'était au sujet de la séparation de notre navire du reste de l'escadre, sur laquelle séparation quelqu'un des autres vaisseaux, qui ont accompagné M. du Quesne lui avait parlé de moi dans des termes qui pouvaient me faire honneur d'un côté, mais peu de l'autre. Quoiqu'il y eût déjà du

(1) Le jugement de Challes, sur ce point, doit être révisé. Voir l'introduction.

temps que j'en eusse parlé à M. de Goimpy et qu'il m'eût paru content, j'ai eu besoin de toute ma fermeté pour confondre la médisance et les médisants. J'en parlerai dans la suite.

Notre vaisseau arriva au Fort-Royal le 4 du passé, j'en partis le 5 et retournai le 7. Le reste de notre escadre arriva au Fort Saint-Pierre le 12, et l'*Ecueil* partit du Fort-Royal le 20 ; le même jour, nous nous réunîmes aux cinq autres. Ainsi, nous nous sommes tous rejoints dès le 20 du passé. Ils se sont ralliés vers le cap de Bonne-Espérance et sont venus de compagnie après avoir passé à l'île de l'Ascension le lendemain que nous en partîmes.

Il faut être ce que nous sommes les uns pour les autres pour comprendre la joie que nous avons de nous voir rassemblés. Ils ont trouvé dans leur route une escadre anglaise à leur atterrage ; c'est apparemment la même que nous avons trouvée la nuit du 28 au 29 et que nous avons été heureux d'éviter : sept contre un, la partie n'eût pas été égale.

Les îles de l'Amérique, autrement les Antilles, sont si connues et on en a tant fait de relations, que n'ayant rien de nouveau à en dire je n'en parlerais point du tout, s'il ne leur était rien arrivé depuis le commencement de cette guerre. Les Anglais y ont fait des cruautés plutôt dignes de démons que d'hommes. L'île de Saint-Christophe, la plus belle de toutes et celle qui produit le meilleur sucre, a été prise, pillée et ruinée, dans tout ce qui appartient aux Français ; le reste appartenant aux Anglais. [On dit hautement ici, que si les habitants de cette île s'étaient défendus aussi vigoureusement, que du temps qu'ils avaient

M. de Saint-Laurent pour gouverneur particulier], les Anglais n'y auraient gagné que des coups ; mais, que ceux-ci s'en sont rendus les maîtres par la discorde des habitants, en ce que les sucriers qui tiraient tout le profit de l'île, traitaient avec tant de dureté les gens qui dépendaient d'eux, que cela leur a ôté toute volonté de se défendre...

Les Anglais ont encore pris sur nous Saint-Eustache, Saint-Martin et Marie-Galante ; et, contre le droit de la guerre, ont dans cette dernière île pendu quantité de Français. On verra bientôt pis. Ils ont assiégé la Guadeloupe et l'ont presque toute ruinée ; mais cette île ayant été secourue par huit vaisseaux français, les Anglais se sont retirés, quoiqu'ils fussent quatorze navires de guerre.

Les habitants de la Martinique n'espèrent pas un sort plus heureux ; mais ils ont un refuge, qui a manqué à ceux de Saint-Christophe ; c'est que cette île est toute couverte de bois et de montagnes, où ils comptent de se retirer, s'ils ne peuvent pas se défendre, étant résolus de se faire hacher en pièces, plutôt que de tomber vifs entre les mains d'ennemis si cruels.

Il avait été résolu dans un conseil de guerre, que nous irions avec trois navires et deux armateurs qui sont ici, trouver les Anglais à Niève, où on dit qu'ils sont. Il est impossible de comprendre la joie que cette nouvelle avait répandue, surtout parmi les réfugiés de Saint-Christophe, qui ne respirent que vengeance. Chacun voulait être de la partie et tous espéraient ruiner de fond en comble les Anglais aux îles ; mais leur espérance a été vaine, une résolution prise dans

un conseil postérieur a cassé l'autre. Je n'en sais point la raison, si ce n'est que nos vaisseaux sont trop sales et trop maltraités pour aller à la voile, aussi bien que ceux des ennemis ; qu'ils sont trop chargés pour se servir de leur batterie basse ; et que si on avait voulu les décharger, il y aurait eu une perte considérable de salpêtre et d'autres marchandises, outre la longueur du temps qui aurait été employé, tant à décharger qu'à rembarquer. A l'égard des gens de main, cette raison n'entre point en compte, parce qu'en effet, nous en aurions pris ici tant que nous aurions voulu, tous gens bien faits, résolus et soldats.

Tant qu'on a espéré que nous irions voir les ennemis, tout le monde nous caressait. Mais, sitôt qu'on a su le contraire, chacun s'est plaint que nous n'étions venus que pour leur apporter la peste et la famine. Ils n'ont pas tout le tort ; car, outre l'infection des malades, nous avons effectivement pris beaucoup de leurs vivres. Ils disaient encore que les Anglais sachant que nous n'avons pas voulu aller à eux, s'imagineront que nous les craignons et en deviendront plus féroces et plus cruels ; que nous les abandonnons à une peine certaine ; et qu'enfin, ils prévoyaient qu'ils en seraient réduits à courir les bois comme des bêtes fauves pour sauver leur vie, comptant tout le reste perdu.

Les habitants de l'une et l'autre île, que j'ai vus, sont parfaitement bien faits de leur personne, d'esprit et laborieux ; les hommes y paraissent braves, les femmes bien faites et belles, d'un sang plus pur que nos Françaises d'Europe. J'ai vu toutes les provinces de France ; mais n'en déplaise à nos dames, celles des îles ont naturellement cette vivacité de teint que les

autres tâchent de se faire avec leur fard. Je n'ai vu que les Grecques, les Circassiennes et les Georgiennes, dont il y a plusieurs à Smyrne, dans l'archipel, et à Alger, qui puissent le leur disputer. C'est, je crois, ce que je puis dire de plus avantageux pour les femmes des îles. Faut-il s'étonner, si de si beaux objets émeuvent la nature !

Les Caraïbes sont les anciens sauvages du pays. Ils n'ont, comme les noirs des Indes et les sauvages du Canada, qu'un brayer qui cache ce que la pudeur défend de montrer : ils ne sont pas noirs, mais rouges et charnus. Il n'y en a plus qu'une seule famille à la Martinique : les autres s'étant retirés à la Dominique ou autres îles inhabitées. Ils ont la guerre perpétuelle avec les Anglais et les mangent. Il n'y a pas longtemps qu'un de leurs canots avait été à l'île de Montserrat et en avait ravi une petite fille anglaise de sept à huit ans qu'ils destinaient à faire un festin. Je l'ai vue, elle est d'une beauté angélique. M. du Casse, capitaine de vaisseau du Roi, était à la Martinique, lorsque ce canot y arriva. Il eut avis de la destinée que ces anthropophages préparaient à cet enfant et fit en sorte de la retirer de leurs mains pour de l'eau-de-vie. Ils n'ont pour armes que leurs flèches, dont ils se servent avec adresse. Un coup de fusil les fait fuir comme des étourneaux. Ils mangeaient autrefois les Français ; mais, depuis longtemps, leur appétit s'est jeté sur les Anglais (qu'il y reste) qui, disent-ils, sont de meilleur goût que nous, qui sommes salés. Ils ont une joie inexprimable de ce que nous avons guerre avec leurs ennemis, et quatorze canots, chacun de douze guerriers, se promettaient bien de nous suivre

et de mettre tout à feu et à sang dans les îles anglaises, pendant que nous les attaquerions par mer. On peut juger par là combien cette nation est haïe partout...

La première nouvelle que j'ai appris en arrivant au Fort-Royal, fut la mort de M. de Seignelay. Que devins-je? Je ne puis encore l'exprimer. Je ne comptai pour rien l'espérance perdue de ma fortune, que j'avais fondée sur ses bontés pour moi. Je ne regrettai que lui et la perte que la France faisait d'un homme qui commençait à suivre les traces du grand Colbert, son père, seul et unique ministre qui eut véritablement connu de quelle utilité le commerce était à la France. Je passe là-dessus et ne pense à M. de Seignelay que les larmes aux yeux.

Cette perte, que j'attendais si peu, fut sue de tout le monde, et je m'aperçus qu'il y avait des gens qui n'avaient pas vu avec tranquillité les distinctions que j'avais sur l'escadre. Ils parlèrent contre moi à M. l'intendant, apparemment parce qu'ils ne craignaient plus ma sincérité auprès du ministre; et, si j'avais été moins ferme à soutenir mes intérêts et ma droiture, il est certain que j'aurais fait une triste figure dans l'esprit de M. de Goimpy. Je me justifiai en sa présence et à sa table, devant mes deux accusateurs, qui y étaient aussi; que Bernard, un des commis de l'intendance m'avait nommés, et que je feignis de ne pas connaître pour tels. Je les pris eux-mêmes à témoin et ils n'osèrent disconvenir de la vérité. Je parlai ensuite à M. de Goimpy seul à seul, et lui fis connaître au doigt et à l'œil que je n'avais été accusé que par de la canaille, qui avait craint mon

protecteur pendant le voyage et qui n'avait osé me dédire en sa présence.

Le lendemain l'un d'eux m'insulta à l'embarquement de la chaloupe de l'*Ecueil* qu'il voulait commander quoiqu'il ne fût pas du vaisseau. Je ne le souffris pas. Il mit l'épée à la main et moi aussi ; il ne s'en est pas bien tiré, puisque tout blessé qu'il est au bras, il a été mis aux arrêts jusques à avant-hier au soir et n'en est sorti que parce qu'il a fallu partir. S'il n'est pas content, la corde est au puits. Mais pour l'autre, quand je devrais me perdre, si je le trouve sur le pavé du Roi, il n'en sera pas quitte à si bon marché, ou il sera plus méchant que moi.

Nous sommes partis du Fort Saint-Pierre, vers les dix heures du matin, vingt-trois vaisseaux de compagnie, dont il y a huit de guerre qui sont nous six, le *Mignon* qui doit nous quitter au débouquement des îles pour revenir à la Martinique, et un corsaire malouin. Les autres quinze sont des marchands qui viennent jusques au Tropique sous notre escorte, et des prises que le Malouin a faites. Ce corsaire se nomme Lajona et monte une frégate nommée le *Saint-Esprit*. Il n'a que vingt-six canons et a bien fait ses affaires ici, ayant pris quatre navires anglais bien chargés et bien riches.

Nous avons vu ce soir la Dominique et la voyons encore. Le vent a beaucoup calmé, il n'en fait presque plus.

## CHAPITRE XIX

Le long chemin du retour. — Le corsaire Lajona. — Mort de M. de Quistillic. — La peste à bord. — Pari perdu avec M. de la Chassée. — Arrivée à Groix. — Dernières bombances.

*Du mercredi 4 juillet.*

Nous sommes toujours à la vue de la Dominique et nous voyons la Guadeloupe. Il a fait calme toute la journée ; et ce soir, nous avons viré de bord.

Aujourd'hui sur les deux heures, notre second pilote, André Chaviteau, de la Rochelle, est mort. Il n'y a que trois jours, il semblait jouir encore d'une santé parfaite. C'était un gros garçon, vermeil, rougeaud et de joie. Il était très capable et savant pour son âge de vingt-huit ans au plus, habile et bon matelot. On l'a jeté à la mer ; on en a jeté aussi des vaisseaux le *Gaillard* et le *Lion*...

*Du vendredi 6 juillet.*

Calme presque toujours plat. Nous sommes en vue de Montserrat, île appartenant aux Anglais. Ils nous voient bien s'ils veulent nous voir, puisque nous n'en sommes qu'à trois petites lieues.

*Du samedi 7 juillet.*

Nous allons un peu. Un de nos deux contre-maîtres est mort cet après-midi. Il se nommait Paul Hervé, il était malade depuis fort longtemps.

*Du dimanche 8 juillet.*

Nous avons passé le vent d'Antigue (1), île qui appartient encore aux Anglais. Le vent a affraîchi à la pointe du jour. Il y avait un navire à l'ancre qui a mis au plus vite à la voile. M. du Quesne a fait signal au *Lion* et à nous de lui donner chasse. Nous l'avons fait inutilement, aussi bien que le corsaire Lajona. Il va mieux que nous et s'est sauvé.

*Du lundi 8 juillet.*

Nous sommes enfin débouqués, c'est-à-dire que nous avons dépassé le vent des îles de l'Amérique. Comme il n'y a plus rien à craindre des corsaires et armateurs ennemis qui croisent par le travers de ces îles, chaque vaisseau a fait, dès cette nuit, telle route qu'il a voulu ; et tous les marchands se sont séparés de nous. Nous ne sommes plus que huit vaisseaux ; c'est-à-dire notre escadre, le corsaire et une quèche ou yaque qui viennent avec nous et qui vont bien. M. de Quistillic, capitaine du *Dragon*, est très mal. Notre chirurgien qui a été le voir avec ses autres confrères de l'escadre

(1) Antigue, au sud de La Barbade, la plus orientale des petites Antilles.

assure qu'il n'en réchappera pas. Cela est bien affirmatif. Ce serait assurément dommage ; car, outre qu'il est très brave homme et bon officier, c'est un des meilleurs humains qu'on puisse voir. Le trop de rafraîchissements le met où il est.

*Du mercredi 11 juillet.*

Nous avons dépassé ce matin le tropique du Cancer et nous sommes présentement dans la zone tempérée. Il nous est mort un passager dont j'ignore le nom.

*Du jeudi 12 juillet.*

Nous allons toujours fort bien. M. de Quistillic est mort ; on l'a jeté ce soir à la mer ; et tout aussitôt, M. d'Auberville, lieutenant de M. du Quesne, duquel j'ai plusieurs fois parlé, est allé le remplacer...

*Du lundi 16 juillet.*

Le temps étant propre à écrire, j'ai commencé ce matin les copies de mon grand Livre et de mon Journal pour la Compagnie.

*Du mardi 17 juillet.*

Même chose jusques à midi qu'il a calmé tout plat. Le sieur Desquatrelles, lieutenant d'infanterie qui était sur le *Dragon*, est mort et a été jeté

à la mer cet après-midi. J'en suis très fâché ; car, outre qu'il était mon ami, il était très honnête homme...

*Du vendredi 20 juillet.*

Le vent est bon et nous allons bien. Nous sommes d'ailleurs très mal, car on dit que la peste est à bord. Il est effectivement mort ce soir un matelot qui en avait trois charbons et dont le corps, en un demi-quart d'heure, est devenu tout plombé et livide. M. de la Chassée et moi nous servons du remède de M. de Bassompierre dont j'ai parlé.

*Du samedi 21 juillet.*

Le vent s'est renforcé et nous allons à merveille. Nous avons encore, à ce que dit notre chirurgien, plusieurs matelots attaqués du même mal dont Jacques Leroux mourut hier. Cela ne se dit pas tout haut ni publiquement, crainte d'alarmer personne ; étant très vrai, ce que dit M. de Montaigne, que la plus grande partie du mal consiste dans l'opinion. Pour moi, à qui les maladies des autres ne touchent que par compassion ou par pitié et qui ne suis nullement d'humeur à fatiguer mon esprit d'une ridicule appréhension aux dépens de ma santé, je vais toujours mon chemin avec mes bouillons rouges à l'ordinaire.

*Du dimanche 22 juillet.*

Le vent a tellement renforcé cette nuit que la quèche qui nous suivait a démâté. M. du Quesne qui l'a prise en sa protection, lui a donné tout le secours imaginable et la mène présentement en toue. Cela nous a empêchés de faire bien du chemin que nous eussions fait si rien ne nous avait retardés. Ceux qui ont l'impatience de voir bientôt leur patrie en ont très fort murmuré ; mais il est commandant, c'est tout dire. Outre cela il mène sur son vaisseau une très belle dame, parente fort proche de Mme la marquise de Maintenon. C'en est assez pour ne pas prendre garde à ce qui se dit d'une pareille manœuvre.

*Du lundi 23 juillet.*

Le cablot du *Gaillard* qui tenait la quèche a cassé cette nuit ; elle est derrière. Dieu la préserve de tomber entre les mains de ceux à qui on l'a donnée ; plus de cent millions de charretées de diables en prendraient bientôt possession.

*Du mardi 24 juillet.*

Toujours bon vent ; presque tourmente. Tout sales que sont les navires, n'étant retenus par rien, nous faisons plus de six-vingt lieues en vingt-quatre heures.

Dix jours au plus de pareil vent, nous serons en France...

*Du vendredi 27 juillet.*

Encore de même, il y a des gageures à bord sur l'arrivée en France : les uns gagent pour le 8 du prochain et d'autres pour le 15.

*Du dimanche 29 juillet.*

Calme tout plat. Mauvais temps pour messieurs les gageurs du 8. On a fait ce qu'on a pu pour décider notre pilote à gager, on a perdu sa peine...

*Du jeudi 2 août.*

Le vent s'est jeté au lever du soleil au Sud-Sud-Est. Il n'est ni bon ni mauvais, il est traversier. Nous ne sommes pas à plus de quatre cents lieues de France, et M. de Bouchetière et moi espérons bien y arriver dans le 15, que nous avons gagé contre M. de la Chassée, lui un souper chair et poisson, moi un déjeuner d'huitres en arrivant ; et point d'argent, seulement la bâfre, c'est son terme. Si nous perdons, nous le régalerons toute la journée, et si nous gagnons ce sera lui qui nous réglera. Il me semble que je respire déjà l'air natal. On dit que nous irons à la Rochelle, tant mieux, j'y connais tant de monde que j'y serai comme à Paris.

*Du samedi 4 août.*

Le vent s'est jeté au Nord-Ouest bon petit frais. Nous allons fort bien et le seigneur la Chassée nous réglera si ce vent-ci continue seulement six jours. Nous commençons à le regarder avec un ris un peu malin.

*Du dimanche 5 août.*

Toujours même chose pour le vent et nous allons bien. Nous approchons des parages où nous devons trouver des armateurs et d'autres vaisseaux. Nous en avons vu deux, on leur a donné chasse, mais fort inutilement. Nous sommes trop sales pour les attraper.

*Du lundi 6 août.*

Le vent a calmé cette nuit ; et, sur le midi, s'est jeté à l'Ouest-Sud-Ouest, bon petit frais et meilleur que Nord-Ouest qui soufflait hier. Bouchetière et moi espérons gagner notre journée et la passer sur la bourse de M. de la Chassée.

*Du mardi 7 août.*

Le vent continue toujours bon et s'est même rafraîchi. Nous allons si bien que la vergue de notre hunier d'avant s'est cassée par la force du vent. Nous

commençons à nous railler du papa de la Chassée ; il prend fort bien les choses. Ce serait le diable s'il se moquait de nous à son tour.

*Du mercredi 8 août.*

Vilain temps pour lui ; le vent continue et nous allons bien. Notre vergue est remise ; il semblait que par l'impatience des charpentiers ils eussent gagé contre lui. Nous le turlupinons que rien n'y manque.

*Du jeudi 9 août.*

Toujours de même. Il est venu ce matin un corsaire nous tâter. Nous avons donné dessus et tâché de l'envelopper. Il a de meilleures jambes que nous. Voyant que nous cessions de le poursuivre, il est revenu à deux portées de canon ; mais n'y ayant rien à gagner pour lui, il s'est retiré et a montré son pavillon. Il aurait chèrement payé cette bravade, si nous avions pu mettre la main sur lui. C'est un Algérien auquel il aurait été très avantageux que nous fussions quelque Espagnol ou quelque Portugais.

Le beau temps qu'il fait nous autorise à persécuter le Père de la Chassée aux dépens duquel nous formons le plan du déjeuner et du souper comme le cuisinier d'Harpagon. Après l'inventaire de la table, il s'est levé de sa place en nous disant pour toute réponse.

— Je serai donc bien régalé. — Le diable s'en mêlerait-il assez pour que cela fût?

*Du vendredi 10 août.*

Le vent est venu Est-Nord-Est cette nuit, directement contraire et il l'est encore. Nos matelots ont pris cet après-midi un poisson assez curieux qu'ils nomment spadon...

*Du samedi 11 août.*

Le vent a encore été contraire toute la journée. Le Père la Chassée nous regarde en souriant sans nous dire un mot et s'explique plus que s'il parlait.

Nous avons parlé ce soir à un Portugais qui retourne à Lisbonne et dont la charge est de sel qu'il a pris à la Rochelle. Il nous a appris des nouvelles qui nous réjouissent beaucoup, entre autres la prise de Mons par Monseigneur, la terreur que notre armée navale composée de cent quarante voiles donne à celle des ennemis qui n'osent s'en approcher.

*Du dimanche 12 août.*

Le vent calma tout plat dès hier au soir, nous n'avons point été du tout et le terme de la gageure avance.

*Du lundi 13 août.*

Toujours calme et toujours même état ; ce qui fait que M. de Bouchetière et moi craignons fort bien d'être obligés de régaler le diable de la Chassée au lieu d'être régelés. Il se donne des airs de revanche que nous méritons bien, surtout moi qui ne l'ai point épargné ; et, à son tour, il ne m'épargne pas, je fais comme il a fait : je ne réponds rien. C'est peu que le calme pour nous faire perdre, les courants sont contre nous. Ils ont dérivé l'*Oiseau* à plus de deux lieues ; il a fallu l'attendre. Nous sommes à huit lieues du cap Finistère dans le Nord-Est.

*Du mardi 14 août.*

Calme tout plat.

*Du mercredi 15 août.*

Encore calme, accompagné d'une brume très épaisse. Le vent est venu assez bon sur le midi et nous avons perdu de vue les terres d'Espagne. Le vent a dissipé le brouillard. Nous ne sommes qu'à soixante-dix lieues de France et notre gageure est perdue. Je voudrais que le gagnant l'eût dans le ventre et qu'il ne me fît pas désespérer avec ses raileries. Bouchetière voudrait qu'il lui en eût coûté

quatre pistoles et n'avoir pas gagé ; j'en donnerais un louis de bon cœur et nous sommes tous deux très sûrs qu'il voudrait avoir perdu.

*Du jeudi 16 août.*

Bon vent dès le matin. On ne sait si on doit aller à la Rochelle, à Belle-Ile ou à Groix. Nous ne sommes qu'à quarante lieues ; et ces parages-ci sont toujours remplis de corsaires. Nous avons vu deux vaisseaux ce matin et leur avons inutilement donné chasse, ils vont mieux que nous. Un d'eux qui se fie sur ses jambes est revenu, on lui a lâché un coup de canon sans balle sous pavillon français ; il est venu au coup d'assurance. C'est un corsaire provençal qui a fait huit prises fort riches ; et le navire qui fait route vers la France en est une qui vaut plus d'un million ; c'est un Anglais venant comme nous des Indes. Je le répète encore trente armateurs français feront mille fois plus de tort aux ennemis que toutes les armées navales.

*Du vendredi 17 août.*

Toujours bon vent, mais bien faible. La Chassée m'assomme et je compte m'en venger en le foulant pour lui faire casser le cou. Le *Provence* a quarante-deux canons et quatre cent cinquante hommes de sept cents qu'il avait en partant, le reste est sur les prises. Il fait route avec nous, il a donné sur trois

navires fort éloignés. Il va fort bien et nous fort peu. Nous ne sommes qu'à seize lieues de Belle-Ile et portons dessus.

*Du samedi 18 août.*

Nous ne voyons plus les navires d'hier ; le Provençal nous a rejoint et est venu dîner à bord. Il est ami de M. de la Chassée, et ce diable qui se moque de nous, nous a donné en sa présence un papier intitulé : *Mémoire instructif des plats garnis, des viandes, gibier, dessert et vins dus pour le déjeuner de la Chassée et pour son souper.* Le diable n'a pas omis un seul article de ce que nous dîmes le 9 du courant et a, de son autorité, convié le Provençal à boire et manger sa part de la gageure. Nous voilà déjà cinq, compris M. de Porrières, et nous comptons sur cinq autres à moitié de frais.

*Du dimanche 19 août.*

Nous avons vu ce matin Belle-Ile et Groix et, après quelque mouvement pour retourner vers la Rochelle, le commandant a viré de bord et fait route pour Groix où, par la grâce de Dieu, nous avons mouillé sur les deux heures après-midi. Dès que nous avons été à l'ancre, j'ai été à terre dans l'île, j'y ai acheté quatre veaux à dix-huit sols pièce et douze poulets ; et, après avoir chanté le *Te Deum* de meilleur cœur que tous les musiciens du monde, nous

avons mangé à souper deux poitrines de veau et les ris de quatre en ragoût, une poitrine, une longe et six poulets à la broche, et six autres en fricassée. L'équipage a eu le reste, tout le monde a bu autant qu'il a voulu. Les deux corsaires étaient des nôtres.

*Du lundi 20 août 1691.*

C'est aujourd'hui que mon *Journal* finit. Nous avons mouillé en rade à l'Orient du Port-Louis, sur les dix à onze heures du matin. Je vais à terre désaltérer le diable de la Chassée qui me persécute. Heureux de me débarrasser de lui, mais bien plus heureux d'être de retour d'un si long voyage en bonne santé.

Nous allons dîner au Port-Louis. J'aurai le plaisir de voir de quelle manière nos navigateurs se disposent à s'acquitter du vœu qu'ils ont fait dans le temps de la tempête du 1<sup>er</sup> au 4 mars dernier, dont j'ai parlé ci-dessus.

## ÉPILOGUE

---

*Si, comme nous l'espérons, le lecteur a pris quelque intérêt aux pages qui précèdent, peut-être sera-t-il curieux de connaître ce que devinrent certains des personnages principaux qu'on y voit figurer.*

*On a dit ce qu'il en fut de Challes.*

*Capitaine de vaisseau depuis 1678, du Quesne-Guiton, desservi par les piteux résultats de son expédition, ne passa chef d'escadre qu'en 1705. Devenu gouverneur aux Iles le 1<sup>er</sup> janvier 1714, il revint en France dès 1716 et se retira lieutenant général honoraire le 10 décembre 1720. Le Régent lui accorde alors une pension de 9000 livres, dont il jouit jusqu'à sa mort survenue le 12 mai 1724, à Belébat près de Rochefort.*

*M. de la Chassée choisit d'entrer au service de la Compagnie des Indes. « Le sieur de la Chassée, écrit le 31 août 1691 Caude Céberet à Pontchartrain, est un ancien officier d'infanterie, homme de main et de fortune, de qui on a été très satisfait dans le voyage qu'il vient de faire aux Indes orientales. Il désire passionnément de servir dans la Marine, si Monseigneur a la bonté de lui vouloir donner un emploi. »*

*Le commandeur de Porrières n'obtenait point pareil*





satisfecit. « *Les directeurs de la Compagnie des Indes orientales prennent la liberté d'instruire Monseigneur, que le chevalier de Porrières, qui est un des plus chargés de ceux qui ont malversé à la prise de la flûte hollandaise, comme il se voit par son interrogatoire, en demeurant d'accord avoir en différentes fois diverti plus de trois mille livres, et au lieu de faire raison à la Compagnie prétend qu'elle lui doit une somme de deux mille quatre cents livres... et a traité les directeurs de fripons et de malhonnêtetés.* »

*Le trop débrouillard officier n'en subit nul mécompte, puisqu'on le voit commander un vaisseau sous d'Estrées à la bataille de Malaga.*

*Promu capitaine de frégate, Bouchetiere eut, dans cette même journée, le bras droit tracassé par un boulet. Il survécut à l'amputation, mais son nom disparait des contrôles.*

*MM. d'Aire et de Joyeux sont parmi les officiers de Tourville qui combattent l'année suivante à La Hogue. Le premier devint chef d'escadre.*



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                   |   |
|-------------------|---|
| INTRODUCTION..... | 1 |
|-------------------|---|

## CHAPITRE I<sup>er</sup>

|   |   |
|---|---|
| Composition de l'escadre. — M. du Quesne-Guiton et ses officiers. — M. Hurtain, commandant l' <i>Écueil</i> , et M. de la Chassée. Un trio de bons vivants. — Départ de Groix, le 1 <sup>er</sup> mars 1690 . . . . | 1 |
|---|---|

## CHAPITRE II

|  |   |
|--|---|
| A bord de l' <i>Écueil</i> . — Premières impressions. — Un navire transformé en basse-cour. — Incertitude des cartes. — En vue des Açores. — Le pic de Ténériffe. — Funérailles d'un mandarin. — Le combat de Famagouste. — Curieuse anecdote sur du Quesne et Ruyter. Arrivée aux îles du Cap-Vert..... | 8 |
|--|---|

## CHAPITRE III

|   |    |
|---|----|
| Relâche à San-Yago. — Le village de la Vinate. — Excursion à Saint-Jacques, capitale de l'île. — El senhor Gobernador et son palais. — Visite à la cathédrale. — Insulaires de moyenne vertu. — Les agaceries du lieutenant de Renaucourt. — Triste souper..... | 20 |
|---|----|

## CHAPITRE IV

|  |    |
|--|----|
| Un accident de mer. — Le jeûne du vendredi saint. — Voleurs en dépit du sacrement. — Réception à bord de l' <i>Écueil</i> : un menu pantagruélique. — Capture d'un requin..... | 30 |
|--|----|

## CHAPITRE V

Maladie et mort de M. Hurtain. — Cérémonial de ses obsèques. — Les incartades du lieutenant de Bouchetière. Violente altercation avec Challes et M. de la Chassée. — Humiliation de Bouchetière. — Le commandant de Porrières succède à M. Hurtain. . . . . 42

## CHAPITRE VI

Prise de commandement de M. de Porrières. — Son portrait et son caractère. — Cérémonie burlesque du baptême de la Ligne. La « mateloterie » en liesse. — Le lieutenant de Bouchetière nasardé. . . . . 65

## CHAPITRE VII

Nouvel exploit du chevalier de Bouchetière qui brutalise et blesse grièvement un soldat. — Son procès en Conseil de guerre. — L'escadre double le cap de Bonne-Espérance. — Comment la *Maligne* et le *Coche* furent capturés par les Hollandais. — Puissance redoutable de ces derniers aux Indes. . . . . 76

## CHAPITRE VIII

Meilleurs sentiments de Bouchetière. — Madagascar. — Navigation dans le canal de Mozambique. — Les îles flottantes. — L'escadre mouille à l'île de Moaly. — Description de celle-ci et de ses habitants. — Séjour à terre du 23 juin au 2 juillet. — Challes découvre les bananes. . . . . 88

## CHAPITRE IX

Attaque et destruction du navire anglais, le *Philippe Harbert*, devant l'île d'Anjouan. — Belle conduite du lieutenant de Bouchetière. — Sa réconciliation avec Challes et la Chassée. — Méaventure advenue à ce dernier. — Inhumanité de M. de Joyeux. — A travers les îles Maldives. — Les distractions du bord. — Arrivée devant Ceylan. . . . . 104

## CHAPITRE X

Capture et pillage de la flûte le *Montfort de Batavia*. — Lâcheté du sous-lieutenant le Vasseur, qui fait perdre à Challes une

part de prises importante. — Aventure de M. de la Chassée et d'une belle Hollandaise. — Autre capture d'un caboteur. — L'escadre défile en vue de Trinquemalé, Négapatam, Trinquebar, Porto-Novo, Gigeri et arrive à Pondichéry..... 125

### CHAPITRE XI

Description de Pondichéry, établissement mal choisi et place mal défendue. — Les éclopés de Vénus. — La situation au Siam. Départ pour Madras..... 142

### CHAPITRE XII

Bombardement de Madras. — Retraite de l'escadre. — Sang-froid du commandeur de Porrières. — Incendie d'un navire anglais de 300 tonneaux. — Trait de courage de Challes. — Croisière dans le golfe du Bengale. — Relâche à Balassor. — L'escadre dispersée par la tempête. — Étrange conduite de M. de Joyeux. — Le P. de Quermener. Châtiment original de deux matelots voleurs. — Arrivée à l'île Négrades.... 148

### CHAPITRE XIII

Séjour à Négrades. — Arrivée du *Gaillard* et de l'*Oiseau*. — Curieuse histoire du troc d'un officier grincheux. — Pitoyable état sanitaire : les équipages atteints du scorbut. — L'île Chadube. — Délicatesse malencontreuse. — Pénurie de vivres. — Retour à Balassor..... 170

### CHAPITRE XIV

Le scorbut étend ses ravages. — Mort de M. le Vasseur. — Un aumônier indélicat. — Balassor, ville de fièvre et de boue. — Les Bengalais. — Le P. Bernard et ses reliques. — L'étoile des Rois-Mages. — Une prise manquée par ordre. — Au mouillage devant Pondichéry..... 180

### CHAPITRE XV

Nouvelles du Siam. — Déconvenue du P. Tachard. — Rivalité des Missionnaires et des Pères Jésuites. — Conduite blâmable de ces derniers au Japon. — Régal offert par un banian. — Une hospitalité plus qu'écossaise. — Altercation de Challes avec un garde-magasin de la Compagnie..... 190

## CHAPITRE XVI

De Pondichéry à l'Ascension. — Navigation dans l'Océan Indien. — Le remède de M. de Bassompierre. — Une éclipse de soleil. — Effroyable tempête. — *L'Ecueil* en perdition. — Vœu de l'équipage à sainte Anne d'Auray. — Réflexions de Challes à ce sujet. — Le *Gaillard* disparu. — Les mystifications de M. de la Chassée. — Un aumônier turlupiné. — *L'Écueil* se détache des autres vaisseaux. — Enfin l'Atlantique!... — Une île mal commode à trouver..... 200

## CHAPITRE XVII

Quarante-huit heures dans une île déserte. — En route pour la Martinique. — Un équipage décimé. — *L'Ecueil* échappe au danger d'être pris. — En vue de la Martinique. — Les alarmes de M. de Porrières..... 229

## CHAPITRE XVIII

Arrivée à Fort-Royal. — Le vice-roi, marquis d'Eragny, et l'intendant du Metz de Goimpy. — Les belles Martiniquaises. — Rassemblement de l'escadre. — La guerre aux Antilles. — Les Caraïbes..... 237

## CHAPITRE XIX

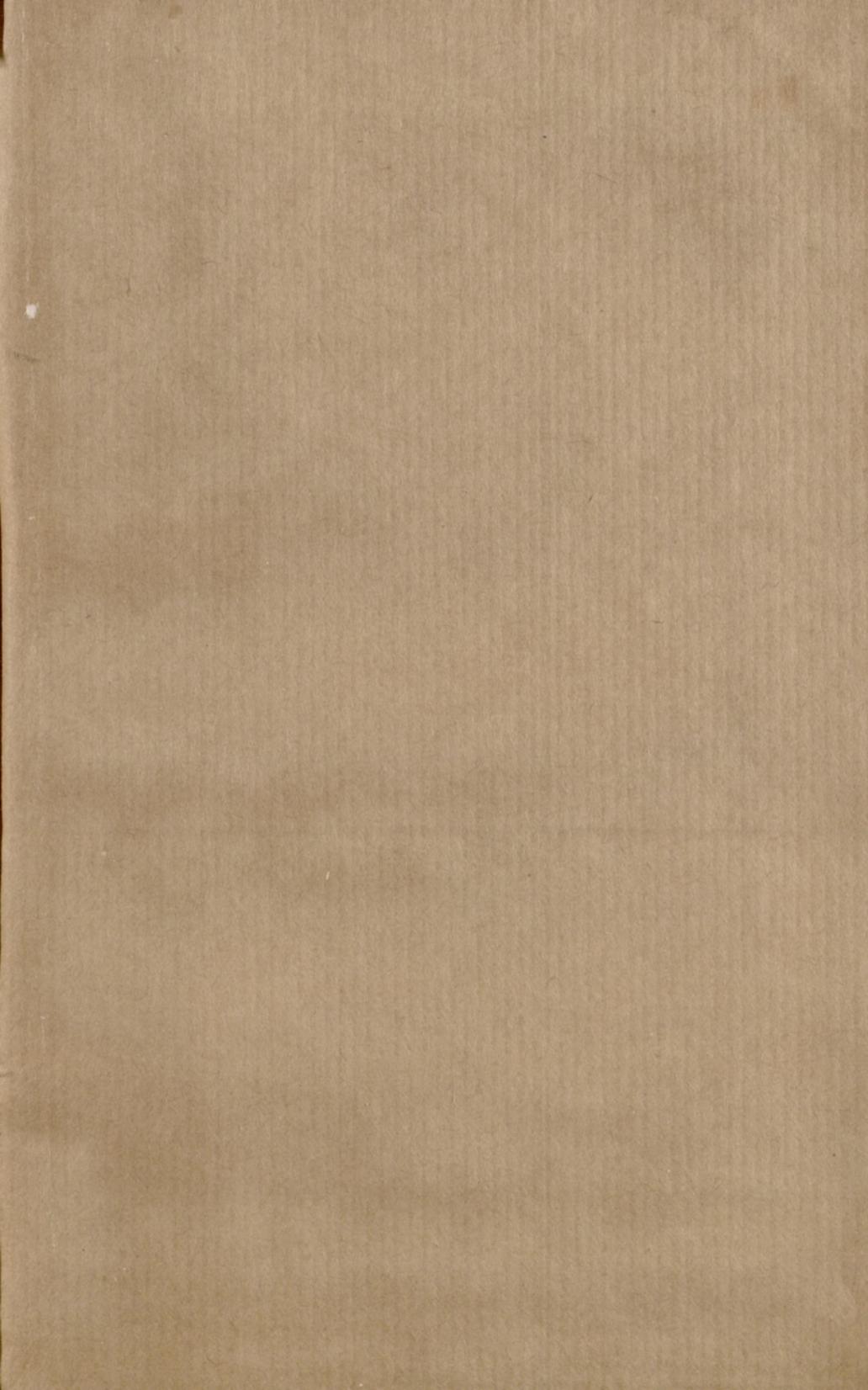
Le long chemin du retour. — Le corsaire Lajona. — Mort de M. de Quistillic. — La peste à bord. — Pari perdu avec M. de la Chassée. — Arrivée à Groix. — Dernières bombances..... 245

ÉPILOGUE..... 258











K.

20.

10

